HISTOIRE
NATURELLE
DU GENRE HUMAIN.



SE VEND

A PARIS,

Chez { Dufart, Imprimeur-Libraire, rue des Noyers, N° 22;
Bertrand, Libraire, rue Montmartre, N° 113, à côté des diligences;

A ROUEN,

Chez Vallée, frères, Libraires, rue Beffroi, N° 22.

A STRASBOURG,

Chez Levrault, frères, Imprimeurs-Libraires.



HISTOIRE NATURELLE

DU GENRE HUMAIN,

Ou Recherches sur ses principaux Fondemens physiques et moraux; précédées d'un Discours sur la nature des êtres organiques, et sur l'ensemble de leur physiologie. On y a joint une dissertation sur le sauvage de l'Aveyron.

AVEC FIGURES.

PAR J. J. VIREY.

Opinionum commenta delet dies; Naturae judicia confirmat.

CICERO, Natur. Deor. l. II.

TOME SECOND.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE F. DUFART.

AN IX.

AUX MANES
de l'immortel
GEORGE-LOUIS-LECLERC DE BUFFON,
le plus éloquent
des Naturalistes ;
philosophe profond,
L'ornement de son siècle, et la gloire de sa patrie ;
qui sut élever à la Nature,
cette étude sacrée des ames sensibles,
un monument magnifique et durable,
digne de son sublime génie.

JULIEN-JOSEPH VIREY *consacre cet ouvrage, comme un foible témoignage de sa vive reconnoissance envers le premier de ses maîtres.*

HISTOIRE
NATURELLE
DU GENRE HUMAIN.

LIVRE SECOND.

De l'homme, comme premier des animaux. — De ses mœurs naturelles. — Des principes de sa perfectibilité. — Des caractères moraux des peuples. — Des modes en général. — Des coutumes nationales. — Des sacrifices humains et de l'anthropophagie. — Des langues et de leurs dialectes. — De l'écriture. — Des religions. — De leur origine et de leurs effets. — Des amusemens et de la danse. — De la musique. — De l'éducation. — De la philosophie. — De l'orgueil national. — De l'esclavage des nègres. — Du classement des peuples suivant leur civilisation. — Des marques de leur perfection.

SECTION PREMIÈRE.

Si nous ne faisions que l'histoire naturelle d'un animal ordinaire, nous devrions finir ici, puisque nous aurions à peu près par-

couru le cercle de son existence physique. Terminant notre course par l'examen des derniers momens de l'homme, nous porterions nos regards sur sa dépouille mortelle confiée à la terre ou dévorée par les flammes comme dans l'Inde et l'ancienne Rome. En considérant tous les individus qui composent le règne organique, qui deviennent tour à tour la pâture du tems inexorable, comme de nouveaux enfans de Saturne, nous voyons au contraire la masse inébranlable du globe résister à sa puissance exterminatrice. Les êtres qui périssent ne sont rien pour la Nature, et son empire paroît avoir déjà souffert des atteintes fatales, puisque les continens sont jonchés d'ossemens la plupart inconnus (1). Peut-être le genre humain doit-il disparoître un jour de dessus la terre, et quelques-unes de ses races même sont peut-être déjà devenues la proie

---

(1) Voyez-en des exemples nombreux dans plusieurs oryctologistes et voyageurs, tels que *Knorr*, *Esper*, *Kundmann*, *J. Gessner*, *Beckmann*, *Spallanzani*, *Scheuchzer*, *Hollmann*, *Büttner*, *Colini*, *Wolckmann*, *Guettard*, *Baumer*, *Tozzetti*, *Spada*, *Saussure*, *d'Argenville*, *Torrubia*, *Storr*, *Bourguet*, *Sloane*, *Jefferson*, les *Gronovius*, etc.

des catastrophes générales qu'elle a éprouvées; puisqu'on observe des ossemens humains dans quelques rochers de la Méditerranée (1) et de la côte du Pérou (2). La race malaye dispersée sur des îles volcaniques, éparses dans le vaste océan du Sud, paroît ne plus offrir que les tristes débris d'une puissante nation.

La dernière portion de ce travail ne peut appartenir qu'à un petit nombre d'animaux, et sort de la règle générale de l'histoire naturelle des êtres organiques. Elle n'est fondée que sur le résultat de l'intelligence et de l'industrie du genre humain collectif, et non pas individuel. La racine éternelle de cette prérogative qui nous appartient à tant de titres, repose dans l'organisation physique et morale qui en est la matrice originelle.

Sanctius his animal mentisque capacius altæ.
Ovid. Métamorph. I.

---

(1) Voyez *Fortis*, Viagg. in Dalmaz. t. 1. *Spallanzani*, Viag.; et dans le Journal de physiq. an 7. Vers Malte, et aussi vers Gibraltar.

(2) Voyages de *Marion* et *Duclesmeur;* ils parlent de rochers immenses d'ossemens pétrifiés, qu'ils croient avoir appartenu à des hommes, p. 154 et 155. Il seroit

Si l'homme ne peut être considéré d'une manière aussi bornée que le reste des corps vivans; si l'étude de leur nature ne peut être séparée de la nôtre; et qu'il soit indispensable à la médecine, ainsi qu'à la philosophie et aux sciences, de les comparer afin de les connoître: il n'est pas moins intéressant d'examiner les premiers rudimens de notre intelligence se développant peu à peu dans le vaste cours des siècles, s'élevant par d'insensibles dégrés selon la diversité des climats (1), au dessus de la sphère des animaux; et notre espèce portant enfin ses conceptions audacieuses jusqu'à un état sublime qui la sépare désormais de la brute, incapable d'une semblable perfection.

On me reprochera peut-être d'avoir trop abaissé l'homme en le classant dans le principe avec le reste des animaux (2); mais il a

---

nécessaire de faire examiner de pareils monumens par des anatomistes exercés. Si ceci étoit vrai, il prouveroit que les américains ne sont pas récens, comme on le pense beaucoup trop légèrement.

(1) *Dubos*, sur la Poés. et Peinture, t. 2. *Winkelmann*, Hist. de l'art de l'antiquité, (trad. de l'allem. par *Huber*); Leipzig. 1781, in-4, t. 1, l. 1, c. 3, etc.

(2) Beaucoup d'auteurs célèbres ont été bien plus loin que moi, en assurant que l'orang-outang étoit si

fallu prendre l'homme physique (1) non pas tel qu'il se présente chaque jour à nos regards au milieu de la société, mais tel qu'il a été vu sauvage et qu'il doit être au sein de la simple Nature. J'ai dû respecter la vérité; assez d'autres ont pu s'écarter au delà en n'écoutant que la voix attrayante mais trompeuse des hypothèses ou des préjugés.

---

rapproché de l'homme naturel, qu'on ne trouvoit presqu'aucun caractère différenciel entr'eux. Voyez *Monboddo*, Essai an orig. progress of language; Lond. 1789, in-8, t. 1. Julien Ofrai, de la *Mettrie*, (sous le nom de *Charpe*), Hist. nat. de l'ame; la Haye, 1745, in-8. *Demaillet*, Egypt. t. 2, p. 102. J. J. *Rousseau*, note 10 du disc. sur inégal. des condit. *Moscati*, Appendix delle corpor. differ. *Linné*, Amænit. acad. t. 6, anthropomorph. — Des peuples ressemblent à des singes. Nic. del *Techo*, Relatione de Caaiguarum gente, p. 34. J. R. *Forster*, Suppl. au 2e voyage de *Cook*, t. 5. p. 77, le dit des mallicolois. — Les thibetains croient que leur dieu *Cenresi* s'étant métamorphosé en singe, et ayant pris une femme semblable à lui, engendra trois mâles et trois femelles qui, se multipliant, devinrent les habitans actuels du Thibet. Voyez Alphabetum thibetan. p. 280. Ces peuples se croient donc de la même race que les singes.

(1) *Blumenbach*, Gen. hum. var. sect. 1. *Hunter*, *Kaimes*, Skecht. hist. of man. t. 1. *Erxleben*, Mammal. p. 2, sq.

Il y a des mœurs générales fondées sur la conformation et qui appartiennent à tous les individus de la même espèce; il y en a d'autres qui, n'étant que locales et partielles, ne sont que le résultat de l'intelligence influencée par le concours simultané de plusieurs causes extérieures au corps animal : tel le chien sauvage a les mœurs naturelles du loup, et paroît être de la même espèce originelle; mais il devient un gardien fidèle en perdant sa férocité dans les entraves domestiques.

Parmi les auteurs qui se sont occupés des mœurs des différens peuples (1), la plupart ont plutôt fait l'historique des particularités piquantes par leur singularité et des usages extraordinaires qu'on y remarque, ou le plus souvent mal observés et même inventés par des voyageurs infidèles pour orner leurs récits. Les absurdités avancées ont été copiées sans examen et sans avoir égard aux

(1) *Demeunier*, l'Esprit des coutumes et des usages des différens peuples; Lond. (Paris), 1776, in-8, 3 vol. assez bon ouvrage. Mais l'abbé *Lambert*, et plusieurs autres ont compilé de volumineux et fastidieux écrits.

Mille hominum species, et rerum discolor usus.

Persius, Sat. V.

observations plus certaines, plus raisonnables et plus modernes qui les contredisent ; faute qu'on n'auroit pas commise si l'on étoit moins étranger aux connoissances profondes et à l'érudition qui est si nécessaire dans un tel sujet et à la nature propre de l'homme physique.

Toutes les familles sauvages qui ont d'abord vécu sans habillemens, et celles qu'on observe encore nues aujourd'hui sur la face de la terre, ont en général aimé à se dépiler toutes les parties du corps, excepté les cheveux et les sourcils. Je ne crois pas nécessaire d'accumuler ici les nuées de témoins oculaires qui assurent que l'américain s'arrache la barbe et qu'il n'est point naturellement imberbe. Bien que cette production soit tardive et clair-semée chez l'habitant du nouveau monde, de même que parmi les tribus mongoles, la Hontan, de Pauw et plusieurs auteurs célèbres n'étoient pas fondés à regarder les américains comme une autre espèce d'hommes, d'après une aussi foible raison, que l'absence de la barbe.

Cette coutume de se dépiler ne fut pas l'unique partage des peuplades asiatiques, africaines et américaines, confondues sous le terme de barbares ; les anciens européens

n'en étoient pas différens il y a vingt siècles, si l'on en excepte la Grèce et l'Italie. Les thraces(1), les bretons(2), et presque toutes les nations celtiques et teutonnes s'arrachoient tous les poils du corps, mais souvent ils laissoient croître leurs moustaches pour paroître plus terribles dans les jours de combats, au milieu de ces sanglantes batailles où ces races belliqueuses s'abandonnoient avec passion à toute la fougue de leur vaillance.

Comme dans l'état de nudité (3) rien ne pouvoit distinguer les individus d'une manière plus honorable les uns que les autres; comme tout homme devenu social, sent germer le sentiment élevé de l'émulation, de l'orgueil, et même de l'amour-propre;

---

(1) De même que presque tous les celtes. *Cæsar*, bell. Gall. l. 5, c. 14; et l. 7, c. 21.

(2) *Suidas*, et le scholiaste d'*Aristophane*. *Athénée*, Deipnos, l. 12, c. 3, dit que cet usage étoit commun à tous les barbares, et l'on sait que les anciens grecs nous qualifioient de ce nom avec raison. Aujourd'hui c'est leur tour d'être ainsi appelés.

(3) Cette nudité de l'homme le rend bien plus sensible aux variations météorologiques de l'atmosphère, et *Labat*, Éthiop. occid. t. 1, p. 106, le remarque chez les nègres.

on sut bientôt inventer des marques honorifiques, qui ne furent d'abord que des stigmates sur la peau. Peut-être en prit-on l'idée sur l'inspection de ces respectables cicatrices et des blessures reçues pour la défense de la cause commune. Quelle qu'en soit la raison, tous les peuples nuds se peignent ou *matachient* la peau de diverses couleurs; ils y tracent, ils y impriment, ou *tatouent* des raies droites, obliques, courbes, spirales, etc., des figures de plantes et d'animaux, des marques ineffaçables, en imprégnant le derme d'une matière colorante par le moyen d'un instrument pointu.

Je n'aurois jamais fini de rapporter toutes les différences qu'on observe à cet égard en parcourant le globe; il me suffira de remarquer que ces peintures étoient usitées autrefois chez les illyriens, les thraces, les istriens, les bretons, les daces, et enfin parmi tous les barbares habitans des rives du Danube. La couleur qu'ils employoient, étoit la vouëde ou pastel, *isatis tinctoria* L.

Ces signes distinctifs, connus chez les américains, les malais et les nègres, ne sont point arbitraires parmi tous ces peuples, mais ils ne sont jamais attribués qu'au courage personnel ou bien aux qualités su-

périeures de l'esprit. Ils ne deviennent point l'héritage de certaines familles; mais inhèrens à l'individu qui les avoit mérités, ils s'ensevelissent avec lui dans sa tombe. C'est la marque d'une noblesse élective et dont les titres sont des vertus. Tels étoient jadis les usages de nos courageux et sauvages ancêtres. L'avancement de la civilisation a bientôt rendu ces signes héréditaires par la condescendance du vulgaire pour les successeurs des familles illustres, autant que par l'avidité de l'ambition, ou par l'abus de la puissance de celles-ci. C'est alors que sont nées les castes et leurs prérogatives. Ces dernières ne furent plus la récompense ou plutôt le patrimoine des vertus et du mérite, mais un domaine légué par des pères. Ainsi l'on supposa les talens et le courage héréditaires.

Lorsque les hommes s'habillèrent, on inventa encore des marques de distinction sur les vêtemens, on les transporta toutes en signes extérieurs. L'habit devint aussitôt la règle unique du mérite. Dépouillez un grand de ses accoutremens, il ne reste plus qu'un homme vulgaire; c'est l'image de nos sociétés. Lorsqu'on n'a plus de vertu, de courage, de talent dans l'intérieur, on orne

sa surface. Il me paroît que les modes ne sont autre chose que cette démangeaison irrésistible de se faire remarquer de la foule ; l'on s'imagine devenir plus respectable, lorsqu'on est seulement plus singulier. Moins un homme peut parvenir à se faire appercevoir au sein du monde social, par son mérite intrinsèque, plus il tâche d'être regardé, du moins par sa parure. Il est aisé, pour tout observateur, de voir que ce sont communément les gens de peu de prix personnel, ou de foible talent, qui sont les plus vains, et qui suivent toutes les modes avec le plus de fureur. Regarde-t-on leur coëffure, hélas ! les voilà un peu consolés de cette insupportable nullité qui les poursuit. Pourvu qu'on soit charmé de l'habit de quelqu'un, que lui importe d'être un sot? D'autres, en revanche voudront, par une manie contraire, se singulariser dans leur costume. On s'habilleroit volontiers en ours pour être vu. On prend pour soi-même les louanges qu'on prodigue à une belle étoffe, comme ce baudet de la fable qui portant des reliques, s'imaginoit être adoré.

En général, la somptuosité des habillemens se fait principalement remarquer

dans les contrées ardentes (1), et sous les gouvernemens qui ne laissent aux hommes aucun autre moyen de se distinguer ; tels sont les empires despotiques de l'Orient ; c'est tout le contraire dans le nord. Au reste l'étendue des rapports commerciaux, et avec eux l'introduction nécessaire du luxe, ont apporté chez les nations instruites et policées, le goût des parures recherchées et des modes étrangères. Le continuel mélange des hommes, les importations et les exportations inévitables de leurs usages entre eux, les échanges perpétuels des mœurs les ont pervertis (2) en les poliçant ; ainsi les pièces de monnoie s'usent à mesure qu'elles circulent davantage. Cette incorporation du moral des peuples, ou plutôt cette

---

(1) Le luxe est extrême dans les Indes. Nic. *Graaf*, Relat. p. 294. Les nègres même sont vains jusqu'à l'extravagance dans leurs ajustemens puériles. *Labat*, Ethiop. t. 1, p. 213. Leurs castes se distinguent par des habillemens dont elles font un cas excessif, id. t. 2, p. 65. Le baron de *Tott* rapporte que personne n'est plus somptueux que les turcs. *Chardin*, Pers. t. 3, c. 15, cite le luxe des persans ; *Bernier* et *Tavernier*, celui des mogols.

(2) *Platon*, de Legib. l. 12, avoit déjà fait cette observation.

confusion

confusion de leurs habitudes ont rendu le genre humain plus homogène, sans contribuer à l'épuration de l'esprit. C'est sur-tout parmi les nations maritimes que les progrès de cette dépravation des mœurs est remarquable. J'ajouterai même que, le plus souvent, telles mœurs engendrent telles espèces de maladies. Les peuples les plus corrompus sont aussi les plus exposés aux maladies, les plus déformés, les plus débiles, et les enfans auxquels ils donnent le jour sont sujets à toutes les espèces d'affections nerveuses (1); on les voit foibles, délicats et sans vigueur. Cette détérioration physique se répercute bientôt sur le moral, et amène encore la corruption du goût, la décadence des beaux arts et des sciences. L'expérience de tous les siècles apprend que le bon cœur

(1) *Baumes*, Convuls. d'enfance, part. 2, c. 1, p. 507 et 509. C'est principalement dans les villes, et par conséquent ce sont sur-tout les enfans dont les parens sont languissans, dont les mères ont souvent des fleurs blanches, maladie qui est communément le résultat d'un genre de vie contraire à la nature et la simplicité des mœurs. On a dit que cette indisposition maternelle étoit cause que les enfans avoient une vue basse, et que cette infirmité, par cela même, étoit très-ordinaire aux citadins.

et le bon goût se trouvent ordinairement réunis (1); au lieu que jamais les ames avilies dans l'opprobre du vice ne se sont élevées à cette haute conception de la perfectibilité qui franchit les barrières où s'arrête le vulgaire.

Dans toutes les recherches sur les corps organisés, il faut recourir sans cesse à leur organisation pour rendre raison des faits. Ainsi chez l'homme, la vive sensibilité, source sacrée de perfectibilité, et précieux appanage qui fonde notre raison sur l'expérience, est plus grande que celle des autres animaux, même de ceux qui nous ressemblent le plus; elle décroît à mesure qu'on descend l'échelle du règne animal. L'étendue des lobes du cerveau bien plus considérable dans le genre humain à proportion du corps; la finesse de nos sens, mais sur-tout du toucher (2) et de ceux qui en dépendent, tels que le goût (3), l'odorat (4), et sans doute

---

(1) *Grégory*, Facult. hum. compar. aux anim. p. 353, trad. fr.

(2) *Buffon*, t. 4, p. 31, in-4. *Condillac*, Traité des sensat. t. 1, p. 339 (édit. 1re.) *Vandermonde*, Ess. sur perf. d'esp. hum. t. 2, p. 447.

(3) Bern. siegfr. *Albinus*, Annot. academ. l. 1, c. 17, p. 67. *Bellini*, de organ. gustûs. c. 12.

(4) Ce sens est bien plus parfait aux peuples sau-

aussi celui de l'amour; la grande division des nerfs cutanés, la mollesse du tissu cellulaire (1), la nudité presque entière de la peau, dont les vêtemens conservent l'irritabilité, l'adresse extrême des mains (2), sont sur-tout les causes les plus puissantes de notre perfection. On remarque, en effet, qu'il se trouve des rapports constans d'une intelligence plus ou moins supérieure, avec les différens dégrés de délicatesse dans la peau (3), qui devient plus épaisse chez les races humaines qui vivent nues (4): aussi les maladies exanthématiques qui attaquent

---

vages. Voyez le Journal des savans, 1667, p. 60. *Urlsperger*, Nachricht von der grossbrit. colon. Saltzburg, t. 1, p. 862. Ils ont aussi les cornets du nez plus grands. Voyez *Blumenbach*, dec. 1, cranior. tab. 9. *Sœmmering*, über die korperlich des negers, pag. 22.

(1) Felicis *Plateri*, Obs. medic. cent. 1. *Blumenbach*, gen. hum. var. sect. 3, p. 46.

(2) *Buffon*, Hist. nat. ibid. l. c. *Helvétius*, de l'Homme, t. 1. *Hartley*, of Man. p. 43.

(3) Voyez mon Essai d'Hist. nat. et physiol. p. 7. *Vater*, de Consens. partium. *Lecat*, Traité des sens, Abrah. *Kaau Boerrhaave*, de Perspir. c. 5, etc.

(4) *Lorry*, Morb. cutan. p. 18. *Ulloa*, Voyag. t. 1, p. 248, édit. franç.

celles-ci, comme la variole, leur sont extrêmement fatales. Ces peuples ont d'ailleurs besoin de se graisser souvent pour entretenir leur souplesse et diminuer la trop grande transpiration cutanée (1).

L'effet de la coutume, s'enracinant à la longue jusques dans l'organisation, devient une sorte de nature acquise (2) comme les mœurs asiatiques qu'on tenteroit vainement de changer. Cet empire de l'habitude modifie et perfectionne le moral ainsi que le physique. Il est probable que l'usage continuel de la pensée a dû développer davantage notre cerveau (3), qui est plus volumineux que celui des familles sauvages. Indépen-

---

(1) *Gumilla*, Orénoq. t. 1, p. 191. *Kolbe*, Descr. cap. B. Esp. t. 1. *Vaillant*, Voyag. 1r et 2e. *Sparrman*, Desc. t. 1. *Mungo Park*, Afriq. t. 2. *Bancroft*, Guian. p. 280. *Labat*, Amériq. t. 2, p. 71. *Robertson*, Hist. amér. t. 1, l. 4, p. 387, etc.

(2) *Galenus*, de consuetudine. Henri *Cullen*, de consuetud. Edimburgh, 1780, in-8. Joh. David *Hahn*, de consuet. dissertat. Lugd. bat. 1751, in-4.

(3) Ainsi le pense *Malacarne*, nevro encephalotonia. Pavia, 1791, fig. Voyez mon Essai d'hist. nat. et physiol. p. 8; et Charles *Bonnet*, Essai de psychologie, etc. Plus on exerce un organe, plus il devient considérable.

damment de cette observation, il existe des différences naturelles dans les races d'hommes, dont les unes sont moins favorisées de la Nature que d'autres. Tels sont les hottentots et les nègres, dont les nerfs cervicaux sont proportionnellement plus gros que les nôtres (1), mais dont le cerveau est moins étendu (2); telle est aussi la tête des tribus mongoles dont les pariétaux sont plus rapprochés comme dans les animaux carnivores, afin de laisser plus de grosseur et d'espace aux muscles crotaphites nécessaires à la forte mastication chez ces peuples sarcophages au nord. Le front déprimé des caraïbes et de quelques malais diminue encore la grandeur de la masse cérébrale; cependant il ne faut pas juger par l'apparence extérieure de la tête, qui pourroit nous induire en erreur, puisque les nations polaires sont macrocéphales, sans être plus policées; l'épaisseur du crâne y étant fort

(1) *Sœmmering*, de Bas. en cephal. p. 20, et ueber die Korp. des negers, pages 17, sq. *Ebel*, Observat. nevrol. compar. etc.

(2) *Sœmmering*, die negers, p. 59. *Meckel*, Mém. acad. Berl. t. 13, etc.

considérable, le cerveau est resserré, quoique la tête soit très-grosse (1).

Il paroît que la vive sensibilité de nos organes intestinaux qui sont toujours en sympathie avec la peau (2), entre pour beaucoup dans ces considérations physiologiques, et paroît digne d'une grande attention. Rien en effet n'influe davantage sur les facultés intellectuelles, que l'état du système (3) intestinal, soit naturel, soit acquis par l'influence des alimens et des boissons. On a prétendu que plus l'estomac étoit irritable et sensible, plus on étoit capable de

---

(1) *Tenon*, Mém. institut. nat. t. 1, p. 222, not. Les crétins ont aussi le crâne comprimé selon *Malacarne*. Voyez supplément au tome 2 du Journal scientifiq. de Turin, p. 341; et *Akermann*, ueber cretinen.

(2) *Lorry*, Tract. de morb. cutaneis. Paris, 1777, in-4, p. 26 et 29. La peau a de même une grande sympathie avec les organes de la génération, p. 28, témoin la lasciveté des éléphantiaques. Voy. *Aretæus*, diut. 2. *Rémond*, Hist. lep. et éléph.

(3) *Cabanis*, Mém. institut. nat. scienc. moral. et politiq. t. 2, p. 175, sq. Il est étonnant que les peuples d'Otahiti aient une connoissance assez profonde des affections intestinales et de leur effet sur l'intelligence, puisqu'ils croient que l'ame réside dans les entrailles, et non dans la tête. *Vancouver*, Voy. t. 1, c. 6, page 155.

grandes productions d'esprit; il est certain que les grands poëtes et les philosophes ou savans illustres ont eu l'estomac très-foible; tels furent *Virgile*, *Platon*, *Socrate*, *Aristote*, etc. Ce dernier demande (1) pourquoi tous les hommes célèbres ont été d'un tempérament mélancolique; il me semble qu'on en trouve la cause dans la débilité de l'estomac de tous ceux qui sont doués d'une semblable complexion (2). Ceci prouve en même tems que la grande prépondérance de l'intelligence humaine qui dérange tant les autres fonctions, est une véritable maladie : ainsi notre grande perfectibilité est un état contre nature et dépravé pour elle.

Le sixième sens (3), celui qui nous en-

---

(1) Problemat. 6, et in mirab. auscult. Tous les sectaires religieux aussi étoient atrabilaires, comme les génies politiques. J. J. *Rousseau*, *Newton* l'ont été, etc. Aussi *Numa Pompilius*, *Jésus-Christ*.

(2) Voyez *Lecamus*, de la Médec. de l'esprit, t. 2. Il examine très-bien ceci.

(3) *Buffon*, Histoire nat. t. 4, et Joh. Jac. *Paulet*, ergò amor venereus sextus sensus dici potest. Paris, 1771, in-4. Rien n'a plus de rapport de sympathie que les organes de l'amour avec ceux de la nutrition, la bouche avec le vagin, etc. Les baisers impudiques sur la bouche font correspondre leurs sensations aux organes de la reproduction.

traîne à l'acte de la reproduction, me paroît être un de ceux qui perfectionne le plus celui du toucher, puisque dans le tems de la nubilité des sexes, toute la périphérie du corps devient beaucoup plus irritable (1); la peau frissonne alors au plus léger effleurement qui peut avoir du rapport avec des idées de volupté; elle est alors remplie de fluides qui la distendent, la polissent, et qui en arrondissent les contours. En embellissant les formes, cette sorte de turgescence nous met dans un certain état d'orgasme presque fébrile qui rend le toucher plus sensible, comme tous les organes qui sont dans un état d'inflammation. Je ne doute pas que nous ne devions à cette sorte d'irritabilité, la puberté de notre intelligence qui s'élève aussi rapidement que notre physique dans ce période fortuné de notre vie. Ainsi l'ame est languissante lorsque la puissance générative est imparfaite comme dans les eunuques, etc.

Les caractères des nations et leurs tempéramens varient dans chaque climat; ils ont

---

(1) *Ludwig*, humor. cut. inungente. p. 22. Cl. *Perrault*, du toucher, essais, p. 95. *Kaau Boerhaave*, perspirat. dict. *Hippocr.* n° 370, sq.

toutefois des généralités, pour ainsi dire, endémiques (1). La légèreté vive et gaie des français, la mélancolie britannique, l'orgueil espagnol, la finesse italienne, le génie irascible des races esclavonnes (2), la sincérité helvétique, le flegme germanique, le faste oriental des turcs (3), la douceur indienne, l'esprit perfide des malais, la politesse insidieuse des chinois, l'atrocité tartare, l'ame vindicative du sauvage américain, la fourberie des nègres, etc., peuvent offrir au philosophe naturaliste une riche moisson d'observations nouvelles. La raison de ces différences morales se trouve dans le tempérament physique des nations (4) modifié

---

(1) *Bodin*, Répub. l. 5. c. 1. et Méth. hist. c. 5. F. *Barclay*, Euphormion, partie 4. icon animor. Voyez aussi mon Essai d'histoire nat. et physiol. sur perfect. hum. p. 16, sq. *Charron*, de la sagesse, l. V.

(2) *Kramer*, Elenchus animal. austr. part. 2, p. 3. not.

(3) De *Tott*, Mém. sur turcs et les tartar. préfac. et t. 3.

(4) Chaque tempérament a ses mœurs. *Galenus*, quòd mores temperam. sequantur. Aussi chacun d'eux naît le plus souvent dans le climat qui lui est propre, et nuance tous les autres. Voyez mon Essai, p. 17, etc.

perpétuellement par l'influence des climats et par l'action des alimens :

Naturas hominum varias, moresque sequaces.
LUCRET, l. 3.

En général, la plupart des mœurs observées sur le globe, doivent ainsi leur naissance à la constitution corporelle, si l'on en excepte celles qui reconnoissent pour causes des idées religieuses, ou qui sont établies par un code civil quelconque. Les mœurs des sauvages sont par-tout les mêmes à peu de chose près (1); mais l'on doit en séparer celles qui sont commandées par la nature de la contrée ou par la disposition des terrains, qui rendent les uns pêcheurs, d'autres chasseurs ou pasteurs, au bord des mers, dans les montagnes et les forêts, ou dans de vastes prairies. En effet, les mêmes besoins, la même conformation, la même sensibilité ne doivent-elles pas produire des résultats presque semblables, sans qu'on en

(1) De *Pauw*, Rech. améric. t. 1. — David *Hume*, Essais. — Pourquoi veut-on toujours faire venir les américains de l'ancien monde ? Ils ont autant de raison de vous faire émaner d'eux.

puisse conclure la consanguinité de ces nations (1)?

Puisque les mœurs doivent leur origine aux tempéramens, elles sont soumises ainsi qu'eux, à l'empire des climats. Elles doivent changer avec eux et suivre les mêmes vicissitudes. Les gouvernemens, les religions, les habitudes, les manières constantes dans l'Asie, y ont rendu les mœurs stationnaires et plus homogènes que dans l'Europe, sans cesse tourmentée par la versatilité du génie et la turbulence de ses habitans. Peuplée par la race celtique ou teutonique, elle voit briller dans son sein la gaîté, la valeur, l'esprit et une grande industrie. Le don de la mémoire, uni à celui de l'éloquence, la noblesse et la générosité; l'ardeur impétueuse, la perfection des sciences, tels en sont les fruits les plus précieux; sur-tout dans les climats les plus tempérés qui font éclore des génies immortels. Les européens sont les seuls peuples de la terre qui connoissent le moral de l'amour, parce que les femmes y sont libres et les compagnes de l'homme. Ainsi, les plus tendres senti-

(1) De *Pauw*, Rech. sur les améric. t. 1. ch. 3. Voyez mon Disc. sur popul. du nouv. contin. part. 2.

mens du cœur embellissent la vie. Femmes, c'est vous qui avez adouci, perfectionné, civilisé les mœurs européennes ! Tout pays où, abjectes et méprisées, vous êtes les jouets d'une passion effrénée et brutale, est un pays de barbares ; vous êtes vengées de l'opprobre auquel vous êtes ailleurs exposées, par les propres infortunes domestiques et sociales de vos tyrans.

Une constitution sèche et facilement irritable qui annonce une prédominance des solides sur les fluides, ce que les anciens ont regardé comme un tempérament bilieux, règne généralement dans les tribus mongales-tartares. L'orgueil, la brutalité, un caractère sanguinaire, indomptable, l'amour de la chasse et de la guerre, ne leur laissent qu'un esprit turbulent, inappliqué, esclave des préjugés et d'une éternelle routine, faute de réflexion. Dans les mongols méridionaux tels que les chinois et les japonais, l'influence de la chaleur forme des nuances plus ou moins marquées de mobilité nerveuse, qui leur communique des mœurs plus adoucies, plus timides et plus susceptibles de connoissances et de perfection.

..... *Emollit gentes clementia cœli.*

LUCAN. Pharsal.

Cependant le génie y est encore plus rare que l'esprit; on y découvre un naturel hypocrite, une ame atroce et une invincible âpreté d'intérêts, signe infaillible de l'avilissement.

La tige malaie coïncide assez, pour les dispositions morales, avec la précédente qui l'avoisine; mais elle prend toutefois un caractère de perfidie et de trahison enveloppé sous une apparence trompeuse. Ses opinions et ses coutumes sont moins opiniâtres et moins enracinées. Son activité prend de l'audace et même la témérité du désespoir dans les dangers. Les malais sont pourvus d'une constitution naturellement nerveuse et un peu mélancolique, que des alimens végétaux et aqueux, un sol humide et le voisinage des mers tempèrent par le relâchement; aussi leur ame est sordide; leur esprit tortueux et caché ne peut s'élever à rien de grand.

Dans le caraïbe ou l'américain méridional, la complexion est bilieuse et phlegmatique. Indolent et stupide, il ne réfléchit sur rien, et se laisse conduire avec insouciance par les seules impressions physiques. La haine peut seule exaspérer son ame insensible, mais implacable comme celle de tous

les peuples barbares des contrées ardentes. C'est un enfant de la Nature qui essaie ses premières forces ; peut-être un jour il apprendra à s'en servir contre les usurpateurs de sa patrie.

Composée de deux variétés placées sous la route enflammée du soleil équatorial, l'espèce nègre n'auroit pu y résister, si la Nature prévoyante ne l'avoit pas douée d'une constitution humide, pituiteuse et peu irritable. La chaleur que verse l'astre du jour sur leur climat, développe chez eux l'action du système nerveux ; c'est ce qui donne en général au nègre de la mémoire et une certaine aptitude morale. Sensible à la musique, souple de corps, il n'est souvent corrompu que par la captivité et par les vices de ses oppresseurs. S'il ne montre au lieu de génie que des préjugés puériles, on pourroit du moins en faire un homme utile, et non pas un esclave imbécille et méchant. La lignée hottentote est d'un esprit plus lourd, plus épais, plus automatique que celui de tous les autres hommes de la terre ; peut-être au dessous du caraïbe pour les connoissances, le hottentot a le cœur plus simple. Si les raisonnemens les plus naturels sont au dessus de sa portée, s'il est né,

pour ainsi dire, eunuque pour les sciences, son ame est douce et bienfaisante.

Il me semble que l'homme ait besoin de rester ignorant pour être naturellement bon, et que les vices naissent à mesure que l'esprit s'éclaire. Ce n'est qu'au sein des sociétés qu'on voit s'élever ces attentats inouis qui font frémir la Nature, parce que l'homme n'ignore point le profit qu'il peut en attendre. Le cœur pacifique du sauvage ne connoît pas les crimes et n'en a pas besoin pour vivre content. Je remarque dans tous les peuples des contrées équatoriales, un extrême penchant à l'imposture, parce qu'étant foibles, ils ont besoin de dissimuler; la franchise ne se trouve que dans les corps forts et musculeux des septentrionaux.

Nous devons observer que les esprits obéissent plus long-tems aux impressions étrangères que les corps eux-mêmes. Ceux-ci n'éprouvent souvent que des altérations superficielles, excentriques; mais l'ame une fois ébranlée dans sa racine, conserve un pli que rien ne peut détruire. Tel est l'empire de l'habitude dès le jeune âge; elle nous donne des affections que nous portons au tombeau. L'enfance en est sur-tout susceptible parce qu'elle est foible. Elle est l'é-

poque de l'imitation, comme la jeunesse l'est de la grande mémoire, la virilité celle du jugement et de la réflexion; tandis que la prévoyance arrive lentement avec la fragile vieillesse. S'il est vrai qu'il n'y ait rien sur la terre d'extrême et d'inaccoutumé auquel la Nature ne se familiarise à l'aide du tems, on a raison d'appeler la coutume une seconde nature; et la plupart de nos idées, de nos préjugés ne sont-ils pas son ouvrage? Ainsi ce qui est bien dans un pays est mal dans un autre; mais ce qui appartient à la simple Nature est bien par-tout. *Ce qui est universel est à elle; ce qui est partiel n'est qu'à nous.*

L'amour propre qui s'établit aussi dans le cœur du sauvage comme chez l'homme policé, lui donne une présomption nationale (1) bien plus vive que parmi nous, où les progrès universels de l'amour du genre humain étouffent le germe des haines, et réunissent les peuples européens dans des liens fraternels. Le sauvage qui ne voit dans les étrangers que d'insatiables conquérans, des ennemis oppresseurs qui lui disputent même sa

(1) *Zimmermann*, vom national stolz. t. 1. etc. Encyclop. artic. Patriotisme.

nourriture,

nourriture, ou qui convoitent et usurpent ses biens, les attaque d'autant plutôt qu'il a peu à perdre, qu'il espère dans leur dépouille le prix de sa victoire, et que les applaudissemens même et les louanges de ses concitoyens sont plus honorables à ses propres yeux. S'il ne connoît pas l'impudeur de sa nudité, ni le déshonneur flétrissant des châtimens que les européens lui imposent (1), c'est que n'étant pas dans un état social, son indépendance ne peut lui en donner les connoissances et les préjugés ; mais son ame neuve si indifférente pour nos institutions civiles, connoît cependant le pouvoir des modes (2), qui sont suggérées par l'amour et la vanité ; car plus un peuple est galant et vain, plus il a de modes. Ainsi que nous, l'homme sauvage se déforme en croyant s'embellir. Les marques superficielles ou profondes qui *tatouent* ou sillonnent sa peau, les fards, les peintures (3) qui la colorent ou

---

(1) *Ulloa*, Voyag. t. 1. *Dumont*, Louis. 2. *Leclerc*, Gaspés. etc.

(2) *Lobos*, Abyssin. *Kolbe*, cap. B. Esp. t. 1. *Barbot*, Guin. *Desmarchais*, id. *Dutertre*, Antill. t. 1. *J. de Laet*, nov. orb. lib. 4, etc.

(3) On sait que le nom des pictes vient de ce que

matachient; les poudres dont il couvre ses cheveux, la manière de couper ceux-ci (1), celle de limer les dents (2), l'alongement des oreilles, du prépuce (3), des nymphes (4),

---

ces peuples celtes se peignoient en bleu avec la vouède ou pastel, *isatis tinctoria.* L. les pannoniens se barbouilloient aussi de peintures. Voyez *Pline* et *Strabon. Busching*, Géograph. trad. franç. par *Bérenger*, t. 2.

(1) Walt. *Raleigh*, Admirand. narratio de incolar. ritib. Virginiæ. Francof. ad Mæn. 1590. fol. fig. *Charlevoix*, nouv. Fr. t. 1. *Lafiteau*, Mœurs des sauv. *Rochefort*, Antill. etc.

(2) L'usage du bétel les noircit dans toute l'Inde, *Dampier*, Voy. t. 3; *Schouten*, t. 2; en Chine, aussi *Nieuhoff*, p. 282; à Diù, selon Casp. *Balby*, itiner. à Calecut, en Cochinchine, d'après *Borry*; à Siam, *Laloubère* tome 1; à Goa, *Linschot*, Navigat. à Sumatra, *Marsden*, t. 1, etc. On les lime dans plusieurs de ces pays.

(3) Cet alongement quelquefois naturel, est la cause de la circoncision. *Buffon*, t. 3, p. 480. *Thevenot*, Voy. t. 1, part. 1, c. 32. *Laboulaye Legouz*, Voyag. p. 37. *Veslingius*, Syntagm. anat. et *Barthol.* anat. p. 239. Les nègres ont la verge très-grosse en général. *Blumenbach*, gen. hum. var. sect. 3, p. 240. Les anciens écossais aussi, par ce qu'ils n'avoient pas de vêtemens étroits. *Faust*, wie der geschlecht. der mensch. p. 52.

(4) Il est naturel aussi aux coptes, *Belon*, obs. p. 426; aux maures, *Thévenot*, t. 2, c. 14. digité aux

naturel ou artificiel, les ornemens de métal (1) qu'on y attache, ainsi qu'au lobe des oreilles; au cartilage du nez dans l'orient et les Indes, à la lèvre inférieure chez les caraïbes et les insulaires de la mer Pacifique, etc.; enfin la grande variété des vêtemens chez les nations européennes, et la somptuosité asiatique, présentent des remar-

---

hottentotes, *Ten-Rhyne*, Descr. c. B. Esp. Scaphus, 1686, 8°. p. 33. *Schurig*, Gynæcol. p. 135. Grandes nymphes aux hottentotes. *Levaillant*, Voy. 1, p. 371.

Le vagin est étroit aux femmes mongoles, selon *Georgi*, besch. aller. nation. des russich. part. 2, p. 220. Aux américaines, *Riolan*, Anthropogr. p. 306. Très-large aux kamtschadales, d'après *Steller*, vom Kamtsch. p. 299. *Sonnini*, Voyage en Egypte, décrit la circoncision des filles de ce pays.

(1) Des anneaux aux lèvres du vagin. Pierre de *Sintre*, guin. 1. Des sonnettes au membre viril chez les pégouans. *Odoardo Barbosa*; selon *Linschot*, c'est pour prévenir la sodomie. *Ramusio*, t. 2, dit qu'on y attache des diamans. Nicolas de *Conti* rapporte qu'au royaume d'Ava on y met plusieurs sonnettes; à l'île de Zubut, ce sont de gros anneaux d'or, *Pigafetta*, Cong. 2. Suivant *Nicolai*, les calanders turcs, pour garder leur virginité, en portent de fort gros en fer. *Labillardère* assure que dans des îles du sud on y pend des coquillages, comme la *bulla ovum* L. en Amérique; on l'entoure de certaines feuilles aromatiques, etc.

ques plus curieuses qu'utiles à traiter. Qui penseroit que le dégoûtant hottentot tienne aussi fort à sa mode de se barbouiller de graisse et de suie, qu'un français à la mobilité des siennes; tandis que chez les orientaux on conserve avec une religieuse observance celles que leurs ancêtres leur ont transmises (1).

Les coutumes tiennent le plus souvent à des établissemens civils ou religieux, ou même elles sont nées au sein des passions humaines. Ainsi, pour les premières, la circoncision est usitée non seulement par les nations juives et mahométanes, mais encore par beaucoup de peuplades nègres et asiatiques, et même de tribus américaines (2). Telles sont encore les cérémonies de naissance, de mariages, des obsèques (3); celles

---

(1) *Niebuhr*, Descr. arab. 1, t. 1, dit qu'il y a cependant quelques variétés.

(2) Voyez *Gumilla*, Orénoq. t. 2, *Oviedo*, l. 5, *Gomara*, l. 7. *Garcilasso de la Vega*, etc.

(3) Par toute la terre on a d'abord enterré avec les morts des ustensiles de ménage, chez les scythes, *Herodot.* l. 4; chez les scandinaves, *Mallet*, Hist. du Danemark. t. 1. introduct. p. 320 et 323; des animaux aussi, *Pallas*, Voyag. t. 4, p. 511; des armes et de l'argent, dans l'Inde, *Servius*, in Æneid.

des divers vêtemens et des deuils, des repas, des distinctions sociales, des castes titrées,

---

l. 7. Comment. Chez les perses, *Quint. Curt.* l. 10. c. 1; chez les israëlites, *Josephe*, antiq. judaïc. l. 13, c. 1; chez les lapons, *Scheffer*, Lapon. c. 27; chez plusieurs asiatiq. septentrion. *Pallas*, Voyag. t. 1, p, 140. tels que les tschouvaches; et t. 4, p. 73, pour les ostiaks, et p. 100, pour les samoïèdes. *Tacit*, mor. germ. cap. 27; chez les germains, *Montfaucon*, antiq. expliq. t. 5, p. 194. *Traullé* dans Magas. encyclop. t. 4, p. 329. *Cæsar*, bell. Gall. l. 7, pour les gaulois. On sait qu'on y mettoit aussi des esclaves, et des femmes, tout vivans, sur-tout en Amérique, et maintenant encore dans le cœur de l'Afrique. etc. Ceci paroît une preuve invincible que tous les peuples ont cru à l'existence d'une autre vie. Voyez aussi d'*Hancarville*, Rech. sur l'or. des arts de la Grèce, t. 2. Les coutumes absurdes usitées pour les morts sont dues à la crainte qui ne permet pas de raisonner juste sur un sujet aussi terrible, sur-tout dans les siècles où la philosophie est encore à naître.

Il me semble que cette opinion, ou ce dogme de l'immortalité de l'ame est [illegible] sur-tout en Asie avec les religions. Cependant les nations américaines qu'on ne peut soupçonner d'avoir eu connoissance de ces idées, quoiqu'en aient dit les généalogistes du nouveau continent; ces nations, dis-je, admettent aussi une autre vie. Le spectacle du monde renouvelé chaque année, ne leur en auroit-il pas fourni l'idée comme *Dupuis* semble l'avoir pressenti? La métempsycose appartient au même système religieux.

si communes dans les états despotiques ; les procédés moraux, les égards de politesse et d'urbanité, l'hospitalité pratiquée par tous les peuples pasteurs et chasseurs ; les nœuds solemnels de l'amitié, les associations intéressées, les liaisons commerciales, les correspondances politiques : ensuite les soumissions rampantes des foibles, l'orgueilleuse tyrannie des grands, l'oppression et la corruption de l'opulence, la bassesse ignominieuse des pauvres, les droits barbares des conquérans, etc. Pour completter cette matière, il est facile encore de prouver que la lueur de la raison naturelle et de la justice étant établie dans tous les cœurs, le genre humain a par toute la terre les mêmes sentimens, à peu de variétés près. Je montrerai ailleurs les fondemens sacrés des lois naturelles et du pacte social, assortis aux différences du caractère de chaque nation, de sa grandeur, de sa nature propre, de celle du climat, des religions, et de diverses circonstances développées avec tant de génie par l'immortel *Montesquieu* (1). J'expo-

(1) Esprit des lois ; voyez encore *Chardin*, Pers t. 2, in-4°. *Montaigne*, Essais, l. 2, etc. *Isidor*, Origin. l. 9, c. 2. *Justin*, l. 2, c. 3. *Marcellin*, l. 31, c. 3. *Charron*, Sagesse, l. 5.

serai aussi avec concision les causes générales du despotisme asiatique, établi sur la pusillanimité de l'équatorial, sur l'immense pouvoir de ses religions, sur la puissance militaire et sacrée de ses maîtres, et de ses conquérans qui foulent aux pieds l'honneur et les vertus, mais qui sont soumis à leur tour par l'empire puissant des coutumes. Je passerai ensuite à l'indépendance des peuples du nord, due à des causes entièrement opposées ; j'examinerai les sages et heureux gouvernemens de la plupart des nations des climats tempérés, leur civilisation due à la modération de leurs institutions ; tandis que, sous les cieux d'airain des températures extrêmes, l'état des peuples est éternellement le même : ils sont immuables dans leur barbarie, ou bien engourdis sous un long asservissement. Aussi, ne connoissant que l'usufruit de la terre au nord, ou privés de sa possession au midi, leurs générations tombent sans perfection, comme l'herbe desséchée sous la faux du tems dont elles fatiguent, pour ainsi dire, inutilement la course (1).

(1) Voyez mon Disc. sur la populat. du nouveau continent, dans Magas. encyclop. an 6.

En examinant les causes de cette horrible coutume des nations naissantes, celle de sacrifier des hommes aux dieux (1), je pourrois prouver, par de nombreux témoignages, que presque toutes se sont souillées de cette cruelle superstition, et qu'elle existe encore maintenant chez des peuples barbares (2). Je ne crains pas d'assurer que l'inquisition n'en est peut-être qu'une sorte de modification : enfin, remontant au principe de ces idées atroces, j'observe qu'elles dérivent uniquement de l'anthropophagie (4); et que l'ar-

(1) *Geusius*, de victimis humanis, Groning, 1675, 12.° 2 vol. Presque tous les pays de la terre ont été en proie à cette barbarie. Nos ancêtres, selon *Pelloutier*, Hist. des celt. t. 2. Les belges, *Eusebe*, præpar. evangel. l. 4, c. 17; d'autres nations, *Diodor.* Sic. l. 20. *Justin*, l. 18. *Tertullian.* Apologet. c. 19. *Lactant.* divinar. institut. l. 1, c. 21; Les arabes, selon *Jablonski*, Pantheon Ægypt. part. 2, l. 4, c. 3, p. 75. Voyez encore Hist. gén. des Voyag. t. 1. p. 129. t. 2, p. 251; t. 3, 4, 5, 9, etc.

(2) *Bryant*, Observations and inquiries relating to various parts of ancien-hystory, p. 267 et 285, parle aussi de cette coutume parmi les peuples modernes *Knox*, Ceyl. t. 2. le dit des chingulais, *Jarric*, l. 5; des africains, ant. de *Solis*, des mexic. etc.

(3) *Ramusio*, Collect. t. 1, p. 384, 435, 354 et 143 t. 2, p, 48, 51, et et 52. *Labat*, Amériq. t. 3. *Garci*.

deur implacable de la vengeance, bien plutôt que la faim (1), a jadis établi cette coutume que les représailles ont étendue et perpétuée. Je rencontre encore ces passions féroces, beaucoup plus communes parmi les pays chauds (2), dans le cours de quelques insurrections de *plusieurs peuples* européens eux-mêmes qui vantent si fort leurs connoissances et leur humanité. Ainsi l'histoire de *Lycaon* n'a pas toujours été fabu-

---

lasso de la Vega, l. 1, p. 27. *Lahontan*, Amériq. sept. t. 2, p. 236. *Oviedo*, Hist. mor. nat. l. 2. *Delapotherie*, t. 3, p. 48. *Lery*, Brésil, p. 210. *Biet*, Voy. p. 384. *Martyr*, Décad. p. 18. *Boucher*, Hist. nat. nouv. Fr. p. 93. *Hennepin*, Amér. p. 91. *Lacondamine*, p. 74 et 97. *Marsden*, Sumatra, t. 1. *Sonnerat*, Voy. Ind. or. t. 1, p. 18. Les insulaires de la mer du sud d'après le sûr témoignage de *Cook*, et *Forster*, Voyag. 2e et 3e. Voyez aussi Hist. des Voyag. de *Prévôt*, t. 4, p. 484; t. 5, p. 227; t. 7, p. 363; t. 13, p. 3, 41 et 132; t. 14, p. 75, 276, etc. etc.

(1) *Cook* et *Forster*, Voy. 2e, t. 3, p. 163, (trad. fr. in-4°.) *Bancroft*, Guian. page 259. *Robertson*, Amériq. t. 1, l. 4, p. 385. *Sonnerat*, ib. t. 2, l. 4, p. 102. = *Dampier*, et d'autres voyageurs n'ont pas cru qu'il puisse exister des anthropophages.

(2) *Garcilasso de la Vega*, l. 1, c. 12, p. 28, (trad. fr. in-4. Amsterd.) *Pison*, Brasil. p. 18.

leuse (1). L'homme, sortant du sein de la Nature, s'ouvre une double carrière, celle de la barbarie et des attentats de toute espèce, qu'il est nécessaire de franchir pour arriver à celle de la perfection. Je montrerai aisément, par des exemples historiques, que l'anthropophagie est déjà un commencement de civilisation (2), d'urbanité, et le premier pas qui nous sépare de l'état de nature.

L'ivresse de l'enthousiasme est la plus sublime des passions. Voyez ce sauvage fait prisonnier, que déchirent et rôtissent ses barbares vainqueurs ; écoutez-le entonnant l'hymne de la victoire au sein des plus affreux tourmens ; contemplez-le marchant à la mort avec le calme de l'innocence, finissant sa généreuse carrière sans lâcheté, sans pusillanimité, et servant, encore tout en

(1) *Pausanias*, Voyag. en Grèce, trad. de *Gédoyn*, t. 2, p. 136. Selon Henri Maurice Gottl. *Greilmann*, zur Bohem. etc. On exécuta plus de 100 bohémiens anthropophages en 1782. La faim a causé de pareilles fureurs dans les disettes, les sièges de villes, les vaisseaux. La famine aussi chez des sauvages. Voyez *Leclerc*, Gaspés. c. 14. *Ellis*, Relat. de baie de Hudson, t. 2, tr. fr. etc.

(2) G. R. *Forster*, Addit. au 2e voyage de *Cook*, t. 5, p. 287, trad. fr. in-4.

vie, de pâture à ses féroces ennemis. Le genre d'existence du sauvage, le silence, la sécurité d'une imagination souvent plus alarmée de ce qu'elle invente et qu'elle craint, que de ce qui est; l'éducation, l'exemple journalier, une vie endurcie aux fatigues, aux privations, sans cesse en butte à la douleur : enfin le mépris des dangers et de la mort, produit par l'ambition de la gloire, par ce noble mobile des grandes ames, forment autant de héros de ces hommes de la nature. Quelle base inébranlable de constance, de force, d'intrépidité pour établir dans ces cœurs les premiers fondemens de la société ! Quelles vertus n'y déploieroient-ils pas, en comparaison des peuples modernes efféminés et avilis ! Ce n'est point avancer un paradoxe que de trouver dans les sauvages plus de sources de perfectibilité que dans les hommes corrompus.

Est-il rien de plus violent, chez des hommes barbares, que le sentiment implacable de la vengeance? S'enflammant d'autant plus qu'il a davantage d'orgueil, et une plus haute opinion de soi-même et de son courage, l'américain, le malais outragé, n'est si impitoyable envers son ennemi prisonnier que par ces féroces pensées. Voyez

aussi quels horribles tourmens il lui prépare ? avec quelle barbare satisfaction il va les lui faire endurer ? Avec quelle rage de tigre il dévore ses membres palpitans ? Comme il suce les lambeaux de ses chairs sanglantes ? Quelle infernale fureur il déploie ? Avec quel art il invente les cruautés les plus atroces, pour que son détestable cœur savoure à longs traits cet épouvantable spectacle (1) ? Qui penseroit que la même ame susceptible de s'abandonner à des ressentimens aussi mortels, soit capable de la plus héroïque et la plus tendre amitié ! Ainsi tout est excessif dans les ames ardentes.

Mais voyons même chez des peuples plus policés, la vengeance être non seulement un devoir, mais même une sanctification. Ces termes sont synonymes parmi les morlaques (2). Leur ressentiment ne meurt pas même avec l'agresseur ; il se perpétue d'âge en âge, il s'inculque, il s'enracine avec la vie dans l'esprit de l'enfance ; il se fortifie dans leur cœur et devient immortel par le

(1) *Robertson*, Hist. améric. t. 1, l. 4, p. 560.

(2) *Fortis*, Voyag. Dalmat, t. 1, p. 89 et 90. Le mot *osveta*, vengeance, vient du verbe *osvetiti*, se sanctifier, se venger.

trépas même. Sans doute, la vengeance est un sentiment plus impétueux chez l'homme de la nature, que celui de l'amour même. Le sauvage en effet est aussi froid près du sexe, qu'il est ardent en guerre. Heureux l'homme civilisé de n'ouvrir son ame qu'aux tendres sensations de l'amitié et de l'amour, ainsi qu'une fleur naissante aux doux rayons de l'astre de la lumière ! Heureux sur-tout d'abjurer ces haines implacables et féroces qui déchirent les entrailles des nations ! Si quelquefois ces fougueuses passions deviennent le principe de quelque fait éclatant, elles le sont plus souvent encore d'attentats inouis. Qu'un prisonnier américain porte dans l'attente du supplice, devant l'appareil de mille affreux tourmens, la mâle fierté du courage, l'indomptable énergie de son ame ; qu'il entonne avec une noble assurance, devant nos yeux étonnés, l'hymne de la victoire et de la mort ; il est grand sans doute ; mais combien n'est-il pas plus doux d'ignorer le besoin de cette affreuse roideur de l'esprit, et de pratiquer en paix les vertus cosmopolites de l'humanité !

Puisque tout peuple a commencé par être sauvage, et ensuite barbare ; puisque ce dernier état est presque inséparable de l'an-

thropophagie, il doit s'en suivre naturellement qu'aucun d'eux ne fut exempt de cette atroce coutume. Pline, Strabon et Porphyre nous l'assurent pour les Scythes. Pelloutier (1) l'a trouvée chez les Celtes, nos ancêtres. Martianus Capella nous l'apprend de plusieurs nations européennes (2) et asiatiques. Hérodote, Arrien, Marc Paul nous l'ont transmis de différens indiens insulaires et continentaux. On sait que toutes les tribus

---

(1) Hist. des celtes, t. 1 p. 235-242. Ces peuples comprenoient jadis une très-grande partie de l'Europe, et ce qu'on dit d'eux fut aussi commun aux races germaniques. *Voyez* la Tour-d'Auvergne Corret, *Orig. gaul. c.* 15, etc.

(2) Un ancien scholiaste de Pindare l'assure pour les peuples de l'Attique, dans les tems reculés. Voyez *Meiners*, de Anthrop. dans les comm. Gotting, t. 15, hist. p. 31. *Tite-Live* le rapporte des carthaginois aussi; et *Strabon*, des massagètes. Louis *Guyon*, Leçons diverses, t. 1, l. 1, c. 30, assure, d'après *Galien*, de alimentorum facultatibus, etc., que les romains ont mangé, dans leurs festins, de la chair humaine, comme d'un mets délicieux, du tems de l'empereur Commode. Ainsi Vedius Pollion condamnoit ses esclaves à devenir la pâture de ses anguilles-murênes, afin qu'il goutât de leur chair sous une nouvelle forme. *Plinius*, Hist. nat. l. 11, c. 23; voilà donc comment étoient policés ces vainqueurs de l'univers !

américaines étoient anthropophages (1) ; et, d'après les rapports des navigateurs les plus éclairés, il en est de même de la plupart des insulaires de la mer Pacifique (2). Depuis long-tems on en accuse une foule de peuplades africaines (3) ; ainsi tous les lieux de

---

(1) Casp. *Barlæus*, Rer. brasilian. p. 37 et 611. *Lacondamine*, Voyag. 1745, p. 84 et 97. *Biet*, Fr. équinox. l. 3. *Champlain*, l. 2 et 3. *Lapotherie*, Hist. t. 1 et 2. *Ligon*, of Barbad. *Garcilasso della Vega*, Hist. des yncas, l. 1, c. 12, sq. *Lopez de Gomara*, l. 7. *Barthelemy de las Casas*, Beschr. der den spanien eingenom. indianisch. lander. ubersetz deutsch. p. 41. *Charlevoix*, *Lahontan*, *Dutertre*, *Gumilla*, *Pison*, *Lepage du Pratz*, *Pigafetta*, *Dumont*, etc. *Pauw*, Rech. amér. t. 1, p. 185 et suiv. *Carli*, Lett. améric. t. 1, lett. 9. *Robertson*, Histoire américaine, t. 1, l. 4, etc.

(2) *Cook* et *Forster*, Voyage 2e. *Marion* et *Duclesmeur*, à la nouvelle Zélande, Voyag. p. 118-121, 126, 141. J, *Neuhoff*, Oostindian. besandschafft. p. 34; Rec. voyag. comp. holland. t. 3, p. 213, aux Célèbes. *Marsden*, Sumatra, t. 1. *Forrest*, Relat. *Dalrympe*, Rec. voyag. t. 1, etc.

(3) *Ludolf*, Schaubühne der welt geschichte, t. 2, l. 46, c. 7, p. 1335. Jean *Mocquet*, Voyag. en Afriq. l. 1 et 4. *Vincent Leblanc*, Voyage, l. 1 et suiv. *Jarric*, Afriq. l. 2. *Labat*, Ethiop. t. 2, p. 136. *Marcellus Donatus*, Hist. med. mirab. l. 4, c. 1, p. 299. *Phil. Camerarius*, Hor. subcesiv. cent. 1, c. 14, p. 86.

notre terre ont donc été souillés de ces funestes atrocités.

On nous demandera peut-être si la faim n'a pas été une des causes de l'anthropophagie. Quoique je ne veuille pas prétendre qu'elle n'y ait pas contribué, puisqu'il existe des témoignages contraires (1), et quoique des auteurs aient cru que l'agréable saveur de la chair humaine avoit maintenu cette horrible coutume (2), je ne puis admettre

---

Agathémère nous l'apprend des anciens éthiopiens. On a rapporté des choses atroces des jaggas. Il n'est jamais vrai qu'un peuple vende, en marché public, de la chair humaine, comme on l'a soutenu. Voyez le Recueil de l'abbé *Longuerue*, p. 17.

(1) Comme les eskimaux dévorans leurs enfans; mais bien malgré eux. *Jérémie*, Relat. de la baie de Hudson, dans les Rec. de voyag. au nord, t 5, p. 505. *Ellis*, Huds. p. 197; aussi au nord de l'Amériq. *Leclerq*, Gaspés. c. 23; les caberres de même, selon *Gumilla*, Relat. de l'Orénoq. t. 1, p. 380, mangent plutôt leurs ennemis par le besoin que par haine. *Goguet*, Orig. des lois, t. 1, p. 75; de *Pauw*, Rech. amer. t. 1, p. 361; ont pensé que la faim avoit principalement introduit l'anthropophagie.

(2) *Lacondamine*, ibid, p. 84. *Gumilla*, t. 1, p. 280. *Grillet*, Relat. p. 14. *Charlevoix*, Hist. du Paraguay, t. 1, p. 157; Lettres édifiantes, t. 8, p. 272, et t. 9, p. 10. *Dobrizhoffer*, Hist. ind. édit. nouv. t. 1, p. 145,

que

que ces motifs en soient le principe. D'ailleurs, il ne faut pas trop facilement ajouter foi à ces scènes atroces, que de crédules et superstitieux voyageurs se sont plus à exagérer trop souvent, dans l'intention de s'en faire accroire, et de donner à leurs relations la chaleur de l'intérêt. Des missionnaires se sont souvent aussi servi du tableau de ce spectacle d'horreur, afin de relever à nos yeux le mérite de leurs travaux apostoliques, les effets salutaires de la religion chrétienne, et pour engager les européens à établir des missions dans ces climats et parmi ces peuples étrangers. Malheureuse-

---

et t. 2, p. 39, assurent que la chair d'homme est très-estimée et recherchée avec passion. *Lery*, Voy. c. 15; Lett. édif. t. 9, p. 9. *Dutertre*, Antill. t. 3; ont même affirmé que les chiriguanes, peuple montagnard très-cruel, voisin du Pérou, et d'autres américains engraissent leurs prisonniers de guerre en leur amputant les parties naturelles, comme on le pratique sur les animaux domestiques. Lorsque ces hommes sont devenus gras, leurs vainqueurs s'en repaissent avec délices. *Cavazzi*, Relaz. del Afric. t. 2, p. 123-133, et *Lobos*, Abyssin. p. 23, prétendent que les guagues et les galles ont des troupeaux de femmes dont ils se servent pour assouvir leurs voluptés, et pour les dévorer ensuite. Quelles horribles absurdités!

ment on porte en même tems à ces hommes ignorans et barbares, les pesantes chaînes de l'esclavage avec la douce morale de l'évangile. Ils ne s'en vengent que par leur brutale cruauté.

Nous ne savons pas si véritablement la chair humaine peut paroître meilleure que celle des animaux au goût des cannibales, quoique Meiners l'affirme (1), et que les sumatranais prétendent (2) que la plante des pieds et la paume des mains soient un manger délicat. Labat (3) rapporte que les caraïbes préfèrent la chair de l'européen à celle du nègre, et la chair de l'anglais plutôt que celle du français, qu'ils trouvent, dit-il, plus coriace. Je ne pense point que l'homme fournisse un meilleur aliment que celui qu'on tire des bestiaux, et l'on s'est voulu, ce me semble, égayer assez mal à propos sur cet affreux sujet.

Il est très-étonnant que le célèbre marin Dampier qui avoit parcouru l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, et que Jean Atkins qui

(1) *Ibid.* Hist. t. 8, p. 36.

(2) *Miller*, dans *Sprengels*, Beytrage, tome 1, p. 14-17.

(3) Voyag. îles Amériq. t. 2, p. 35.

avoit aussi vu ces deux dernières parties du monde (1), aient assuré n'avoir jamais rencontré de peuples anthropophages, où tant de relations les ont décrits en si grand nombre. Ces deux voyageurs doutent même qu'il en existe. Je crois facilement qu'on a excessivement exagéré le nombre des cannibales, mais il est impossible de récuser les preuves incontestables qu'on a données de leur existence. Cook et Forster ont mis cette espèce de problême hors de doute à la nouvelle Zélande ; et nous remarquerons avec eux que les anthropophages de la mer du Sud sont cependant dans une grande abondance d'alimens (2). Plusieurs nations ont avoué qu'elles ne se portoient à cette horrible barbarie, que par la violence du ressentiment, et nullement par la faim (3),

(1) Consultez son Voyage of Guinea, Brasil and the west-indies; London, 1737, p. 148; et celui de *Dampier* autour du globe.

(2) *Cook* et *Forster*, Voyage 2e, p. 78 et 300; voyez aussi les Observations de ce dernier, dans le tome 3. *Norris*, Resa pâ neger kusten ; Gothemburg, 1792, in-8, décrit les épouvantables massacres que les rois de Dahomey font annuellement de leurs sujets, pour plaire aux grigris ou à leurs dieux.

(3) Tels sont les Battes de Sumatra. *Marsden*, Hist.

puisqu'elles jouissent de toute l'abondance que leur offre un climat fertile, et l'inépuisable bienfaisance de la Nature.

Léonard Fiora-Venti avoit imaginé sans fondement que la maladie vénérienne dérivoit de l'anthropophagie. L'illustre Bacon de Vérulam (1) appuya cette opinion dont Astruc a démontré la fausseté.

La superstition des peuples qui plaça des victimes humaines sur les sanglans autels des dieux, s'unit encore à l'antropophagie,

---

of Sumatra, p. 501, sq. Les insulaires de l'archipel de St. Lazare, dans la mer des Indes; *Valentyn*, Beschryving oost, t. 2, p. 84: d'autres insulaires; *Forrest*, Voyage, p. 271 et 368 : les habitans de la nouv. Zeeland. *Cook*, Round the world. t. 1, p. 245 : les iroquois mangent aussi leurs ennemis par une haine exaspérée; *Hennepin*, dans le Rec. voyag. au nord, t. 5, p. 309; les femmes même, semblables à des furies enragées, excitent la jeunesse au meurtre et à la vengeance; *Dutertre*, Antill. t. 2, p. 406; elles donnent à sucer à leurs enfans le sang des prisonniers ; Recueil voyag. nord., t. 3, p. 307. Les nègres de l'île Saint-Thomas sont aussi de cruels antropophages. *Oldendorp*, Tranquebarisch missions, t. 1, p. 305; à Dahomey de même, suivant *Snellgrave*, New account of some ports of Guinea and the slave trade; Lond. 1734, in-8, etc.

(1) Sylva sylvarum, cent. 1.

comme si tous les crimes étoient frères. Un auteur italien (1), a même fait dériver cette dernière de l'usage d'immoler des hommes ; mais il est facile de reconnoître que ce barbare fanatisme est la suite naturelle de l'antropophagie. Pline témoigne (2) que des bretons et des gaulois sacrifioient des hommes et les mangeoient ensuite. Les athéniens et plusieurs autres nations grecques jadis si policées en ont pourtant usé de même pour se préserver des enchantemens, des maléfices et des sorciers (3). Les capitulaires de Charlemagne n'infligent-ils pas des peines aux sorcières qui mangent le cœur et la

---

(1) Anonyme, saggi politici, t. 1, saggio, 2, p. 71.

(2) Hist. nat. l. 30, c. 1 et c. 28; voyez *Cluverius*, German. antiq. edit.; Lugd. bat. 1616, fol. t. 1 p. 305, qui établit aussi ce fait chez les germains.

(3) *Meiners*, l. c. p. 31; les esclavons, selon *Hernoldus*, Chronic. slavor, t. 1, c. 53, se contentoient de faire des aspersions de sang humain sur le peuple; chez les mexicains, selon don Anton. *de Solis*, Conquête du Mexic. l. 2; et *Robertson*, Hist. amer.; on mangeoit aussi les victimes humaines qu'on immoloit aux divinités. Il en est de même chez les guagues et anzigos, peuples africains; *Cavazzi*, Relat. t. 1, p. 250.

chair des enfans pour faire leurs prétendues fascinations (1), leurs opérations magiques ?

Quand on fait l'histoire naturelle de l'homme, c'est alors qu'il faut immoler notre amour propre sur l'autel de la vérité; c'est alors qu'il faut dérouler aussi l'abominable tableau de nos crimes et de nos injustices. Et plût au ciel qu'il ne fût qu'une injuste satyre ! Ah, barbares ! notre histoire entière ne sera-t-elle donc qu'un tissu d'horreurs ! nous retrace-t-elle l'image des vertus et de la félicité des nations, ou bien leurs forfaits ? Les pages de nos annales sont écrites de notre propre sang, avec une plume de fer, et nos époques chronologiques sont celles des boucheries d'hommes massacrés pour nos vaines fureurs. Ne nous tourmentons-nous pas depuis le berceau de l'enfance jusqu'au lit de la mort ? Ames féroces et impitoyables, oui, vous méritez vos affreuses calamités ! Que trouvent de plus beau vos exécrables cœurs, que ces campagnes ravagées, jonchées de sanglans cadavres, ces cités en proie aux flammes et au pillage, ces haines générales et destructives

(1) Capitul. des rois de France, édit d'Heineccius, p. 382.

de peuple à peuple, qui leur font arracher réciproquement les entrailles, qui les prosternent dans la nuit du tombeau? Comme des léopards dévorans, vous frémissez d'une horrible joie à l'aspect des dissentions civiles; vous attisez avec le glaive, les brandons des vengeances; vous calculez froidement le prix des souffrances des hommes. Bon Dieu! qu'est-ce donc que le genre humain? Est-il sauvage; il s'entre-dévore comme les hordes de cannibales. Est-il policé; il s'égorge avec une sanguinaire intolérance pour des opinions politiques et religieuses qu'il ne comprend pas. Gémit-il courbé sous le fardeau de l'oppression; il se partage en criminels et en bourreaux, il se transforme en infâmes délateurs, en malheureux esclaves qui se déchirent mutuellement. Lorsque l'homme ne s'enivre pas du sang de ses semblables, on trouve heureux qu'il s'en dédommage par sa corruption morale et par l'excès de ses vices. Dites-moi, si je traçois l'histoire du plus féroce animal carnivore, offriroit-elle autant d'attentats? Juste indigation de la vertu! non ma plume se refuse à rappeler toutes les scènes désastreuses que l'homme a présentées dans tous les siècles et dans tous

les lieux. Voilà donc comme il cherche son bonheur !

Mais, dira-t-on, à quoi servent ces impuissantes déclamations ? le monde n'en deviendra pas meilleur, il est incorrigible. L'écolier au sortir de la réprimande recommence ses écarts. N'est-ce pas assez d'avouer son tort ? D'ailleurs, le bon chirurgien ne se contente point de conseiller les moyens de rappeler la santé ; il saisit le salutaire instrument, il porte dans le sein même de la gangrène, l'acier rigoureux ; d'une main sévère et douloureuse, il retranche jusqu'au vif les parties corrompues. Pour moi, ne pouvant exécuter cette tâche, je me borne à indiquer le mal. D'autres plus heureux peuvent appliquer le remède. C'est aux chefs des nations qu'appartient cet auguste devoir.

Quoi, parce que je serai foible, faudra-t-il taire la voix sacrée de la justice et de la sagesse, de cette voix plus puissante que l'airain tonnant de la tyrannie ? Faudra-t-il l'étouffer précisément lorsqu'on en a le plus besoin ? Faudra-t-il dérober sans murmure, dans la nuit du silence, cette rage effrénée qui tourne l'épée de l'homme sur le cœur de son compatriote ? Faut-il sacrifier les droits de l'humanité à nos infernales passions ? Et vous qui lisez

ces lignes, qui que vous soyez, pouvez-vous voir sans vous sentir le cœur navré, atterré de douleur, tous les crimes dont regorge la société humaine, toutes les injustices dont le soleil est le continuel témoin, dont le puissant accable le foible; et cet indigne mépris qu'on verse sur le malheureux; et cette orgueilleuse arrogance qui l'insulte par le faste; qui foule aux pieds le pauvre; qui, couverte de l'or, de la dépouille du juste, dédaigne avec insouciance les haillons de la misère et se repaît des larmes de l'innocence! Vous qui m'écoutez, n'avez-vous jamais éprouvé vous-mêmes les angoisses du malheur, et l'injustice de vos contemporains, pour demeurer insensibles aux maux des peuples. Vous, membre intégrant du genre humain, qui peut vous affranchir des bienfaisantes lois de l'humanité? Hélas, c'est en vain que l'homme voudroit se méconnoître en s'étourdissant dans le frivole tourbillon des plaisirs. La tranchante, l'inexorable faux du trépas viendra saisir celui qui s'enorgueillit du sceptre, comme l'obscur infortuné dans sa cabane, pour les précipiter également dans l'éternel séjour de la tombe. De quoi vous serviront alors, malheureux, toutes les barbaries,

toute la dureté de votre cœur, toutes vos cruelles oppressions? Pensez-vous éviter la commune destinée des mortels, et jouir en paix du prix de tous vos forfaits?

Le malheur de l'espèce humaine n'est point borné à une seule contrée; il couvre de son crêpe funèbre l'immense étendue des continens. Des portes de l'aurore aux barrières de l'occident, des poles glacés aux plages brûlantes de l'équateur, l'ame cosmopolite voit en soupirant le vaste troupeau de ses frères courbé sous le joug de la misère et des calamités. Est-ce des cieux qu'il implore, que viennent tous ses malheurs? non; c'est de son propre sein que s'élèvent ces passions forcénées qui troublent sa félicité. Ainsi nous sommes de perpétuels objets de fermentation. Rien ne reste semblable dans le cours des siècles parmi les hommes; des convulsions sans fin déchirent le sein des peuples. Rien ne survit que ces éternelles causes de bouleversement; et placés pour remplir un point dans l'immensité de la durée, nous contribuons souvent nous-mêmes à ces grands changemens. Enfin le démon des discordes ne s'appaise que lorsqu'il est rassassié du sang des humains; il ne se repose que sur les monceaux

d'ossemens des nations qu'il a dévorées......

En s'élevant à des considérations générales sur la formation des langues, il est aisé de prouver que l'homme élevé dans la solitude n'a point l'usage de la parole (1), de cet art d'une invention si difficile. Le langage a dû être, dans le principe, tout en signes et en actions. L'homme qui a son cri particulier (2), comme chaque animal, proféra d'abord des accens inarticulés (3); il se servit, pour premiers mots, de l'onomatopée; il employa les métaphores, les métonymies, les allégories, et forma un discours d'autant plus rempli de tropes (4) et plus poétique,

(1) Ainsi que sont les hommes trouvés sauvages; voyez *Tulpius*, l. 4, c. 10; *Rzaczinsky*, p. 355; *Connor*, etc.; aussi Alex. *Selkirk*, écossais délaissé dans l'île de Juan Fernandès, au bout de quatre ans en avoit presque perdu l'usage. Voyez Hist. génér. des voyages, t. 12. *Begert* rapporte un exemple semblable d'un californien.

(2) Jacob *Savary*, Ergò ut cæteris animalibus, homini sua vox peculiaris; Paris, 1757, in-4, præsid. Petr. Ludw. Mar. *Maloet*.

(3) *Pagès*, Voy. aut. du monde, t. 1, p. 175, pense que plus un peuple est sauvage, plus il retient de cris inarticulés dans son langage.

(4) *Bonnot de Condillac*, Origine de nos connoiss. part. 2. *Dumarsais*, Tropes, c. 1, etc.

qu'il étoit plus près de la Nature. Les mêmes causes ayant concouru, sur toute la terre, à former les langues, il n'est pas étonnant qu'on trouve des racines (1) analogues dans

(1) *Lecourt de Gebelin*, Hist. nat. de la parole; Paris, 1776, in-8; et son Monde prim. voy. aussi *Postellus*, de Ling. or. *Gorop. Becanus*, *Lebrigant*, *Richardson*, etc. Cet auteur et *Sharpe*, on the Origin of language, p. 2 et 6, rapportent les diverses opinions qu'on a émises sur le langage primitif. Selon St. Ephraim et Saint Basile, Adam parla la langue araméenne ou mésopotamienne, qui est un dialecte du syriaque. Les maronites, et autres chrétiens orientaux, pensent que ce fut au contraire le chaldéen. James Bishorp de Roha, Bochard, Walton et plusieurs autres, ont cru que ce fut l'hébreu; Eutychius supposa que ce fut le grec; M. Webb a découvert que ce fut le chinois; Goropius Becanus et Pezron soutiennent que ce fut le teuton. Grégoire de Nysse déclare impie et hérétique son antagoniste Eunomius pour avoir supposé que le premier homme n'a pas reçu son langage de Dieu même. Lebrigant a trouvé toutes les langues dans le bas-breton, etc.; cet exposé suffit pour faire comprendre qu'il ne peut avoir existé aucun langage primitif, si ce n'est celui des gestes ou de la pantomime, et des cris inarticulés, idiome naturel qui s'entend par toute la terre au premier abord.

Plusieurs auteurs, entr'autres l'ingénieux évêque *Wilkin*, ont proposé d'établir une langue universelle, ouvrage qui, s'il étoit exécutable, seroit le plus pré-

les expressions des différens idiomes qui couvrent la terre, quoiqu'on ne puisse en inférer, qu'il doive exister une langue primitive, si ce n'est celle des signes. Chaque famille s'étant fait un langage particulier, celui-ci s'est perfectionné et étendu à mesure que les individus se sont multipliés et que leurs besoins ont été plus nombreux et plus variés. Il paroît vraisemblable que chaque tige du genre humain doit avoir eu dans le principe une langue-mère (1), ensuite altérée, corrompue par des idiotismes que les mélanges de races diverses, les irruptions des barbares, des colonies, des conquêtes, des établissemens religieux, ou même les influences des climats (2) y ont introduites.

---

cieux de tous les bienfaits de la société; il seroit plus facile peut-être de former une écriture universelle; mais comme elle ne pourroit guère être que hiéroglyphique, elle seroit nécessairement assez bornée; car, comment peindre avec elle nos abstractions si difficiles à déterminer? comment les faire entendre par-tout?

(1) Voyez Gothofr. Gulielm. *Leibnitz*, brevis designatio de originibus gentium ductis potissimum ex indicio linguarum. Dans les Miscellan. berolinens; Berlin, 1759, in-4, t. 1, p. 1.

(2) Olaus *Borrichius*, de Causis diversitatis linguarum dissertatio; Jena, 1704, in-4.

Ainsi, la langue germanique embrasse plusieurs nations dans ses dialectes; ceux de la langue esclavone sont parlés par plus de soixante nations (1), depuis Venise jusqu'au Kamtschatka (2).

Les conquêtes des romains ont étendu leur langage dans toute l'Italie, l'Espagne et les Gaules, où il s'altéra du tems de Valentinien III. La riche langue arabe a été portée avec le Coran jusqu'aux confins de l'Asie(3); la grecque et l'araméenne ont été parlées autrefois dans de vastes contrées de l'Asie mineure. L'immense étendue des dialectes malais dans l'Inde et les îles de la mer du sud, les idiomes mongols du nord de l'Asie,

---

(1) Conradi *Gesneri*, Mithridates, seu de differenciis linguarum; Tiguri, 1555, in-12; et 1610, in-12, avec not.

(2) *Bell d'Antermony*, Voyag. t. 1, p. 65, trad. fr. *Voltaire* observe que les mots de *papa*, *maman*, qu'on a dit être universels dans toutes les langues, ne se trouvent cependant pas dans plusieurs américaines et mongoles, qui manquent de quelques labiales. Toutefois ces deux mots sont les plus faciles à prononcer; c'est pourquoi nous commençons par eux.

(3) *Waltonus*, Biblia polyglott. t. 1, præfac. Ludov. *Reg.* l. 8. Edw. *Brerewood*, Rech. sur la diversité des langues, (trad. fr.; Paris, 1640, in-12), etc.

la langue symbolique des chinois et ses dérivées voisines, les jargons nombreux des peuplades du nord et du midi de l'Amérique, le péruvien, le mexicain parlé dans un espace de 1500 lieues (1); beaucoup de langages particuliers, presque entièrement détruits ou inusités aujourd'hui, tels que le celtique, le breton et le gallois, le cantabre ou biscayen, le frison, etc. (2) en Europe, et sans doute aussi dans beaucoup d'autres contrées de la terre, sur-tout parmi les nations dépopulatrices du nord, offrent une riche moisson de considérations aussi importantes que difficiles à examiner.

Nous avons raffiné l'art de parler à mesure que nous avons marché vers la perfectibilité. Les langues sont devenues plus claires, plus intelligibles, mais nous avons mutilé leur énergie native, leur pouvoir

---

(1) *Corréal*, Voyag. ind. occident. nouv. édit.; Paris, 1722, in-12, t. 1, c. 5, p. 78. La langue des galibis s'étend fort loin; *Desmarchais*, Guin. t. 3, p. 409.

(2) Joseph *Scaliger*, Diatribe de linguis Europæ. On y en compte treize différentes; l'on dit que dans plusieurs cantons du Caucase, où les peuples sont très-mélangés par la férocité guerrière de ses races, on en connoît plus de six.

violent sur l'imagination; nous avons transporté en précision, en netteté, en analyse, ce que nous avons retranché en énergie et en éloquence, selon la remarque de Blair. Les anciens langages avoient plus de feu, plus de rapidité, peut-être aussi plus de mélodie. Leurs inversions étoient plus pittoresques, plus hardies; leurs constructions moins correctes, à la vérité, mais plus vives; elles peignoient les passions; elles étoient plus propres à la poésie, aux grands et rapides mouvemens de l'ame; elles embrâsoient les cœurs du feu de l'enthousiasme; les langues modernes ont passé au sang-froid, à l'exactitude; les grands effets de l'éloquence sont désormais inconnus chez elles; le raisonnement et la philosophie peuvent seuls y gagner. Il en est de même de la danse ou de la pantomime; nous ne savons plus susciter les affections du cœur, et remuer violemment par leur moyen.

On observe que les langues qui tombent en décadence, recherchent avec affectation les ornemens frivoles de la diction, se bouffissent d'épithètes, se surchargent d'un verbiage parasite. Peut-être notre langue marche-t-elle vers cette période de dégradation.

En

En général, les langages nous apprennent non seulement l'état de civilisation des peuples, mais ils sont encore le thermomètre de leurs mœurs, par l'acception qu'on donne aux termes, et par la simplicité ou le raffinement des expressions. Consultez les livres qui plaisent le plus à une nation, et vous pourrez juger de la foiblesse de son génie et de sa corruption, car l'un suit toujours l'autre. Une preuve du peu de génie et de la corruption de l'Europe moderne, est cet immense débordement de romans qui sont reçus, dévorés chaque jour avec avidité, tandis que les ouvrages de science, de morale, de sentimens élevés et généreux sont très-peu recherchés. On pourroit appeler notre siècle si vanté, un *siècle-femme*, avec autant de raison qu'il a pris le titre de philosophique. Nous perdons beaucoup plus en profondeur, que nous ne gagnons en surface, et les moyens de perfectionner notre espèce nous échappent.

On pourroit diviser les nations de la terre d'après leurs langues mères, si celles-ci étoient bien connues. Sans doute que les divers dialectes d'un langage annoncent souvent une commune origine, comme chez les peuples teutons, par exemple; cependant on ne

point que les français et les espagnols descendent des anciens romains, quoique les débris mutilés de leur langage règnent parmi eux. C'est souvent par les conquêtes, que les idiomes se propagent.

Énumérons les principales langues mères connues, ou tout au moins soupçonnées. Depuis long-tems, les savans de l'Europe, obéissant à l'impulsion des dogmes religieux, ont dû accorder à l'hébreu la préférence d'antiquité; mais il n'est réellement qu'un dialecte de l'arabe. Cette langue-ci s'est conservée d'autant plus pure, que les hordes indépendantes qui la parlent n'ont presque jamais été asservies au joug des nations étrangères; tandis que les familles israélites qui émanent de ces premières, sont devenues, à plusieurs reprises, la proie d'un grand nombre de conquérans, et qu'elles se sont disséminées sur presque toute la terre où elles ont corrompu leur langage.

On compte pour idiomes locaux de l'arabe, le persan (1), le cufique, la langue hébraïque et les circonvoisines, telles que l'ancien chaldéen, le syriaque, l'araméen, le phé-

---

(1) Voyez J. *Richardson*, Dictionn. arab. pers. à Oxfordt, 1774, fol. t. 1 et 2.

nicien, d'où découle en partie l'éthiopien, suivant Ludolf, et même le grec. Ce dernier langage, si riche, si pur et si mélodieux, fut, pour ainsi dire, le père du latin, qui s'est métamorphosé dans le sein de l'Europe australe en tant d'idiomes.

Une seconde langue mère est la teutonique, qui comprend, comme nous l'avons dit, les nations germaniques de presque toute l'Europe boréale, si vous en exceptez les contrées limitrophes de l'Asie.

Remarquons que l'illyrien ou l'esclavon doit avoir sa source vers le Caucase, d'où sont descendues tant de troupes exterminatrices de huns et de tartares, qui ont fait si souvent gémir sous leur cimeterre l'Asie et le tiers de l'Europe. Il n'est point étonnant que le grand Mithridate parlât vingt-deux langues, puisqu'elles n'étoientque des dialectes de l'illyrien, parlé par tous ces peuples guerriers qu'il souleva si long-tems contre l'envahissement des romains. Cette vaste langue mère a dû se répandre au sein des immenses contrées de l'Asie boréale, et se communiquer avec les conquêtes des races féroces qui la parlent, aux nations assujetties.

Nous avons déjà dit quelle étoit l'étendue

du malais, langage facile rempli de voyelles, et aussi doux que le climat qui le voit naître. Il n'en est aucun autre qui se soit répandu dans des contrées aussi lointaines, depuis Madagascar jusqu'aux îles de la mer du Sud. Cette langue fut peut-être universelle jadis dans toute l'Inde, car on en reconnoît des traces dans les relations de l'expédition d'Alexandre. Le savant Reland (1) en a retrouvé dans le persan et le tamoul ou malabare des modernes. Les caractères d'écriture qu'emploient maintenant les malais, sont ceux des arabes; ils les doivent à l'alcoran et au sabre de l'îlamisme, qui les ont asservis.

Il paroît que la langue chinoise est une des plus antiques. Toutefois elle est encore voisine de la Nature et généralement très-symbolique, de même que son écriture. Elle embrasse dans son étendue presque toute la largeur de l'Asie à l'est, et paroît même avoir dévié par des émanations, à Siam, aux royaumes du Pégu et d'Ava, etc. mais elle y a éprouvé de grands changemens qui la rendent presque méconnoissable.

Nous ne connoissons pas assez l'intérieur

---

(1) Dissert. miscell. t. 2, p. 176; et t. 3, diss. 11, p. 57 et suiv.

de la brûlante Afrique, pour oser prononcer sur le domaine des langues qui y sont usitées, et sur leur propre nature. On y trouvera quelque jour, infailliblement, une langue mère pour le moins. Sur les côtes occidentales, et dans les îles adjacentes, on observe une grande analogie dans les différens termes. Quelques mots arabes introduits par la religion mahométane, viennent souvent s'offrir dénaturés par la prononciation grasséïante qu'ont presque tous les nègres.

Combien on trouveroit de langages divers, dans la vaste latitude du nouveau continent, s'ils étoient connus ! Quelques missionnaires ont prétendu qu'ils différoient du tout au tout; mais on ne peut croire qu'il n'existe pas une foule de dialectes, puisqu'un grand nombre de ces langues est extrêmement répandu au loin. Le chilien est un des principaux langages de l'Amérique méridionale. La Hontan (1) rapporte que l'algonquin et le huron se partagent tout le Canada,

(1) Suite de ses voyages ou mém. pour l'Amériq. septentr. La Haye, 1703, t. 2, p. 36-38. *Corréal* a parlé des langues de l'Amérique méridionale; aussi *Gumilla* et *Pinto*, etc.

comme langages fondamentaux. Leurs branches se ramifient et se divisent dans une foule de régions éloignées. Toutefois elles sont fort imparfaites. La première manque de l'*F* et du *V*; la seconde des *B*, *F*, *M* et *P*. Ces labiales n'y sont étrangères qu'à cause des ornemens que les naturels se mettent souvent aux lèvres, et du froid qui rend toutes les langues gutturales au nord.

Ainsi donc, si les contrées américaines que le fer des conquérans n'avoit jamais abreuvé du sang des peuples; si ces pays simples et fortunés, dis-je, se lient souvent par les doux nœuds d'un commun langage, à quelques idiotismes près, il est donc probable qu'ils ont été peuplés par la même souche humaine. On n'a point rencontré, selon Reland (1), de constante analogie entre

(1) Dissert. miscellan, t. 3, etc.; voyez aussi ce qu'en dit *Pauw*, Rech. philos. sur les améric. t. 2. — *Cranz*, qui a visité le Groenland, paroît y avoir observé quelques analogies avec le nord de l'Europe; mais ce qu'il en assure n'est nullement concluant. Il est néanmoins très-possible que la proximité des pays ait donné lieu à une sorte de communauté et d'échanges d'usages entre ces peuples et des européens.

Une remarque de *Pauw*, sur les orientaux, montre l'analogie de leur langage avec leur peinture; ils

leurs langages et ceux de l'ancien hémisphère ; toutes les ressemblances qu'on a cru y apercevoir sont illusoires. Ne peut-il pas

---

aiment à l'excès le brillant. L'exaltation de leurs principes de vie, causée par la chaleur, leur donne une grande intempérance d'imagination et de jugement; tel est le fondement de leur penchant à l'enthousiasme, aux extases, aux idées gigantesques; telle est la cause de leurs expressions outrées, hyperboliques, et de cette foule de chimères dont ils repaissent leur esprit. Le même auteur pense que cela vient du peu de sommeil que prennent tous les peuples des pays chauds. On sait en effet que les longues veilles pervertissent le jugement; ce que les sectaires religieux n'ont pas ignoré, lorsqu'ils ont recommandé des méditations nocturnes à leurs prosélytes. Dans le nord, les habitans sont bien plus long-tems endormis, comme les ours, les loirs, les hamsters, et les marmottes des mêmes climats. *Olaus Magnus* a même dit qu'il y avoit des nations du nord qui restoient engourdies pendant six mois de l'année. J. J. *Rousseau*, (Dissert. sur l'orig. des lang.), a fort bien senti que les besoins de chaque contrée, au midi et au nord, les mœurs et les usages qu'elle fait naître, influent sur les langages et les modifient, indépendamment des altérations locales qu'éprouvent les organes de la voix par l'action de la chaleur et de la froidure. Les premiers auront un accent amoureux et passionné; les seconds n'offriront que des expressions de douleur et de colère. La musique doit prendre un semblable caractère, et tous les

d'ailleurs se trouver fortuitement des mots semblables dans des lieux inconnus entre eux? Dans l'immense combinaison de vingt-quatre lettres, ne faut-il pas nécessairement qu'il y ait des termes semblables? Mais pourquoi leur chercher une même origine? Il est aussi raisonnable d'admettre la pierre

---

beaux arts recevront des teintes analogues. Ainsi tout s'enchaîne au sentiment fondamental qui régit l'homme sur toute la terre, mais qui varie en raison des températures.

Il est aisé de montrer combien les conquêtes et les émigrations des peuples changent la nature du langage. Brerewood en donne de nombreuses preuves. Je me contente de montrer que le despotisme des turcs a corrompu la langue grecque. J. *Richardson*, (Dissert. on orig. lang. p. 6, fol.), observe que le syriaque prit une teinte de *grécisme*, après la domination des successeurs d'Alexandre. Si l'on compare le persan moderne avec l'idiome en usage du tems de Cosroës, sous la dynastie sossanienne, on s'apperçoit qu'il s'est enrichi d'une foule de termes arabes, lors de l'irruption de ces hordes intrépides et enthousiastes devenues mahométânes. L'Asie, ce théâtre éternel de subversions politiques, cette scène continuellement exposée à des révolutions religieuses, qui vont s'annihilant par des inondations successives de peuples étrangers, est sans cesse modifiée dans ses langages, malgré l'étonnante opiniâtreté de ses habitans pour leurs anciennes coutumes.

philosophale, qu'un *langage articulé primitif*. Si les peuples diffèrent essentiellement par le physique, combien plus ils différeront encore par le moral !

Si les langues sont douces, agréables, coulantes, pleines de voyelles au midi (1), elles sont enrhumées, gutturales et chargées de consonnes âpres au nord (2), où l'on en rencontre plusieurs qui manquent même de labiales (3) et de plusieurs autres lettres, soit qu'on le doive à la nature du climat, soit à la conformation des organes.

L'écriture, dans le principe, fut une vraie peinture physique, comme on l'a trouvée chez les mexicains (4); elle devint ensuite

---

(1) *Desbrosses*, Mécaniq. des langues, partie 2; voy. aussi *le Court de Gebelin*, Hist. nat. de Parol. ib. et son Monde primitif.

(2) A cause du froid. *Wældicke*, de Ling. Gronland. p. 144, d'où l'on trouve tant de consonnes et de monosyllabes dans ces langues.

(3) Chez les américains du nord ; *Hennepin*, Amer. sept. p. 36. Lopez de *Gomara*, l. 2, c. 75. Les tartares, selon *Rubruquis* et *Peyssonnel*, bords du Danube, p. 193. *Martini* et *Grueber*, Chin. p. 32. Les groenlan. *Egède*, Gronl. p. 94, etc.

(4) Gemelli *Carreri*, Voyage, t. 6, c. 6, p. 73. *Acosta*, Hist. nat. mor. ind. l. 6, c. 2. Melchised.

hiéroglyphique, de même que chez les égyptiens (1), et symbolique à mesure que les idées devenant plus abstraites en se généralisant, forcèrent à s'éloigner davantage de la simple Nature. Tels sont encore aujourd'hui les caractères nombreux chez plusieurs nations cis-gangétiques de l'Inde, comme les chinois (2), japonais, corésiens, tonquinois, etc.; tels furent les caractères runiques des anciens scythes (3), dont on attribue l'usage et l'invention au législateur *Odin*.

La multiplicité de ces peintures allégoriques, nécessitée par le développement des

---

Thévenot, Collect. de voyag. t. 2, à la fin. Les égyptiens attribuoient cet art au dieu *Thaut*; voyez Athanas. *Kircher*, Œdip. Ægypt. t. 3, p. 12.

(1) *Warburton*, Essai sur les hiéroglyphes des égyptiens, (trad. fr.); Paris, 1744, in-12, t. 1, a très-bien expliqué l'origine de cette science; voyez aussi *Condillac*, l. c. part. 2, sect. 1.

(2) *Duhalde*, Chin. t. 2, fol. 226. *Lecomte*, Mém. sur la Chin. t. 1, p. 256. Athan. *Kircher*, Chin. illustrée, p. 227. On dit que tous ces peuples entendent la même écriture, quoiqu'ils ne comprennent pas leurs divers idiomes. *Macartney*, ambass. t. 3.

(3) *Olaus Magnus*, de Gentib. septentrion. l. 1, c. 2. Ol. *Rudbeck*, Atlant. t. 2, etc.

connoissances sociales, en eût entravé la marche et arrêté les progrès, comme en Chine (1), si l'on n'eût inventé la méthode plus facile de l'alphabeth (2). Ces lettres ayant appris à peindre, par convention, les idées les plus abstraites et les paroles de tous les peuples (3), nous ont rapidement élevés à une grande perfection, et sur-tout depuis que l'imprimerie a multiplié les moyens d'éclairer les esprits.

Soumis dès l'enfance au joug de la superstition par la foiblesse si naturelle à l'esprit humain, le sauvage a conçu des terreurs

---

(1) Toute leur langue est monosyllabique, et n'a qu'un petit nombre de sons radicaux, quoiqu'ils varient infiniment par la prononciation et l'arrangement de chaque genre de mots. *Macartney*, Voyage Chin. trad. fr. t. 4, p. 156; et t. 3, etc. Jamais ces peuples ne pourront se perfectionner tant qu'il n'abandonneront pas une langue aussi imparfaite. Les égyptiens furent, comme eux, stationnaires; voyez *Pauw*, Rech. sur Egypt. et Chin. t. 1 et 2.

(2) Christian Gulielm. *Buttner*, Expositio brevis alphabetor. omnium populor. et affinitat. eorum, dans les comment. Gotting, 1777, in-4, p. 106, sq.

(3) *Mansuram rudibus vocem signare figuris.*

LUCANUS, Pharsal. l. 3, vers. 220;

Voy. aussi la trad. de *Brébeuf*, ib.—Pomponius *Mela*, de Situ orbis, l. 1, c. 12, l'attribue au phénicien, *Cadmus*.

puériles ; il s'est prosterné devant des objets matériels (1), des manitous, des fétiches, des grisgris (2), etc. On peut lui appliquer ces vers de *Lucrèce :*

.... Timor fecit esse deos, quâ nempe remotâ,
Templa ruent, etc.

On doit même dire qu'il adore plutôt un mauvais être, qu'il ne révère la cause première qui a formé l'univers ; son ame,

---

(1) Voyez Matthias *Brover de Niedek,* de Populorum veterum ac recentium adorationibus, dissertatio. Amsterd. 1713, in-8.

(2) Autrefois, selon *Diodor.* Sic. l. 1, section. 2. *Plutarch.* de Isid. et Osirid.— Pompon. *Mela,* de Sit. orb. l. 1, c. 19. *Strabo,* Geogr. l. 17. *Euseb.* Præp. evang. l. 2. *Juvenal* a dit : Sat. 15,

O sanctas gentes, quibus hæc nascuntur in hortis,
Numina, tec.

Is. *Vossius,* de Idololatr. c. 1. Chez les peuples moder., *Dapper,* Afric. l. 1. *Ludolf,* Æthiop l. 2, c. 3, p. 479. *Bosman, Desmarchais,* t. 1. *Labat, Jarric, Villaut, Herrera,* Hist. ind. l. 9, c. 3. *Lafiteau,* Mœurs des sauvages, t. 1. *Charlevoix, Leclerq,* Gaspes. c. 13, p. 374. *Lery,* Bresil. c. 9 et 15 ; Lettr. des miss. t. 11, p. 325. *Corréal,* t. 2. *Hennepin, Dampier, Falkner,* Patag. p. 160. *Steller,* Kamtsch. Les *Gmelins, Georgi, Pallas,* Voyag. t. 2 et 3. *Lamotraye,* t. 2, c. 15, etc. Le chamanisme, (idolâtrie dont les prêtres sont appelés *chamans*), est très-étendu dans toute la Sibérie.

ignorante et craintive, ne peut s'élever à cette sublime pensée. La crainte fut sans doute l'origine du fétichisme, qui paroît avoir été la première des religions et la plus étendue ; puisqu'on la rencontre aujourd'hui en Afrique, en Amérique, dans l'Asie boréale, les îles de la mer du Sud, et jadis dans l'Egypte. Lorsque l'homme se fut un peu perfectionné, il épura son culte, en adressant ses hommages aux astres, sur-tout au soleil, qui féconde la terre, et au feu son image. Ainsi naquit le sabéisme, l'une des plus vastes religions de la terre qui règne dans les diverses contrées de l'Asie idolâtre, sous les titres allégoriques des divinités *Brama*, *Vistnou*, *Chiven* (1), *Xaca*, *Amida*, *Sommona-codom*, *Fohi*, *Budda*; qui fut connue dans l'Asie mineure et l'Egypte, par les mythologies d'*Atis*, d'*Adonis* et d'*Osiris*; dans la Grèce et l'Italie, par celles d'*Hercule*, de *Bacchus*, d'*Apollon*, etc., et qui fut l'ancien *Mithra* des perses (2). Les alternatives

---

(1) Voyez *Sonnerat*, Voyage aux Indes orientales, t. 1, fig. *Holwel*, Hist. de la relig. des gentils, etc.

(2) T. *Hyde*, de Veteri religione persarum, p. 16. *Le Gentil*, Voyag. t. 1, p. 145 : cette opinion religieuse est extrêmement étendue sur la terre, même

du bien et du mal dans la vie, de l'été et de l'hyver, du jour et de la nuit, créèrent le dogme des deux principes ou le dualisme; l'*Oromaze* et l'*Ahrimane* de *Zoroastre* (1), l'être bienfaisant et l'être méchant. Cette sorte de manichéisme nuance presque toutes les autres religions, parce que sa cause est universelle sur la terre; sa constance invariable donna lieu à l'établissement du *fatalisme*. Les émanations de ces cosmogonies religieuses se répandirent, du sein de l'Asie méridionale, leur antique berceau, chez les gètes et les thraces, par *Zamolxis*; les scandi-

---

dans des lieux où l'on ne l'y soupçonneroit pas; elle existoit dans l'Amérique, non seulement chez les mexicains et les péruviens, mais encore au nord de ces vastes régions : aussi en Europe; voyez Daniel *Cornides*, Comm. de religione veterum hungarorum; Vienn. 1792, in-8; elle étoit très-analogue à celle des guèbres ou parsis. Voyez ce qu'en ont dit les savans, *Court de Gebelin*, Monde primitif, t. 2, sq.; et *Dupuis*, Origine de tous les cultes; Paris, an 3, in-4, 3 vol.; les chrétiens même tournent les églises à l'orient, comme pour adorer le soleil levant ainsi que les peuples sabéens.

(1) Voyez le Zend-Avesta, t. 2, p. 592, sq. Ce dualisme ne diffère point de l'Isis et Osiris égyptien. *Plutarq.* de Isid. *Jablonski*, Pantheon ægyptior., part. 1.

naves, par *Odin*; les celtes, par les *druides*; dans le Thibet (1), par les *dalaïs-lamas* et les *kutuchtus*. Ainsi, presque tous les anciens législateurs se servirent de l'empire des religions, pour fonder, sur des bases durables et sacrées, leurs institutions politiques (2). Il est encore d'autres religions plus modernes, élevées du sein de l'Idumée et des sables brûlans de l'Arabie, telles que le christianisme, plus sage et plus doux dans ses principes que le sévère îlamisme. Cette dernière pose devant l'ame une barrière inébranlable, en établissant la fatalité (3), opinion extrêmement favorable aux empires despotiques; c'est pourquoi toute l'Asie reçoit peu à peu le mahométisme, tandis que ses progrès ont été bientôt bornés en Europe.

Remarquons encore que toutes les religions, si l'on en excepte le sabéisme et le

---

(1) *Pallas*, Nordische beytrage, part. 2; sur le Lamisme de ces contrées.

(2) Voyez *Diodor.* Sicul. bibl. l. 1. *Polybius*, l. 4; cette remarque a été faite par plusieurs philosophes; *Leibnitz*, Oper. t. 4, p. 146.

(3) Voyez la trad. franç. du Coran, par *Savary*; Paris, 1783, in-8, 2 vol. *Odin* s'en servit avec succès dans l'orient. Th. *Bartholin*, de Caus. contemp. a danor. mort. c. 2.

fétichisme, qui peuvent naître par-tout du simple aspect de la Nature; remarquons, dis-je, que l'Asie méridionale fut d'abord leur première demeure. Il est naturel que les climats exposés à une température élevée, produisent des ames plus enthousiastes et plus ardentes, en allumant le feu de l'imagination, ce qui diminue d'autant plus la force du raisonnement froid et exact. Le jeûne et la méditation solitaire qu'on y observe si souvent parmi leurs habitans, sont des moyens si propres à multiplier cet effet, qu'on l'emploie même pour dompter les animaux les plus farouches. En faisant perdre le raisonnement aux faucons par de longues veilles et la faim, on vient à bout de les apprivoiser. Telle est encore la cause du cénobitisme, si fréquent dans les contrées méridionales de l'Asie, et de cette foule de bonzes, fakirs, talapoins, marabous, santons, derviches, etc. qui inondent les campagnes fertiles de l'Inde et de l'Afrique.

Toutes les religions établies dans les vastes régions des tropiques, y servent de code civil (1); elles s'y unissent à la puissance

(1) Telles que celles de *Moyse*, de *Zoroastre*, de *Confucius*, de *Mahomet*, etc.

politique

politique (1); ce qui, indépendamment des causes territoriales, y maintient éternellement le despotisme (2), en le rendant théocratique. Observons encore que toutes les superstitions se tenant par la main, la magie, l'art de prédire, et l'empirisme médical ont toujours été l'appanage des prêtres des nations ignorantes et barbares.

Le renouvellement de la face de la terre, cette perpétuelle circulation des êtres animés et de la puissance vivifiante de la Nature, ont enfanté dans l'Assyrie le culte de la faculté reproductrice, ou de *Vénus* (3)

---

(1) *Warburton*, Société civile, etc., prouve qu'aucune société ne peut exister sans une religion; voyez pour le mahométisme, *Prideaux*, Vie de Mahomet, p. 135. *Chardin*, Voyag. en Perse, t. 6, c. 15, p. 249. *Tchuen-hio* l'unit au gouvernement en Chine; voyez *Du Halde*, Chin. t. 1, p. 280. *Martini*, l. 1, p. 50; Mém. sur chin. t. 6, p. 335. *Pastoret*, Zoroast. Confuc. et Mahom. part. 3, art. 2, p. 271, etc. *César* et *Auguste* ont réuni à cause de cela, le sceptre et l'encensoir.

(2) *Boulanger*, Despotism. orient. c. 2, l'attribue à la terreur causée par les catastrophes du monde dont ces territoires portent l'empreinte.

(3) *Pausanias*, Attiq. l. 1, c. 14, p. 58, traduc. de *Gédoyn*. — *Seldenus*, de Diis Syris, symtagm. 2, p. 227. *Larcher*, de Vénus et ses attributs; Paris, 1775,

Astarté. La métempsycose n'est, comme celles-ci, que la même vérité physique déifiée sous une allégorie qui a pu fixer les regards des hommes grossiers. Cette religion, mariée au sabéisme, fut l'une des plus profitables au monde, en excitant une industrie productrice pour le genre humain et pour les fruits de la terre qui le nourrissent. La plus ou moins grande sagesse des religions est un thermomètre qui marque la force de l'esprit des nations qui les suivent. Presque toutes ont promis des récompenses, et menacé du châtiment dans une autre vie ; elles ont ainsi formé les liens les plus sacrés et les plus respectables de la morale. Bienfaitrices de l'homme social, les religions sont inutiles au sauvage indépendant et vagabond qui les ignore. Ces idées de vengeance du crime, et de rémunération pour la vertu établissent l'opinion d'une nouvelle existence après le trépas. Les peuples même les plus grossiers croient devoir enterrer avec leurs morts, les instrumens de ménage, de chasse ou de

---

in-12. *Diodor.* Sic l. 1. On adora aussi le phallus dans l'Inde et l'Egypte. *Maximus*, Tyr. dissert. 38, p. 384. *Holwel*, Relig. des gent. *Legentil*, Voyag. t. 1, p. 163 et suiv. etc.

guerre, et les animaux qu'ils employoient, afin qu'ils puissent leur servir au tems de la résurrection. Telles sont toutes les nations barbares (1), et même les chinois et des européens. On sacrifie encore en Afrique sur le tombeau des grands, les serviteurs et les femmes qu'ils ont chéries pendant leur vie. Les indiennes qui se brûlent sur le bûcher qui consume leur époux, y sont incitées par cette croyance d'une autre existence, qui est la chaîne la plus puissante des sociétés. Respecter les mânes des parens, est une voix terrible, qui sortant du funèbre séjour de la tombe où sont confondus tous les rangs, épouvante les cœurs les plus indomptables et les ames les plus féroces, en leur présentant l'image inévitable de la mort.

Toutes les religions qui subsistent actuelle-

---

(1) *Pallas*, Voyag. t. 2 et 3; passim, Recueil de voyag. au nord, t. 6. *Gumilla*, Orénoq. t. 2. *Dutertre*, Antill. t. 2. *Oviedo*, Hist. nat. l. 3. *Labat*, Ethiop. t. 3. *Ramusio*, Collect. voyag. t. 1 et 2; Hist. génér. des voyag. t. 7, passim. *Duhalde* et *Couplet*, Mém. sur chin. t. 3. *Lacroze*, Histoire du christianism. dans l'Inde, etc. *Egède*, Gronl. *Thevet*, Cosmogr. part. 1. J'en ai vu quelques exemples dans les campagnes, en France, même en Allemagne, etc.

ment sur la terre, ne sont pas des fruits de tous les climats. Chacune d'elles a sa raison physique qui la circonscrit. Pourquoi le mahométisme s'est-il déployé dans le sein de l'Asie avec tant de vigueur, tandis qu'il est venu expirer sur les bords de l'Europe? Pourquoi le christianisme est-il si borné dans l'Inde? Sans leurs religions locales, les familles hébraïques et guèbres parcoureroient-elles aujourd'hui tant de contrées du monde, cherchant inutilement un repos qui les fuit? Pourquoi les orientaux adhèrent-ils avec tant d'opiniâtreté aux idées théologiques? Seroit-ce à cause de leur tempérament tourné généralement à la mélancolie?

Plus les peuples se civilisent, plus ils ont besoin d'une religion pour s'opposer comme une digue au torrent des passions exaspérées. Elle est la base de toute bonne police, la chaîne indissoluble des gouvernemens; et comme l'a démontré Warburton, aucun état ne peut subsister sans son secours. Sa main, l'appui des trônes, distribue souvent les diadêmes des rois. Hélas! elle est, de même que l'espérance, le pain du malheureux et la consolation du juste dans l'infortune! Qui veut détruire toute religion, tend à briser les liens de l'association; et ne sait-on pas

d'ailleurs que le sang des martyrs fut toujours la semence du prosélytisme, ainsi que l'a dit Raynal ?

Il n'est aucun peuple qui n'ait quelque idée religieuse ; il n'en est aucun qui ne reconnoisse une cause suprême de tout ce qui existe, un Dieu père de la Nature. C'est le plus antique, le plus fondamental de tous les dogmes ; il est visible à tous les regards dans le spectacle de la terre et des cieux. Je n'ignore pas qu'il existe des peuplades sauvages qui s'élèvent à grand'peine à cette sublime méditation (1), parce qu'ils n'en ont

---

(1) Cette grande idée n'a pas seulement été un objet aussi profond qu'il est obscur pour des sauvages, mais même pour des nations très-civilisées. L'origine de tout ce qui existe, a de tout tems été enveloppée d'un voile impénétrable, et a dépassé la sphère de l'intelligence humaine. Ainsi les antiques mythologies orientales, embellies de toutes les fleurs de l'imagination poétique des grecs, nous ont dépeint comme fils des ténèbres de la nuit, l'amour (charmante allégorie du phénoméne de l'attraction), qui débrouilla le chaos. La nuit, c'est-à-dire, la complette ignorance, enfante d'elle-même un œuf, que l'hymne d'Orphée nomme *hupenemion*, *ventosum*, ou fécond par sa propre énergie. Elle étoit donc regardée, cette nuit immense et vaste du chaos, comme androgyne, puisqu'elle se suffisoit pour reproduire. Telle fut aussi cette Vénus,

guères l'occasion et le loisir. J'avoue aisément qu'ils ont les pensées les plus rétrécies, les plus basses, les plus indignes d'un objet aussi relevé, et que leur culte est ridicule; je confesse encore qu'ils accordent toute leur confiance à des morceaux de bois, des pierres, des animaux, des fruits, etc. mais qu'importe, s'ils suivent le plus souvent une morale aussi pure que celle de l'évangile? Les lois de la justice ne sont pas dépendantes de tel ou tel dogme religieux; celui-ci ne sert qu'à les affermir, à les rendre en quelque sorte inébranlables au choc des passions. Les religions sont la mine féconde de nos biens et de nos

---

ténébreuse, ou Uranie; cette Athyr des égyptiens qui fut regardée comme le principe universel de tous les êtres.

Les principales divinités furent aussi androgynes, et on les appeloit *arsenothêleis* ou *mêtropatorês*, c'est-à-dire, actifs par eux-mêmes :

Jupiter est mas et fœmina nescia mortis.

Croirons-nous, après ce peu de mots, que les anciens et les asiatiques, que nous qualifions d'idolâtres et dont on méprise le culte, n'aient pas bien philosophé sur les principes des êtres? Prendrons-nous droit de nous moquer de leur croyance? Combien de chrétiens ont-ils d'aussi sublimes conceptions dans leurs idées religieuses? Le tiers des européens est plus idolâtre qu'eux.

maux ; elles ressemblent aux tonneaux de Jupiter, ou bien à la boîte de Pandore ; toutes celles qui ne sont pas nationales, et qui ne sont point faites exprès pour un peuple, sont plus ou moins mauvaises pour lui, parce qu'elles contrarient ses mœurs, ses usages, ses penchans et sur-tout l'influence locale du climat. Nées avec la civilisation, les idées théologiques sont immortelles, à moins qu'elles ne soient absorbées dans d'autres plus nouvelles, et encore dans toute la ferveur de leur jeunesse.

Ce n'est point une oiseuse et inutile recherche que d'examiner ici quelles sont les religions les plus propres à perfectionner l'homme, puisqu'elles n'ont été établies que pour sa civilisation. Plus elles ont de force, plus elles sont propres, soit au despotisme des sultans, comme dans toute l'Asie, soit à celui des lois ainsi que dans l'antique Rome. Le mahométisme est le destructeur de toute perfectibilité; féroce et inflexible, il fait plier devant sa loi les plus tendres affections humaines. Chef-d'œuvres des sciences et des arts de la superbe Grèce, vous fûtes anéantis par ses barbares mains! Bibliothèque d'Alexandrie, vaste dépôt des travaux de tant de siècles et foyer de l'esprit

humain, vous n'étiez point l'alcoran, et vous fûtes incendiée ! Qui penseroit après cela, que le musulman s'annonce dans les Indes comme le propagateur des sciences, comme un être d'une civilisation supérieure à tous les autres, qu'il traite enfin les bramines, ces antiques précepteurs des Pythagore, des Démocrite , etc. comme des ignorans et des brutes ?

Dans le reste de l'Asie, ce n'est point la religion qui entrave les progrès des sciences et des arts ; c'est le climat dont la chaleur affaisse ; c'est le despotisme qu'elle fait naître. Chez les chinois, c'est encore la nature imparfaite de leur langage.

Jamais il ne fut de religion plus propre à la perfectibilité des sciences et de l'homme que celle des grecs et des romains. Ces pays où les grands hommes étoient mis au rang des dieux et partageoient leur encens, devoient être intarissables dans leurs sources de perfection. Que les sentimens sublimes de la religion et de l'immortalité, sont supérieurs aux viles considérations de l'intérêt que les talens calculent aujourd'hui ! Sans or, les grecs et les romains se sont éternisés ; que feroit-on aujourd'hui privé de ce mobile ?

Cependant, de toutes les idées religieuses, la chrétienne, quoique moins favorable que la précédente à l'avancement de la civilisation, y est la moins contraire. Sa morale est extrêmement douce, mais elle a souvent été souillée de sang, par le génie guerrier des Européens, dans leurs hérésies et leurs dissentions théologiques. Toutes les religions n'ont-elles pas précipité cent peuples dans les combats? Par combien de sacrifices de sang humain n'ont-elles pas cimenté leurs établissemens? Cependant tel asiatique qui ceint l'épée pour la cause du mahométisme, eût combattu sous les drapeaux de l'évangile, s'il fût né dans le sein de l'Europe. Il semble que notre croyance soit uniquement attachée au sol ainsi qu'une plante, et non pas à la vérité qui est de tous les tems et de tous les lieux. Posant un frein salutaire au devant des passions dangereuses (1), les dogmes

(1) Toutes les religions n'ont pas également empêché les excès. L'idolâtrie égyptienne n'avoit pas défendu l'union des femmes avec le bouc de Mendès, comme nous l'avons déjà dit. *Hérodote* rapporte l. 2, c. 46, que cet acte monstrueux de superstition fut consommé presque sous ses yeux, et en public. Selon *Plutarque*, in Gryll. p. 989, A; du tems de Trajan et d'Adrien, un grand nombre de belles femmes venoient

religieux ont bien plutôt songé à fonder un état obscur et tranquille, qu'ils n'ont sollicité le perfectionnement général des nations et le culte des sciences réparatrices des horreurs que les superstitions ont fait commettre. Le flambeau des connoissances ne doit consumer que les religions barbares, que les mains des

---

encore s'offrir à cet animal sacré, et s'enfermer avec lui; mais il leur préféroit sa propre femelle, abhorrant lui-même ce détestable congrès. Les dévotes, suivant le rapport de Diodore de Sicile, se présentoient aussi nues et dans un état d'orgasme vénérien, au bœuf Apis. (Biblioth. l. 1.) Strabon cite des vers de Pindare, qui prouvent qu'il y avoit un véritable accouplement avec le bouc sacré :

. . . . *Mendetis*,
Quo salax capræ maritus,
Humanam audet inire fœminam.

Les hommes ont aussi fait, à l'égard des chèvres, ce que les femmes se permettoient envers les boucs, regardés comme le dieu Pan et le principe de la vie. Les pâtres des chèvres étoient, à cause de cet acte, honorés comme prêtres à Mendès. (*D'Hancarville*, Recherch. not. t. 1, p. 521). Cette étrange idée du fanatisme superstitieux, règnoit encore au deuxième siècle de l'ère chrétienne; elle subsistoit avant Moyse, car son Lévitique, c. 17, vers. 7, défendoit de sacrifier aux *velus*, avec lesquels on avoit forniqué. Le peuple

tyrans et des usurpateurs ont faites pour l'asservissement. Mais, ô mortel, tu dois respecter sans cesse les fondemens de la morale et du bonheur des peuples. Il suffit d'ôter à l'intolérance son funeste pouvoir, sur-tout dans ces climats ardens, où l'on est regardé comme athée si l'on n'est pas fanatique et superstitieux. Dans le nord, au contraire, les religions n'ont que le zèle le plus tiède,

---

de Dieu révéra le *bouc Pan*, et les femmes israélites dansèrent nues devant le bœuf Adonaï. (Voyez *Bochard*, Hierozoïc. p. 643 et 842, etc.) Toutes ces idées tiennent à la cosmogonie indienne qu'on peut voir dans *Sonnerat*, Voyag. ind. t. 1. — Dans les sculptures grecques de l'antiquité, plusieurs morceaux représentent ces actions obscènes. Ainsi les religions n'ont pas toujours eu pour principe la pureté des mœurs. Toutes celles de l'Inde, au contraire, tendent à exciter à la génération, et c'est un grand péché que de ne pas travailler à la propagation. Par cette raison la polygamie y est permise; la chasteté est un crime aux yeux des asiatiques, et la chaleur du climat vient fortifier cette croyance. Comment le christianisme pourroit-il s'y établir? Les missionnaires assurent qu'un des plus grands obstacles qui s'y opposent, est l'invincible penchant de ces peuples à la polygamie. L'abbé *Richard*, Hist. du Tonquin, p. 245, t. 1, dit que les bonzes, les célibataires y sont couverts de mépris, à cause de leur état de virginité qui les condamne à la stérilité.

et leur influence est presque inefficace sur la conduite. Comme l'esprit humain y est plus réglé, elles y sont moins nécessaires.

L'homme sauvage qui s'élève à la contemplation de la cause suprême du monde, ne voit généralement en elle qu'un être malfaisant. Il craint ses dieux bien plus qu'il ne les aime (1). En effet, comme le genre de vie des hommes naturels exige, principalement dans le nord, un perpétuel travail et des peines incessamment renaissantes, il présente plus de mal que de bien; il fait éprouver à tous les peuples barbares plus de douleur que de plaisir. Aussi admettent-ils ordinairement le dogme des deux principes (2), l'empire du bien et du mal. Cette religion est la plus ancienne et la plus répandue sur la terre comme nous l'avons déjà fait apercevoir; elle se trouve même

(1) *Lapotherie*, Relat. Hist. Amériq. t. 1, p. 121. *Labat*, Ethiop. occid. t. 5, etc. Tel est aussi le lapon, le samoïède, l'eskimau, l'habitant de la nouvelle Zélande, etc.

(2) *Ellis*, Huds. t. 2. *Pallas*, Voy. t. 2 et 5. Les ostiaques, les kamtschadales selon *Steller*, les américains suivant *Lapotherie*, ib. les nègres d'après la plupart des missionnaires; les insulaires de la mer du Sud selon les marins.

chez les nations les plus éclairées. Sans doute la croyance des peuplades ignorantes et simples à un être méchant, autorisa chez elles l'atroce usage des sacrifices humains dont toute la terre paroît s'être souillée tour à tour (1).

D'après les tristes devoirs que les tribus les plus sauvages s'empressent de rendre aux manes de leurs pères, aux tombeaux de leurs ancêtres, on ne peut douter qu'elles ne reconnoissent unanimement l'immortalité de l'ame et ne soient persuadées d'une nouvelle existence. Je ne crois pas qu'il existe une seule nation sur la terre, quelque voisine de la Nature qu'elle soit, qui n'admette une vie future (2); mais les opinions religieuses sur ce point sont très-souvent d'une grande absurdité. A peine sortis du sein

---

(1) Au Pérou. *Garcilasso de la Vega*, l. 1, c. 2, p. 24; les otahitiens d'après Cook; à Uliétéa selon *Vancouver;* les nègres, suivant *Labat*, Afriq. occ. t. 1, p. 250, et Ethiop. t. 4, p. 402, etc.

(2) *Carli*, Lett. amer. t. 1, lettre 30, p. 165, édit. 2e, assure que cette croyance est une des plus répandues dans le monde. *Banier* et *le Mascrier*, Cérémon. relig. introd. t. 1. p. 8, l'affirment de même. Tous les américains suivant *Garcilasso*, t. 1, l. 2, p. 75. *Lapotherie*, t. 2, p. 45.

obscur de l'ignorance naturelle, les hommes, dans leur primitive simplicité, viennent en soupirant offrir sur la tombe paternelle, l'aliment et la boisson (1) qu'ils croient nécessaires à la subsistance des ames. N'y déposent-ils pas souvent des haches, des meubles, des ustensiles domestiques, des armes, etc.? Ne sacrifient-ils pas les chevaux, les chiens fidèles, les rennes dont les morts se sont servis sur la terre? N'a-t-on pas été jusqu'à verser sur leur cercueil le sang des esclaves (2), des femmes, des épouses les plus chères aux défunts? N'a-t-on pas vu des hommes remplis de zèle et de dévouement, sacrifier leur vie avec un gé-

---

(1) Même chez des nations policées telles que les chinois. Nic. *Graaf*, Ind. orient. p. 24 et 72. *Martini*, Chin. t. 1. *Duhald*, Mém. *Lecomte*, *Parrennin*, *Grueber*, etc.

(2) *Bryan Edwards*, Ind. occid. et chez les nègres, *Labat*, Afriq. occid. t. 1, p. 387 et 394; et Ethiop. t. 5, p. 328. A Siam, les femmes se brûlent avec leurs maris, Voy. comp. Ind. t. 3, p. 263, de même que les bramines de l'Indostan. Cette coutume est extrêmement ancienne; elle existoit avant l'expédition d'Alexandre dans les Indes; elle fut connue des romains, et Catulle en parle; il est inutile d'en accumuler ici des exemples.

néreux fanatisme, pour suivre leurs maîtres dans leur dernière patrie (1)? Et ne croyons point que l'usage de présenter aux dépouilles mortelles de l'homme les objets indispensables à son existence physique, ne se rencontre que parmi les hordes ignorantes et barbares. Ne se voient-elles pas encore chez le peuple le plus éclairé de l'Asie, chez les chinois? Ces coutumes n'existoient-elles pas en Egypte, en Grèce, à Rome, dans les beaux jours de leur splendeur et de leur perfection? Il me seroit bien facile de prouver que beaucoup d'européens très-policés ne sont pas tout à fait exempts de la croyance que les ames des morts ont besoin de nos soins; qu'elles sont encore susceptibles d'éprouver les maux qui nous tourmentent, et qu'elles ne sont point impassibles à la peine ni insensibles au bonheur. Le monde est porté à croire que nos ames se plaisent à retourner quelquefois dans les lieux qu'elles ont préférés pendant leur vie; on se per-

(1) Dans l'Amériq. septentr. chez les natchez, *Lapotherie*, t. 1, p. 241. *Leclerq*, Gaspés. c. 15. *Dumont*, Louis. t. 2. Au Tonquin, voyez Cérémon. relig. t. 1, p. 68; et parmi la plupart des nègres, lorsque leurs rois meurent.

suade qu'elles aiment à se promener dans l'ombre des nuits sous les silencieux bocages des cyprès, qu'elles viennent se reposer sous les ombrages des ténébreuses forêts, dans les grottes humides, au bord des murmurantes fontaines; l'imagination se complaît dans la pensée que les manes d'un ami, d'une épouse, d'une tendre mère, reçoivent nos vœux, nos supplications, nos prières, qu'ils recueillent nos plaintes, écoutent nos regrets; que du sein de la terre ou de la demeure des cieux, ils sont encore sensibles aux affections des mortels et portent sur toute notre vie des regards de bienveillance et de prédilection.

En suivant le fil de ces idées, on voit que tous les peuples ont dû ajouter une foi aveugle à l'existence des revenans et des spectres (1); qu'ils ont cru aux prédictions, aux songes, aux prophéties, aux horoscopes, aux sortilèges; et comme toutes les superstitions sont sœurs et se tiennent par la main, ils ont dû mettre leur confiance dans les devins, les sorciers, les magiciens, les enchanteurs, etc. La superstition, cette plante funeste, dit Raynal, croît également sous la

(1) Cérémon. relig. t. 1, p. 14 et 15.

ligne

ligne brûlante et sous les poles glacés; elle étend ses vastes racines sur la face entière des continens. Cependant elle me semble plus commune parmi les nations dont le physique affoibli par une grande chaleur (1) ou par une froidure excessive (2), laisse prendre un plus puissant empire à l'activité nerveuse. Plus un homme est robuste de corps et d'esprit, moins il est superstitieux et crédule, parce qu'il a moins de foiblesse et de timidité. Les jongleurs, les prophètes, les sorciers, les frauduleux enthousiastes, les pythonisses et tous ces charlatans à prestiges qui évoquent les ombres, conjurent les démons, etc., ne se trouvent jamais que parmi

(1) Les épileptiques se rencontrent très-fréquemment dans les pays chauds. *Hippocrat.* Morb. sacr. *Avicenne*, lib. 1, fen. 1, tract. 5, c. 10. *Leo*, Afr. l. 3, prétend qu'en Afrique le nombre des fous est excessif; il devient d'autant plus considérable en Espagne, qu'on s'approche davantage des provinces méridionales. La morsure de la tarentule n'est qu'une affection nerveuse qui ne dépend point du venin de cet insecte d'après les excellentes recherches de *Serao*, mais plutôt de la chaleur.

(2) Les mongols polaires selon *Pallas*, Voy. t. 3; les lapons suivant *Hogstroëm.* Voyez *Meiners*, Gotting. Historiche, magas. 2, band. 1, an 1787, p. 40.

des individus plus ou moins susceptibles de mobilité nerveuse, dont l'esprit est foible, et l'imagination échauffée. Ces personnes augmentent encore leur sensibilité désordonnée et l'exaltation de leur imagination, par des boissons âcres, spiritueuses, des remèdes stimulans, des fumées étourdissantes, des drogues fortes et même vénéneuses, telles que le muchomore ou l'*agaricus muscarius* L. parmi les chamans sibériens (1); la ciguë chez les brasiliens (2); le tabac chez les américains septentrionaux, l'eau de vie chez les nègres, l'opium parmi les indiens, etc. Les jeûnes, les mortifications, les méditations nocturnes de toutes les religions, ont encore pour but, comme nous l'avons déjà fait sentir, de rendre l'esprit plus foible, la raison moins prépondérante, et de disposer plus efficacement à obéir à toutes les impulsions, à croire toutes les opinions, à s'imprégner même de l'erreur comme d'une vérité; enfin à savoir en véritable apôtre, la sceller, s'il le faut, du martyre.

---

(1) Au Kamtschatka d'après *Krascheninnikow*, Hist. of Kamts. p. 125. *Benyowski*, Mém. t. 1; *Pallas*, Voy. t. 2. G. Sam. *Gmelin*, Reise durch. Sibir. t. 1.

(2) *Biet*, Franc. équinox. l. 3, c. 11.

Combien le spectacle d'un énergumène forcené peut transporter au delà des bornes de la raison, les cœurs simples et foibles, les esprits timides, pusillanimes ! Rien ne donne plus de transes, rien ne fait une plus vive impression sur une foule agitée, que les convulsions épileptiques (1), les mouvemens irréguliers, les contorsions spasmodiques de ces prétendus interprètes des secrets du destin et de l'avenir.

Qui penseroit que de pareilles superstitions sagement ménagées, ont été un moyen souverain pour établir les nations et les policer? Les premiers législateurs ne se sont-ils pas emparés de ce puissant ressort, pour soumettre les esprits les plus rebelles au joug salutaire des lois ? Afin de rendre leurs décisions plus sacrées, plus inviolables, ils les ont fait descendre des cieux par l'intervention d'une bouche divine. Semblables à

(1) *Morbus comitialis*, étoit le nom de l'épilepsie chez les romains, parce qu'il étoit ordonné dans les comices ou assemblées du peuple, de se séparer, lorsqu'il se déclaroit quelque symptôme de cette maladie; de peur qu'elle ne se communiquât par la contagion de l'exemple. On l'appeloit encore *morbus sacer*, parce que les sybilles, les devineresses en paroissoient agitées en rendant leurs oracles.

ces pluies bienfaisantes aux moissons pendant l'ardeur de la canicule, les lois sont tombées de la voûte céleste pour le bonheur des mortels. Ainsi Zoroastre reçut d'Oromaze les institutions des bactriens et des anciens persans ; ainsi Thaut Trismegiste reçut de Mercure celles des égyptiens ; Minos, de Jupiter, celles des crétois ; Charondas, de Saturne, celles des carthaginois ; Lycurgue, de l'oracle de Delphes, celles des lacédémoniens ; Dracon et Solon, de Minerve, celles des athéniens ; Numa Pompilius, de la nymphe Egérie, celles des romains ; Mahomet, de l'ange Gabriel, celles des arabes ; Zamolxis, de Vesta, celles des scythes ; Platon, de Jupiter et d'Apollon, celles des magnésiens et des siciliens ; enfin Moyse suivit les mêmes principes lorsqu'il reçut de Dieu, sur le mont Sinaï, les tables de la loi judaïque.

Pour maintenir le vulgaire dans le respect des objets sacrés, le sacerdoce dut envelopper les mystères religieux des ombres d'un langage inconnu, ou du moins étranger. C'est ainsi que les brames se servent de la langue shanscrite ; les anciens prêtres égyptiens usoient de caractères hiéroglyphiques ; les mollahs turcs employoient l'ancien arabe ;

les talapoins siamois, la langue balie, etc. Comme dans toute l'Asie, les trônes sont appuyés sur les autels, que le gouvernement et le sacerdoce se liguent mutuellement pour se soutenir, on dut aussi se servir dans les cours de ces empires, d'une autre langue que la nationale. Cette observation a été faite par le voyageur philosophe Chardin. Ainsi, à mesure que l'homme s'éloigne du berceau de son origine et de son état de nature primitive, il voit naître autour de lui une foule d'entraves de toute espèce; ses religions et ses gouvernemens, ces langes du genre humain, se compliquent et perdent cette pure et ingénieuse simplicité qui est si nécessaire au bonheur du monde et à la tranquillité des individus.

Par toute la terre l'esprit de l'homme rempli d'activité, recherche les amusemens. La danse, que les nations policées ont adoucie et rendue, pour ainsi dire, abstraite, fut usitée au nord pour échauffer les corps par les mouvemens qu'elle exige; elle devint, comme la pyrrhique, la vive image du génie guerrier (1) ou chasseur (2) de ses peuples.

---

(1) La pyrrhique des grecs modernes est l'arnaoute. *Guys*, Voyag. t. 1, p. 198; les javans et les arabes en

Sous un ciel plus pur et plus doux, elle fut un simulacre énergique de la volupté (3), la pantomime de l'amour, comme le fandango espagnol et arabe (4), et les mouvemens

---

ont une aussi. *Pagès*, Voy. aut. du monde, t. 1, p. 311. Les tartares chinois aussi. Je l'ai vu représentée par un chinois venu en France.

(2) Les ostiaques, *Pallas*, Voyag. t. 3; et Découv. par sav. voyag. t. 5, p. 299. *Steller*, Kamtschatk. c. 14. *Cook*, Voyage 3e. *Kracheninnikow*, Kamtschatka, part. 1, etc.

(3) *Cahusac*, Traité de la danse, t. 2; en Afrique. *Lemaire*, *Barbot*, Guin. *Jobson*, *Labat*, Ethiop. t. 2. La *calenda*, danse des nègres de l'Amérique espagnole, a été apportée d'Afrique et communiquée aux espagnols, *Pagès*, ib. t. 1, p. 312.

(4) De *Langle*, Voyag. en Esp. t. 1, p. 144, sq. Aussi dans l'Amérique méridion. *Frezier*, Voy. part. 2. Il vient des maures et des arabes. *Pagès*, ibid. Le doyen *Marti* a donné, en 1712, une bonne description de cette danse à Cadix, où elle est plus vive et même plus cynique qu'ailleurs. Les romains ne recherchoient-ils pas, selon Juvenal, les jeunes filles de cette ville pour cela même? Les femmes andalouses sont renommées par leurs attitudes voluptueuses et lascives, et par leur extrême souplesse dans tous les exercices de volupté : *Saltationis modus hoc ritu per agitur*, dit Marti; *saltant vir et fœmina vel bini vel plures. Corpora ad musicos modos per omnia libidinum irritamenta versantur, membrorum in eâ mollissimi flexus, clunium motationes, micationes femorum sa-*

ïoniques des anciennes grecques et ro–

---

lacium, insultuum imagines, omnia denique turgentis lascivia solertissima studio expressa simulacra. Videas cevere virum, et cum quodam gannitu crissare fœminam, eo lepôre ac venustate, ut ineptæ perfectò ac rusticæ tibi viderentur tremulæ nates Photidos Appuleianæ: denique talem peragunt saltationem, qualem verisimile est suum Herculem cum Omphale saltasse. Intereà omnia constrepunt cachinnis et ronchis, etc. Toutes les danses, dans le principe, eurent pour but l'imitation des sentimens qui affectoient le plus vivement le cœur humain; jeux, guerre, amour. Il n'y a que les nations neuves chez lesquelles elles conservent leur caractère fortement imitateur; elles ont perdu chez nous tout le feu de la pantomime; elles sont devenues languissantes, insignifiantes, de même que les langues. Elles n'ont plus sur l'ame cet ascendant violent; elles n'excitent plus d'enthousiasme, comme parmi les sauvages. Jadis les grecs s'en servirent, ainsi que quelques orientaux, pour des sujets moraux et religieux; ils retraçoient par des pantomimes, ou véritables danses, les actions guerrières et les faits héroïques; ils rappeloient sur le théâtre de la vie, les grands hommes qui avoient illustré leur pays. Nous ne réveillons la cendre que des héros étrangers dans nos spectacles; et moins savans en gesticulation ou en danse des mains, des pieds, de tout le corps, que les anciens, nous nous efforçons vainement à peindre des sentimens subtils et guindés qui ne disent rien au cœur. Cependant c'est le propre de tous les langages d'action de toucher le cœur, et jamais ils ne pourront représenter les jeux frivoles de l'esprit.

maines (1), ou des balliadères de l'Inde (2). Dans les plages torrides, devenue plus lente à cause de la chaleur, la danse représenta des idées religieuses assorties à l'esprit national (3). Telle fut, dit-on, l'origine du menuet et des tournoiemens des derviches turcs qui retracent les mouvemens apparens des globes célestes.

On vit naître au sein du plaisir et de l'allégresse, avant l'écriture même, le chant ou

---

(1) *Horace*, Epod :

. . . . . *Motus doceri gaudet ionicos*
Matura virgo, et frangitur artubus,
. . . . . *Amores de tenero meditatur ungui.*

Ils sont très-anciens ; *Callimaque*, Hymn. Delos, en parle, et *Plinius* junior, Epist., etc. Usités aussi dans l'Asie mineure; voyez *Baretti*, Voyag. en Espag. et de *Langle*, Voyag. id. t. 1, p. 145.

(2) Aussi les danseuses des îles de la mer du Sud. *Vancouver*, Voyag. t. 1, p. 153 ; et t. 3, p. 46. *Sonnerat*, Voyag. en Ind. t. 1, l. 2. *Legentil*, t. 1. Fouché d'*Obsonville*, Observat. p. 258. *Thévenot*, *Tavernier*, etc.

(3) *Cahusac*, Traité de la danse, t. 2. Il y avoit des danses sacrées, comme celle que *David* exécuta devant l'arche. Dans les premiers siècles de l'église chrétienne, les prêtres dansoient dans le chœur et autour des autels, etc.

la musique (1), l'une des premières connoissances humaines, et qui fut d'abord la compagne inséparable de la poésie (2). Elles se moulèrent toujours sur le caractère des peuples. Dans le principe, sauvage et grossière, la poésie chantée produisit cependant les plus grands effets sur des ames barbares, parce qu'elle étoit près de la Nature comme eux. Les premières annales des nations ne furent que des poésies lyriques (3) qui, passant de bouche en bouche, immortalisoient les héros victorieux ou les sages moralistes. Nouveaux Tyrtées, les scaldes septentrionaux, les bardes et les troubadours chantoient les vertus guerrières; les Orphée, les Linus, les Amphion (4) établissoient par des hymnes

(1) Voyez (de *Laborde*), Essai sur la musique; Paris, 1780, in-4, t. 1.

(2) J. J. *Rousseau*, Dict. de musique.

(3) *Areytos*, ou chansons historiques des américains, selon *Oviedo*, Hist. Ind. occ. l. 5, c. 1, de même chez les scaldes, bardes, etc.

(4) *Métastase* a dit dans, el Parnasso acus. y defend :

Se la cetra non era
D'Amfione, e d'Orfeo, gli uomini ingrati
Vita trarrian pericolosa e dura
Senza dei, senza legga, e senza mura.

Voyez aussi l'Art poétique de *Boileau*.

sacrés, sur le majestueux mode dorique, l'empire des lois (1); et les accens de leur lyre divine fondoient les premières cités :

Sylvestres homines sacer interpresque deorum
Cædibus et victu fœdo deterruit Orpheus.
HORAT. Art. poet.

L'empreinte nationale se grave sur-tout dans les chansons (2) et la musique de chaque pays. Triste et sauvage en Ecosse et sur la terre glacée du nord, son rythme est généralement vif et léger chez les français ; il est passionné en Italie, et grave avec l'espagnol. L'amour, qui selon l'expression de *Shakespear*, s'alimente de tout ce qui est joie et plaisir, est sur-tout l'ame du chant et de la poésie. La Nature a rendu l'homme

(1) *Fohi* se servit de ce moyen pour policer la Chine. Voyez de *Guignes*, Disc. prélimin. du Chou-King, p. 53 à 106. *Aristote* dit que le même nom grec fut d'abord donné aux lois et aux chansons. La poésie fut antérieure à l'écriture en prose.

(2) *Browne* prétend qu'il y a une musique nationale et autochtone chez la plupart des anciens peuples. Voyez de *Laborde*, Essai sur la musique, t. 2, l. 3, c. 2. James *Beattie*, Essai sur poés. et musiq. Paris, an 6e. in-8. trad. de l'anglais.

sauvage, poëte et musicien (1), ainsi que les quadrupèdes, et sur-tout les oiseaux chanteurs qui le sont dans le tems de la jeunesse et de la génération. Lorsque cet âge est passé, que la saison d'amour est finie, la voix se casse, l'oiseau se tait dans les bocages flétris, et le quadrupède ne murmure plus que des cris rauques qui épouvantent les échos; ainsi rien n'influe davantage sur la voix que les organes (2) de la reproduction.

Les autres jeux de l'homme sauvage ou social suivent à peu près les mêmes lois des climats et des caractères nationaux, que les

(1) Adam *Ferguson*, Histoire de la société civile, t. 1, p. 106, trad. fr. L'espèce d'attention au rythme qu'on observe dans beaucoup d'animaux, est fondée sur une cause profonde de la vitalité et de la sensibilité qui est soumise elle-même à une sorte de *périodicité*.

(2) La voix prend un timbre, et devient sonore à l'âge où l'on devient homme. *Aristote*, Hist. animal. l. 3, ch. 14. Les individus châtrés n'ont plus qu'une voix foible et délicate comme les femmes. Tous les peuples orientaux sont de grands criards, très-gesticulateurs, et s'expriment avec feu pour peu de chose. *Sonnini*, Voyage en Egypte, t. 1, p. 115. Il cite aussi *Makinstosh*, t. 1, où il est dit la même chose des indous; les juifs aussi, même les gascons.

amusemens précédens ; ils respirent le courage et la force dans le nord ; ils sont fondés, au midi, sur l'adresse et la subtilité.

Principe fondamental de toute perfectibilité, l'éducation humaine tend à développer l'action du système nerveux, et à lui donner une grande prépondérance sur les sentimens matériels et les appétits grossiers. Si nous perdons notre vigueur musculaire originelle, qui nous est moins nécessaire dans l'état social, nous en sommes dédommagés par une foule de découvertes sublimes qui nous ont rendus bien plus puissans que les sauvages. Toutefois ces immenses avantages sont contrebalancés, à la vérité, par beaucoup de maladies nouvelles.

La base de toute éducation est fondée sur l'agrandissement des rapports du système nerveux avec tout ce qui nous entoure, en nous rendant extrêmement sensibles (1) ; ainsi l'on voit que cette latitude de perfectionnement est plus resserrée dans les pays froids, puisqu'ils éteignent le feu de la sensibilité. Ces climats ont été en effet les plus

---

(1) Joh. *Grégory*, Essai sur les facult. humaines, (trad. de l'angl. sur la 6e édit.) Paris, 1775, in-12, p. 162.

tardifs à se civiliser ; et plusieurs même ne pourront jamais se mûrir. Le sauvage, comparé à l'homme devenu foible et sensible par la civilisation, est, pour ainsi dire, tout de fer, par son insensibilité et son énergie musculaire. Quelle distance d'un caraïbe à *Newton!* d'un khan scythe à Périclès ! Les régions chaudes développant l'action nerveuse, introduisent si naturellement la perfectibilité dans l'homme, qu'il n'est point étonnant de les voir la première patrie des sciences et des religions.

C'est aussi là qu'on a vu se former les premières cités. Autant les peuples du nord aiment à se dissiper, à se disséminer au sein des campagnes pour les féconder par leurs labeurs, pour les arroser de leur sueurs ; autant les indolens habitans des tropiques ont de penchant pour le séjour des villes, et trouvent d'attraits dans ces demeures oisives, puisque la nature leur épargne le travail et la peine par son abondance. Les grandes cités sont au midi, et dans les empires despotiques (1). Les campagnes

(1) Les villes chinoises qui ne sont que des camps fixes, et des tentes en bois, n'occupent tant d'espace que parce qu'elles ont un seul étage. Voyez *Pauw* et *Macartney*, t. 2, etc.

remplies de laborieux artisans et les villes désertes se trouvent plutôt vers les climats rigoureux du nord.

A mesure que les hommes sont plus indépendans, ils aiment davantage leur patrie, parce qu'ils y jouissent de tous leurs droits. Aucun habitant du midi, opprimé, persécuté sans cesse par la tyrannie, ne peut préférer son pays à des lieux étrangers. Il est bien où il vit en repos. S'il est vrai que les barbares du nord ont plus d'orgueil national, parce qu'ils sont plus libres, ils auront davantage de patriotisme. En effet le besoin, la pénurie des vivres, l'appât des rapines sont les seules causes des émigrations des tartares et des mongols. Toujours les peuples pauvres et sans cités ont triomphé des nations opulentes. Toujours le nord barbare a rendu tributaire le midi policé, mais esclave. Telle est la nature des choses commandées par l'empire des climats, et par les caractères auxquels elles donnent naissance.

Suivant les mêmes phases d'accroissement et de vicissitudes que la civilisation et les idées théologiques ; la philosophie (1) a reçu

---

(1) Gérard. J. *Vossius*, de Philosop. Hag. comit.

la naissance dans les climats les plus heureux et les plus fertiles des plages équatoriales. Elle ne s'est guères répandue chez les nations policées, que vers le déclin de leur puissance et de leur éclat. Avant-courière de leur décadence, après avoir soutenu les religions naissantes, elle en détruit les liens sacrés lorsqu'elle s'épure. Si l'on sait la régler, elle est aussi fatale au despotisme, que bienfaisante aux nations qu'elle rend florissantes ; mais lorsqu'elle se répand sans frein dans des ames corrompues qui en abusent, elle sappe les préjugés les plus utiles, que doit respecter la société humaine pour se maintenir.

Nous ne chercherons point à parcourir ici toutes les sciences et tous les arts qu'inventa l'homme pour son amusement ou pour ses besoins. Il nous suffira d'offrir quelques considérations générales.

Toutes nos connoissances émanent de nos besoins et de nos passions ; l'industrie est la fille de la nécessité. Plus un peuple sera

---

1658, in-4. *Deslandes*, Hist. critiq. de la Philosoph. Thom. *Stanley*, Hist. philosoph. Lips. 1711, in-4. Jacob *Bruckeri*, Histor. critic. philosophiæ. Lips. 1742-67. in-4. 6 tom. etc.

placé sur un terrain sauvage, stérile, resserré, sans ressources, plus il se sentira forcé d'y suppléer par son travail, ses soins, son intelligence; plus il se perfectionnera, pourvu que les obstacles ne deviennent pas excessifs, et ne l'accablent pas en s'accumulant sans bornes. En revanche, les nations naturellement trop riches en productions utiles à la vie, n'ayant besoin d'aucun effort pour subsister, ne feront aucun progrès dans les sciences et les arts; elles ne les cultiveront que pour se débarrasser de l'intolérable fardeau de l'ennui; elles ne rechercheront que les connoissances agréables de l'esprit, telles que la poésie, les fictions ou fables romanesques, etc. Toutes ces choses sont en effet extrêmement communes dans les contrées méridionales, par cette même raison.

Mais, outre ces remarques dépendantes de l'influence des climats et de l'action si universelle des températures; on doit diviser l'arbre des connoissances humaines en trois branches principales comme l'ont fait les célèbres Bacon de Vérulam et d'Alembert. Il me semble qu'on peut apporter quelques changemens dans le classement particulier des sciences et des arts.

La

La première et la plus naturelle de toutes ces branches pour l'homme, a pour but les connoissances qui tiennent à notre *sensibilité*. Elles se trouvent, pour la plupart dans tous les pays de la terre et parmi toutes les races humaines, mais en différens dégrés d'étendue et de perfection. Comme ces connoissances dépendent aussi, en grande partie de l'*imagination*, qui semble être un mode de notre sensibilité, elles influent sur le bonheur ou sur le malheur des individus; elles deviennent quelquefois le charme ou le tourment de notre vie (1). Nos passions et toutes nos affections y trouvent leur commune source. Les sciences qui en émanent sont la poésie, la musique, le langage d'action, la peinture et tous les arts libéraux; telles sont encore les religions, la morale, les lois de la sagesse, du devoir, de la justice, enfin les fictions, les allégories, les superstitions et toutes les connoissances de sentiment, etc.

---

(1) *Imaginatio hominis omnium malorum mater*, a dit au physique, un homme de génie dont l'imagination fougueuse et déréglée l'a précipité dans des écarts qui lui ont valu le mépris des savans. C'est *Paracelse*, voyez Oper. t. 1, p. 419. A.

Dans la seconde classe nous rangerons toutes les sciences et tous les arts qui résultent du *jugement* ou du *raisonnement* qui en est la suite. Tels sont les arts mécaniques de toute sorte, les métiers et manufactures, les sciences exactes, la physique générale et particulière, la chymie, l'histoire naturelle dans son vaste ensemble, la médecine, la logique, la métaphysique, les diverses branches de l'ontologie, la philosophie dans toutes ses ramifications, la politique; enfin les mathématiques soit pures, comme l'arithmétique, la géométrie, l'algèbre, soit mixtes telles que la mécanique, l'astronomie, l'optique, l'acoustique, la dynamique, la navigation, etc. Cette immense et exacte partie des connoissances de l'entendement humain n'appartient qu'aux peuples policés; elle contribue plus que toute autre à leur civilisation. Plus ces connoissances sont cultivées, plus la société humaine est perfectionnée, plus elle jouit d'une vive et pure lumière. Heureuses les nations européennes qui les honorent; c'est par leur moyen qu'elles sont devenues les dominatrices du monde et qu'elles jouissent des bienfaits de la terre entière. Gage assuré de la félicité de l'homme, ce précieux ordre

d'instruction doit devenir d'un extrême intérêt politique, pour élever la société au plus haut dégré de splendeur et de gloire. A mesure que ces sciences exactes sont portées à leur comble, elles diminuent l'empire des connoissances de sentiment ; elles énervent et minent insensiblement tout ce qui n'est que de pur agrément; ou plutôt, tout ce qui, agitant vivement les cœurs, peut faire le bonheur et le malheur moral des hommes. Ainsi les siècles de philosophie succèdent naturellement aux âges des passions héroïques, de ces éternelles compagnes de la poésie et des fictions, et en même tems de diverses espèces de fanatisme, de la rudesse (1) et de la barbarie.

---

(1) Ce que je dis ici n'est point contradictoire à l'opinion de ce que ce furent les poëtes et leurs fictions qui établirent les premières sociétés. Il est très-vrai que les siècles de barbarie dont je parle, sont déjà un avancement de perfectionnement humain, puisqu'il est évident qu'il existe des peuples encore plus sauvages, et plus voisins de l'état de nature. Ainsi Orphée, Homère, Hésiode ont contribué au premier perfectionnement des grecs presque sauvages, mais les Lycurgue, les Solon, les Platon, les Socrate, les Démocrite, les Aristote, etc. ont formé la seconde époque de leur perfection, et l'ont plus avancée qu'elle ne l'étoit.

La troisième division fondée sur la *mémoire* est beaucoup moins importante. Les connoissances qui en sont le fruit sont l'histoire et ses monumens. L'esprit qui s'en occupe fouille dans la poussière de l'antiquité, déterre les médailles rongées, confronte les époques, récapitule les événemens; compile les annales, les journaux, les mémoires; rassemble les simples faits. La critique soit sacrée, soit profane, soit grammaticale, les langues vivantes et mortes, les descriptions, les coutumes, la chronologie, les traditions appartiennent à son vaste domaine. Elle est plus utile dans l'énumération simple des objets de la Nature, dans la géographie, l'hydrographie, la cosmologie, etc. Elle transmet aussi à la mémoire, la vie des héros et des hommes célèbres qui se sont illustrés dans tous les siècles, qui ont été les bienfaiteurs de l'humanité; ou bien elle retrace à la postérité, avec une plume de fer les attentats des méchans, la férocité des tyrans; c'est elle qui burine en traits ineffaçables, les forfaits de l'injustice et de l'oppression, pour la terreur éternelle des hommes puissans, et pour venger l'innocence écrasée sous le fer des bourreaux. Toutes les nations cultivent plus ou moins

cette grande partie de nos connoissances, mais celle-ci est plus bornée à mesure qu'on s'occupe davantage des sciences de raisonnement. Toutefois cette dernière branche sera toujours plus estimée dans le nord que les autres parties de l'instruction des hommes. La première, au contraire, est très-recherchée par les peuples méridionaux; la seconde convient mieux aux régions intermédiaires, comme nous l'apprennent l'inspection du genre humain et la nature de son esprit dans chaque température.

Si toutes ces ramifications de l'entendement humain coïncident avec les nuances que les climats y font éclorre, si les sciences ne conviennent pas également à toutes les nations, elles s'accordent moins encore avec tous les gouvernemens. La seconde tige de nos connoissances est aussi opposée aux états despotiques, qu'utile aux peuples européens qui jouissent d'une forme de gouvernement modéré. Aussi ne voit-on point les sciences physiques et mathématiques s'avancer beaucoup, depuis tant de siècles, dans les empires asiatiques, et même à la Chine où elles sont estimées, puisque le despotisme y est plus rigide qu'ailleurs. La troisième division des connoissances, qui

comprend l'histoire, est plus recherchée par les peuples indépendans, encore à demi-policés; ainsi toutes les nations barbares conservent avec soin des traditions orales. A la renaissance des lettres, les européens cultivoient davantage l'érudition qu'ils n'en font usage à présent. Enfin les connoissances de sentiment se détériorent et languissent, à mesure que les hommes se corrompent et s'amollissent dans le sein du luxe.

Observons ici que sur toute la terre, les peuples ont choisi en arithmétique, la progression décuple, quoiqu'elle soit moins divisible sans fractions que la progression dodécuple. La raison s'en trouve dans le nombre de nos doigts qui furent nos premiers instrumens de numération (1).

Soit que les peuples soient féroces, soit qu'ils soient patriotes, l'orgueil national (2) y est d'autant plus puissant qu'ils ont meilleure opinion de leur courage, de leur pays,

---

(1) *Montucla*, Hist. de mathémat. t. 1, part. 1, l. 2, p. 48.

(2) J. G. *Zimmermann*, vom national Stolz. Zurich. 1771, in-8, édit. 2ᵉ. Voyez aussi mon Essai d'hist. nat. et physiol. p. 35. l'ancienne Encyclopédie, articl. patriotisme.

ou de leurs connoissances. Cette idée de supériorité qui enfante les jalousies, les rivalités et les guerres acharnées entre les peuples voisins, retrempe tous les ressorts de perfectibilité par cette concurrence perpétuelle. Observons que cette ardeur fière et patriotique s'éteint dans les entraves avilissantes du despotisme ; aussi les peuples qui en portent les chaînes retombent aussitôt dans un état de barbarie, comme les orientaux (1), mais elle a poussé de profondes racines chez tous les peuples du nord.

On ne pourroit comprendre, si l'européen et le nègre ne nous en offroient la preuve, qu'un homme ait l'audace de rendre son semblable esclave, et que celui-ci ait non seulement la foiblesse d'y consentir (2), mais encore l'atrocité de vendre sa postérité sur laquelle il n'a aucun droit. Si tous les humains naissent indépendans au sein de la Nature (3), si c'est le premier et le plus

---

(1) *Longin*, Traité du sublime, c. 9, paroît avoir fait le premier cette observation.

(2) Thom. *Clarkson*, letters on the slave trade, etc. Philips. 1791, in-4 ; vers la fin.

(3) Sam. *Puffendorf*, de jure nat. et gent. *Hug. Grotius*, de jur. pac. et bell. *Hobbes*, Leviath., c. 10. *Aristot.* Polit. l. 1, ont prétendu qu'il y avoit des

sacré de ses bienfaits; pourquoi la différence de couleur, et le peu d'étendue d'esprit du nègre (1), ont-elles en quelque sorte autorisé cet énorme abus de nos forces? Suffit-il d'être puissans pour être injustes et oppresseurs? Seroit-ce parce que ces êtres foibles et timides ne se sont pas soustraits à notre tyrannie comme les barbares, mais courageux américains? Quoi de plus féroce que cette chasse aux nègres marrons comme celle des tigres et des ours! Mais détournons les yeux de ce triste tableau.

Classons ici les diverses nations de la terre selon leur avancement dans la carrière de la perfection, qui nous donnera presque l'échelle de leur aptitude morale pour cet état. Il est vrai cependant que cet ordre momentané du genre humain doit changer par la suite des siècles, puisqu'il a déjà varié,

---

esclaves de naissance, mais *Montesquieu*, J. J. *Rousseau*, *Mably* ont refuté cette opinion ignominieuse pour la nature humaine.

(1) *Jefferson*, Observat. sur la Virginie, trad. de l'anglais; Paris, 1786, in-8, p. 203. *Philis Wattely*, négresse, et *Ignace Sancho*, sont les deux seules personnes de l'espèce nègre qui aient un peu marqué dans les lettres; encore sont-ils presque au dessous du médiocre.

et que l'Inde nous a devancés dans les sciences dont elle fut le berceau, mais qu'elle ne vit jamais que dans l'enfance.

1°. La plupart des nations européennes, *queis meliore luto finxit præcordia Titan*, tels que les français, les anglais, les différens peuples germaniques et italiens, les espagnols, etc. et jadis les républiques grecques et romaine, offrent le plus haut dégré de perfection, et cette grande harmonie sociale qui ne s'est encore montrée que dans la race celtique et teutonique.

2°. A la seconde classe, appartiennent diverses tiges esclavonnes, et mongoles, les russes, chinois, japonais, etc. les turcs, les persans, peut-être les anciens égyptiens (1), et même les divers peuples indiens en deçà du Gange.

3°. Dans le troisième rang peuvent être placées les hordes arabes, les races maures et barbaresques, les anciens mexicains et péruviens, quelques tribus malaies, et plu-

(1) On a beaucoup trop vanté les anciens égyptiens; leur fétichisme, leur écriture hiéroglyphique, leur pusillanimité religieuse, leur tolérance pour les *Busiris*, prouvent qu'ils furent peu avancés; et *Homère* dit lui-même : *Pikré Aigyptos*; Acerba Ægyptus.

sieurs tartares, ou nomades mantcheoux; burattes, thibétains, etc.

4°. Cette division-ci comprendra les peuplades de nègres et de cafres qui présentent déjà les grossiers rudimens d'une société commençante et la première lueur de la perfectibilité; d'ailleurs, par la nature brûlante de leur climat, ces peuples paroissent en quelque sorte eunuques, si je puis m'exprimer ainsi, pour des liens plus parfaits de civilisation.

5°. Le dernier dégré renferme presque toutes les tribus sauvages de l'Amérique, des îles de la mer du Sud, du continent de la nouvelle Hollande, et de toute l'Asie très-polaire, ainsi que les hottentots. C'est parmi ces castes abruties et dégradées qu'on peut appercevoir les traces de l'homme naturel. Il est peut-être impossible de les civiliser, excepté celles qui naissent dans des régions chaudes ou tempérées (1).

Pour juger de la perfection d'un peuple, les bases ne sont pas uniques, puisque celle-

---

(1) Voyez *Marsden*, Sumatra, t. 1, c. 11; et mon Essai d'hist. nat. et phys. p. 26. L'illustre et infortuné *Condorcet* a traité de la perfectibilité humaine sous un point de vue différent de celui-ci.

ci se compose d'élémens divers. Ainsi nous ne nous déterminons pas comme le voyageur *Poivre* par l'examen seul de l'état de l'agriculture, ni par l'avancement de la musique (1), ni par l'étendue de la science du calcul (2), comme l'a pensé *Robertson*. Quoique nous puissions adopter principalement l'observation de la quantité des termes abstraits du langage, avec *Richardson* (3); cependant nous y joindrons les précédens, avec la félicité publique, la perfection des lois, la douceur des religions, l'industrie nationale, et la masse des connoissances physiques et morales, répandues par l'enseignement au sein même du bas peuple. Ces objets qui n'ont point été

---

(1) Selon *Forkel*, Geschichte der musik.; Leipsig, 1787, in-4, fig. l. 1.

(2) Les cordelettes nouées ou *quipos* des mexicains, et le jeu arithmétique des chinois, prouvent que ces peuples sont peu avancés. Des nègres emploient aussi des nœuds pour l'écriture; *Desmarchais*, Guin. par *Labat*, t. 2, p. 323.

(3) John. *Richardson*, Dissertation on the languages, litterature and manners of eastern nations; Oxfordt, 1777, in-8; et dans son Dict. arab. pers. p. 1.

négligés dans les anciennes républiques grecques et romaine, les ont élevées au plus haut point de perfection et de prospérité sociales, fin sublime de tous les travaux des sciences et des arts.

SECTION II.

Des principes physiques de la perfectibilité morale du genre humain.

Tableau de l'homme civilisé. — De la beauté des formes, et de leurs rapports avec la perfection. — Des fondemens physiques de la perfectibilité. — De la sensibilité nerveuse. — Des sentimens et des sensations physiques. — De l'influence morale des climats. — De celle des tempéramens. — De l'activité de l'ame, de sa force et de ses passions. — Des rapports des connoissances humaines avec les diverses contrées. — Des avantages de la population. — De l'éducation. — De l'amour, considéré relativement à la perfection morale. — Des gouvernemens et des lois naturelles. — De la gradation des Etats politiques. — De l'amour du bien public. — De la marche de l'esprit humain. — Conclusion.

Si nous retracions l'histoire du castor ou des abeilles, nous ne pourrions laisser ignorer leur industrie sociale et leur laborieuse

activité. Nous ne pourrions passer sous silence leurs mœurs et leurs habitudes, pour ne nous occuper que d'une description sèche et décharnée. Et ce spectacle imposant de grandeur que nous offrent les nations, pourquoi resterions-nous insensibles devant lui, pourquoi condamnerions-nous à l'oubli la perfectibilité humaine? Ne la tenons-nous pas de notre propre nature? Par quelle puissance étrangère l'homme auroit-il été perfectionné? A quelle impulsion extraordinaire a-t-il donc obéi? Ne s'est-il pas élevé en dominateur sur tous les êtres par ses propres efforts? Oui, son intelligence est le sceptre du monde qu'il a pris des mains de la Nature? L'espèce humaine conquérante et maîtresse de la terre ne reconnoît d'autre empire que le sien, après celui qui régit l'univers. Elle imprime à tout ce qui respire, les stigmates de la servitude; elle assujettit toutes les productions à ses caprices; elle leur commande, elle les brise à sa volonté. Rassemblé par familles, par tribus, par peuplades, par nations, le genre humain présente des phénomènes qui appartiennent encore au domaine de l'histoire naturelle. En vain l'homme voudroit se soustraire aux lois qui gouvernent le monde, il ne fait rien que par

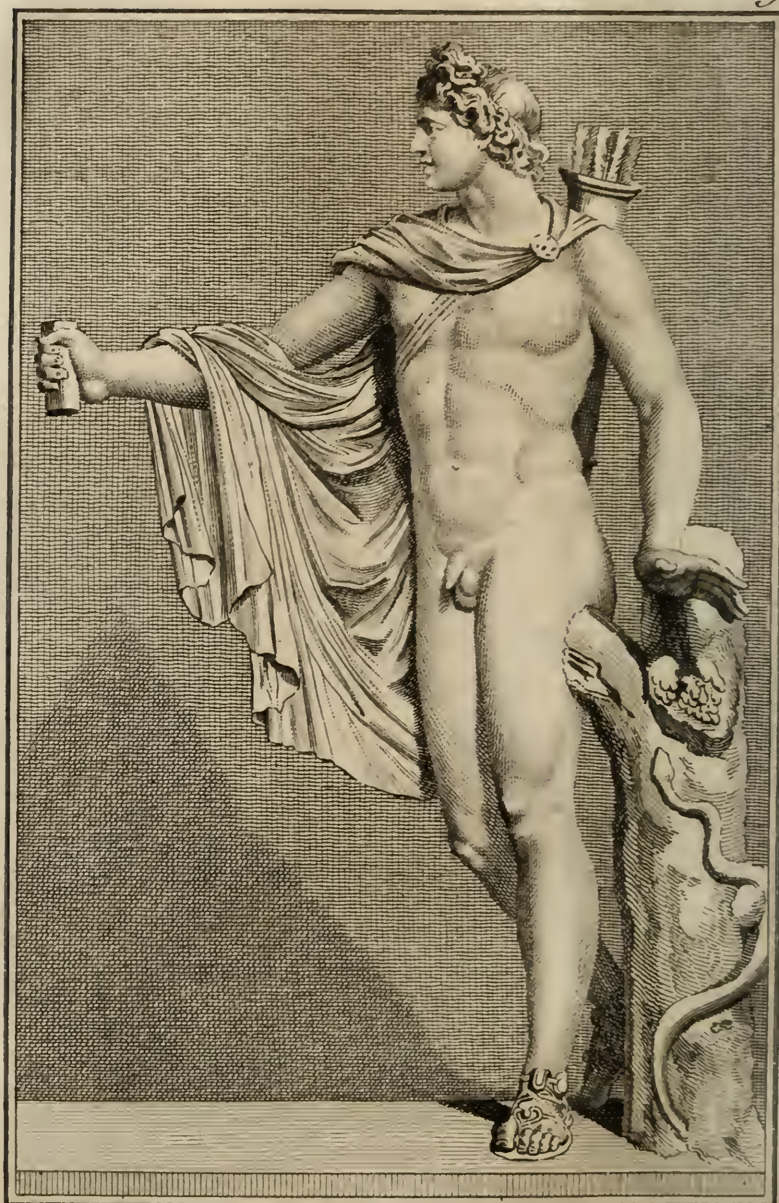
elles; s'il ose les plier, les écarter, il ne peut pas les franchir sans courir aussitôt à sa destruction.

Nous avons tracé d'une marche rapide une carrière immense dans les phases de la nature de l'homme. Nous avons examiné son état primordial assigné dans l'échelle des corps organiques; nous avons contemplé sa conformation et ses différences, ses races et ses variétés, sa stature et ses caractères physiques; nous avons recherché les êtres qui l'avoisinent, l'influence des climats et de leurs productions sur lui, ses nourritures variées, ses maladies et son genre de vie; nous nous sommes occupés encore de sa reproduction, de son accroissement, du sexe féminin, des mélanges des castes, et enfin des mœurs, des langages, des religions, des amusemens, etc.

Comme un enfant délicat qui demeure, au sortir du sein maternel, exposé sans défense sur une terre de douleur; ainsi l'homme de la Nature est abandonné à tous les coups du sort, au milieu des contrées sauvages et des forêts impénétrables où il a été jeté. Bientôt la foible et timide adolescence du genre humain s'élance impétueusement vers la puberté; de nouvelles sources

de vie et de sociabilité, jaillissent de toutes parts; une force inconnue élève, transporte l'ame de l'homme devenu sociable. Alors s'ouvre la scène de ces siècles d'héroïsme, pendant la pauvreté rustique des nations et leur vigoureuse indépendance; c'est l'heure des austères vertus qui fondent leur civilisation. A ces tems généreux, que notre dégénération traite de fabuleux parce qu'elle ne peut y atteindre, succède l'âge de la virilité, durant lequel éclate et fleurit la splendeur, et la gloire des empires. Ces brillans précurseurs de leur opulence et de leur corruption, présagent leur décadence et la vieillesse des peuples. Elle s'achemine, avec lenteur, accablée par l'hyver des années, elle les entraîne avec elle dans la nuit de la destruction. Ainsi les phases de la vie des peuples ont la même marche que le soleil dans le cours des saisons, et que la vie dans l'individu, depuis l'aurore de sa naissance jusqu'au soir de ses jours. Il n'est pas donné aux mortels de faire rétrograder cette révolution constante. Plusieurs nations ont été déjà moissonnées; combien d'autres s'avancent languissamment vers leur tombe!

Contemplons ici les principaux moyens de



Duhamel S.

L'APOLLON *pythien*

de perfectionner l'homme. Ce fonds inépuisable en recherches importantes et neuves encore, appartient sans contredit à l'histoire naturelle, qui doit en éclairer la marche. C'est en vain que l'homme est sorti des bornes de la Nature; semblable à l'astre dont la puissance attire et dirige les comètes même les plus éloignées, elle revendique sans cesse ses droits méconnus. Intelligence, industrie, domination, tout est un don de la Nature. Elle régit du sceptre de la mort, l'homme audacieux, téméraire, qui transgresse ses lois.

Nous avons ci-devant décrit le sauvage, considérons ici l'homme policé. Puissant dominateur de la terre, il s'alimente, il se revêt de ses diverses productions; il sillonne l'Océan; il arrache les métaux des viscères du globe; tantôt il s'enfonce dans ses retraites profondes, ou bien semblable à l'aigle, il fend avec légèreté le sein des orages. Ses regards mesurent la distance et la course des soleils; la foudre descend à sa volonté; son bras élève et aplanit les montagnes; l'airain mugit à son commandement; le tonnerre que pétrit sa main déchire les entrailles des rochers. Il oppose ici des digues à l'Océan en fureur; à sa voix mille palais dorés présentent leurs

orgueilleux portiques ; là des cités opulentes déploient avec faste les trésors de l'abondance, et le charme de la volupté. Tantôt la toile et le marbre vont respirer et sentir ; la grandeur et la pompe des spectacles enchantent tous les yeux ; les acclamations d'un peuple immense, les hymnes de l'amour, les accens harmonieux de la musique retentissent de toutes parts. En des lieux plus silencieux, sous l'ombrage tranquille des bosquets, foulant le gazon couronné de fleurs amoureuses, parmi les danses champêtres, aux accens d'un chalumeau rustique, l'homme promène encore ses douces rêveries. L'air est embaumé du parfum des campagnes, le premier éclat de l'aurore sourit à la terre humide de rosée, le ruisseau murmure dans la prairie, le zéphir agite mollement le feuillage de l'épaisse forêt, la plaintive tourterelle soupire de volupté, la rose entr'ouvre son timide sein, et exhale de son calice un parfum enivrant. J'apperçois ici une chaumière paisible et fortunée ; les mains de l'innocente beauté pressent les mamelles des troupeaux, et l'agreste vigneron cueille les doux présens de l'automne. Voilà l'ouvrage de la sociabilité ; voilà les inestimables avantages qu'elle a produits en poliçant les esprits, en adou-

cissant tous les cœurs. Pourquoi les fers de la tyrannie sont-ils souvent cachés sous ce brillant appareil de félicité publique? Pourquoi le démon de l'injustice et les fureurs sacrilèges, insatiables de l'intérêt, se glissent-ils comme de venimeux serpens, sur cette terre de délices? Le cortège exécrable de tous les vices devoit-il y répandre sa corruption, y semer le germe de tous les attentats? Ah, si la terre est la mère commune du genre humain par son égale bienfaisance, l'homme vertueux devoit-il être si souvent écrasé sous l'infortune et l'oppression, tandis qu'une audacieuse opulence au cœur de fer, insulte à son malheur par un faste insolent et criminel! Peuples de barbares, êtes-vous donc perfectionnés!

On ne peut espérer de perfectibilité ultérieure dans l'homme sans augmenter au plus haut dégré la sensibilité de ses organes, et améliorer ainsi sa conformation. Le physique est toujours le véritable père du moral, et le fondement primordial de l'ame chez tous les êtres animés.

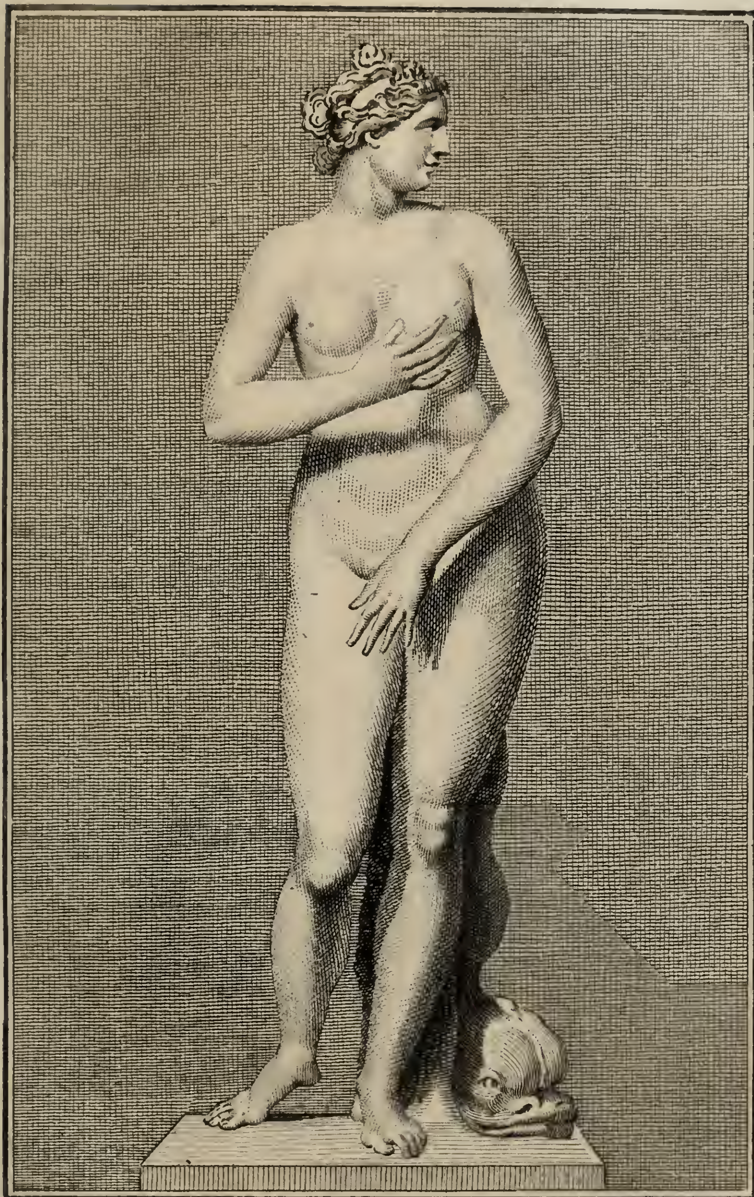
La beauté individuelle, et sur-tout la nationale, est une marque infaillible et constante de perfection; elle suppose toujours l'élégance unie à la régularité des formes,

l'exacte proportion des sens avec l'activité de la masse cérébrale. Tous les peuples laids sont plus ou moins barbares; la beauté est la compagne inséparable des nations les plus policées. Sensible et généreuse Grèce, antique patrie des sciences et des arts; et vous fière Italie, jadis la métropole de l'univers, vous naquîtes belles, sous les palmes de la gloire et les lauriers des muses. Les vivantes images de vos héros retracées sur l'airain et le marbre, nous ravissent encore d'admiration. Adorateurs des belles formes, vous leur élevâtes des statues et des temples (1), et chez vous le magnanime courage, les vertus et les talens furent toujours leurs attributs; Jamais vous n'avez séparé l'agréable de l'utile, et jamais l'autel des grâces ne cessa de fumer de votre encens.

Aussi vit-on éclore dans ces immortelles contrées, une jeunesse florissante qui réunissoit la noblesse des attitudes à l'ardente vigueur de l'âge. Elle exercoit, au sein des gymnases, et en liberté, ses muscles robustes; elle ranimoit un corps que les nations cor-

---

(1) Les grecs seulement. *Eustath.* ad Iliad. T. p. 1185. *Hérodot.* l. 5. *Homère* dépeint le lâche Thersite d'une affreuse laideur.



Duhamel S.

LA VÉNUS *anadyomène*.

rompues laissent languir et fondre dans un méprisable repos (1). Cette salutaire institution si négligée, si méconnue parmi nous, la gymnastique, développoit les belles formes, prononçoit les contours, fortifioit la trop grande délicatesse, affermissoit enfin tous les organes (2), et principalement ceux de la digestion qui ont tant d'influence sur toute l'économie vivante.

Toujours la régularité des traits et de la face dépend, en grande partie, de l'état de l'estomac (3). Ne voyons-nous pas l'homme promptement défiguré dans les maladies qui attaquent ce viscère? La vive couleur du

---

(1) *Hieronymus Mercurialis*, de arte gymnasticâ; Venet. 1573, in-4, l. 3, c. 14.

(2) *Idem*, l. 5, c. 7. Rien ne communique plus de fermeté aux organes, et principalement à l'estomac, que la gymnastique. L'activité vitale en devient par là beaucoup plus énergique. Un mouvement modéré est aussi très-profitable à l'esprit. Les romains se glorifioient de leur vigueur dans les exercices du corps. La découverte de la poudre à canon a rendu la force moins nécessaire aux guerriers, que dans les anciens tems.

(3) C'est par l'estomac qu'on attaque les individus qu'on veut changer. On produit une petite taille en raccornissant ce viscère, jeune encore, par des spiritueux et des acides. Quiconque a un bon estomac, a de belles couleurs, et porte la joie dans tous ses traits.

visage, la suave et tranquille aménité de son aspect ne sont-elles pas un indice assuré de la santé? Ordinairement une belle ame réside dans un corps bien constitué. *Anima sana in corpore sano*, est un adage consacré par l'assentiment des siècles. On remarque presque toujours dans les personnes déformées, quelque travers, quelque singularité d'esprit.

En parlant de la beauté, je n'y comprends point cette fleur déliée et superficielle, fruit d'une vie molle, efféminée, languissante; mais qui se flétrit et se dissipe par la moindre impression de l'âge, et que le souffle du tems fait disparoître pour toujours. Je ne considère que cette mâle et sévère beauté dont la simplicité, la noblesse n'admet pas les ajustemens puériles du luxe, et qui résistant même aux efforts du tems, conserve encore son auguste caractère dans une vénérable caducité.

J'ai déjà dit que la beauté n'étoit jamais l'appanage des hordes sauvages ou des peuplades qui habitent des climats situés sous des températures extrêmes. Je dois remarquer aussi, que les gouvernemens soumis eux-mêmes à l'influence des climats, ont beaucoup d'empire sur les figures nationales.







Duhamel S.

1. Profil de l'Apollon. 2. celui du nègre.
3. celui de l'Orang-outang.

Quelque éloigné que paroisse d'abord le rapport qui lie un heureux et sage gouvernement à la beauté générale d'un peuple, on en sera moins étonné, si l'on reconnoît combien les passions gaies ou tristes demeurent empreintes sur les figures. Long-tems continuées, ces affections y forment des caractères indélébiles. Tous les sentimens nationaux dépendent de la nature du gouvernement, plus ou moins secondée par la qualité du sol. Plus un peuple est content, heureux, tranquille, plus il offre de belles formes; et s'il peut leur associer des sentimens de fierté et d'indépendance, elles prendront une teinte sublime et relevée. L'esclave abruti sous la pesante chaîne de la servitude, ne présentera qu'un port abject, une figure stupide, un aspect maussade, contraint, dégradé. Telles sont les causes de la laideur des peuples opprimés par le despotisme, et de la beauté des nations policées; après cela peut-on nier que l'ame n'influe sur le visage et même sur la conformation de tout le corps?

Puisque les forces de la vie se portent toujours où l'exercice et le besoin les appellent, un travail modéré doit contribuer au développement des muscles, et par cela même

à la beauté. Un labeur excessif, au contraire, la flétrit et ruine la vigueur. Si les hommes un peu rapprochés vers le nord sont ordinairement plus beaux que ceux qui habitent le brûlant équateur, c'est que leurs muscles plus nourris, plus arrondis sont aussi plus robustes. La force est l'éternelle compagne de la mâle beauté. Voyez ces riches efféminés qu'une molle oisiveté rend si languissans; consumés de voluptés avant même d'être nés pour le plaisir, ils ressemblent aux méridionaux dont ils contractent la pusillanimité, l'affaissement de l'ame et les vices. Combien sont plus fortes, plus vertueuses et plus belles les classes douées d'une médiocre fortune, et que ne surchargent ni le poids des privations, ni des travaux immodérés, ni l'excès des délices.

Pourquoi l'homme ne travailleroit-il pas afin de s'embellir? Pythagore, Solon, Socrate, Platon, Xénophon et beaucoup d'autres philosophes s'exercèrent souvent à la gymnastique, et plusieurs d'entre eux qui ont eu la beauté en partage, s'en sont glorifiés. Qu'on pense bien une fois que jamais les beaux arts qui font le charme de la société, ne pourront se perfectionner si la beauté reste inculte et sauvage. Malheu-



1.



2.



3.

Duhamel S.

1. Profil d'un Européen, et lignes Faciales d'un nègre ?.
2. Crâne de Géorgienne. 3. celui d'une négresse ?.

reuses les nations qui ne cultivent pas les beaux arts ! elles resteront toujours au dessous de la perfectibilité.

Comment l'homme pourroit-il se soustraire au travail ? Son existence n'est-elle pas tellement ordonnée que l'ennui, le redoutable ennui vient venger cette loi de la Nature lorsqu'elle est méconnue. Puisque nous avons des besoins, il faut bien que nous travaillions ; nul être animé n'en est exempt qu'à la mort. Les nations les plus oisives sont aussi les plus corrompues, et par cela même les plus esclaves et les plus misérables. Chez elles seules s'élèvent ces attentats qui font frémir la Nature, et qui couvrent la terre du crêpe de la désolation. Elles s'enfoncent dans la barbarie par le chemin de l'immoralité. L'obligation du travail est même un moyen de restaurer les mœurs des peuples. Par l'exercice des muscles, on ôte une partie de la prépondérance que le système nerveux acquiert dans l'indolence et le repos. La sensibilité s'exaspérant dans ce dernier état, use bientôt l'homme par des sensations trop vives, le blase et le déprave ensuite.

C'est de la convenance exacte des formes avec la destination naturelle qu'elles doivent

parfaitement remplir, qu'émane la beauté (1). L'ame de la matière vivante est la beauté ; l'inanimé n'en a point pour nous. Comme les corps des êtres animés sont souvent altérés dans leur accroissement et leurs autres fonctions vitales, soit par les climats, soit par les nourritures, les maladies, etc., ils ont rarement une parfaite conformation, qui en est la beauté. Si rien ne contrarioit l'impulsion de la simple Nature, elle seroit toujours belle.

Pour bien établir la perfectibilité humaine, il faut sonder la racine de notre organisation. Pour en comprendre les étonnans ressorts, il faut examiner la vie qui les met en action. C'est la sensibilité physique qui en est l'unique principe. Son usage d'abord si vif dans le jeune âge, s'affoiblit avec l'ame à mesure que le corps perdant de sa flexibilité initiale, devient plus dense avec la vieillesse (2). Chacune des parties

(1) *Mengs*, Œuvres. Pensées sur la peinture, art. 2, p. 72.

(2) *In animalibus, hebescit usus animæ densitate corporis.* Voyez *Macrob.*, dans *Ciceron*, Somnium Scipionis, l. 1, c. 14. Les lecteurs observeront que je suis forcé de développer ici des principes de physiolo-

de notre organisation est douée d'une sensibilité qui leur est particulière (1); elles ont, pour ainsi dire, leurs goûts, leurs passions, leurs caprices même. Quelques-unes d'entre elles sont des foyers principaux de vie auxquels les autres organes sont subordonnés. La vie existe dans toutes les parties en plus ou moins grande quantité, selon qu'elles ont plus ou moins d'importance dans l'économie animale. Ainsi, dans l'homme, le cerveau, les organes de la propagation, mais principalement le centre épigastrique et intestinal, sont, si je puis me servir de cette expression, le triumvirat de la vitalité, parce qu'ils sont les plus sensibles et qu'ils exécutent les fonctions les plus essentielles. On ne peut les blesser sans s'exposer à la mort; les organes de la nutrition et ceux de la génération sont tellement indispensables à tous les corps vivans, que nul n'est privé de leurs facultés. Le cerveau, le cœur, les poumons, etc. manquent à une foule d'animaux et à toutes les plantes. En général, *plus une fonction est nécessaire*, *plus l'organe qui*

---

gie humaine, pour établir des bases sûres à tout principe de perfectibilité physique et morale.

(1) *Animantur animalium partes omnes. Hippocrate.*

la remplit est répandu dans le systême animé des êtres, et plus elle influe sur toutes leurs actions. Puisqu'on ne peut exister sans nutrition, et que l'appétit de l'amour en est la suite naturelle, leurs organes doivent être universels. Puisque ceux-ci sont fondamentaux, ils doivent être les moins variables, jouir d'une plus vive sensibilité, dominer davantage les vies partielles des organes secondaires et subordonnés. Frappez l'estomac ou les parties de la génération, toute la machine animale tombe aussitôt; la vitalité chancelle et s'éteint. Mais le corps soutient presque sans peine des amputations de membres moins essentiels; fortifiez les organes principaux, et la vie en deviendra plus énergique.

Ce n'est donc pas sans raison que nous avons dit combien la longévité étoit attachée à la sobriété diététique, et à la modération dans les plaisirs de l'amour (1); plus ces deux bases de l'organisation conservent de leur vigueur, plus elles doivent maintenir leur flamme vitale de laquelle dépendent les

(1) Les orientaux qui se servent trop tôt et trop fortement des femmes, dit *Chardin*, ont une plus courte existence; Voyage en Perse, t. 2, p. 60.

autres. Il me seroit facile de prouver quelque jour, par mille exemples, que presque toutes nos maladies internes attaquent ces seuls principes de l'organisme vivant, et que c'est dans eux seuls qu'il faut chercher leur guérison, puisqu'ils récèlent le flambeau de la vie.

Non seulement la sensibilité reste ainsi déposée dans les membres suivant les proportions assignées par la Nature, mais encore celles-ci peuvent varier en force. La sensibilité peut accourir et se transporter où la douleur la provoque au combat, où le plaisir l'attire à la jouissance. Tantôt elle s'arme d'une mâle énergie pour résister aux attaques de la mort, tantôt elle se pare de toutes les illusions de l'imagination pour s'enivrer de volupté. La crainte, comme la froidure polaire, repousse la vie dans l'intérieur, elle la concentre, elle la comprime, elle la détruit; les membres extérieurs se glacent d'effroi; ils se resserrent, se contractent; ils ont peur de laisser trop de prise à la douleur qui les obsède. Mais dans la chaleur du plaisir, la flamme vitale vole dans les organes extérieurs; elle les embrâse; on les voit s'étendre, se développer, se gonfler; ils semblent n'avoir jamais assez de surface pour palper, embrasser, s'appro-

prier le plaisir, pour s'identifier avec lui. Une exubérance de vie remplit les organes où se manifeste le plaisir; ce qui est en plus dans ceux-ci se trouve en moins dans les autres. L'ame se rassemble toute entière dans le sens de la volupté; elle n'existe que dans lui seul; les autres sensations demeurent muettes, inaperçues; elles sont absorbées dans la grande. Ainsi toutes les fonctions qui n'ont pas rapport à un vif sentiment présent, sont interrompues. Archimède et Newton vivoient entièrement dans la tête, et les organes de la génération du dernier restèrent imparfaits. En amour, au contraire, on n'existe que dans ceux-ci. Tel est l'effet de toutes les passions violentes sur la partie qu'elles occupent.

Si la vie peut se concentrer dans certains organes, c'est à l'éducation à l'y établir par l'habitude, à l'y maintenir, à l'y développer sans cesse par un exercice continuel. On doit sur-tout dans la jeunesse, stimuler la sensibilité, principe et base de toute perfection, puisque les affections ouvrent la porte à l'entendement. Quelque peu irritable que soit le cœur de certaines personnes, aucune ne l'a parfaitement inanimé, sur-tout dans cet âge flexible aux impressions, où l'ame

aspire après l'amour; où les passions souf-flent, excitent de toutes parts l'incendie dans les cœurs inexpérimentés; où l'imagination, toujours allumée, fait naître si souvent le génie et l'enthousiasme de l'héroïsme et de la vertu.

Elles étoient fondées sur le sentiment, ces institutions politiques et religieuses des peuples anciens qui nous étonnent par la perfection de leur gouvernement, de leurs mœurs et de leurs beaux arts. La force du sentiment a suffi seule pour les élever à ce dégré sublime de splendeur et de gloire. Tout nous l'annonce, tout nous le prouve; et voyez combien leur gouvernement parloit au cœur par la pompe des spectacles, par la majesté des temples, par les honneurs des triomphes, les fêtes populaires, les jeux, la musique, la poésie, etc. Voyez avec quel art il conduisoit les volontés, non par la force, mais par l'ascendant du patriotisme; voyez combien il suscitoit la mâle énergie des passions les plus sublimes. Jamais la froide raison n'eût opéré la plus petite partie de ce que faisoit l'emportement de l'affection des peuples. Pour vous, hommes modernes qui négligez ou qui ne savez pas mettre en œuvre les sentimens des nations, vous languirez

toujours avec elles dans l'opprobre de la barbarie; vous ne laisserez point de traces de vous sur la terre, et la postérité n'ira point, comme dans les campagnes dévastées de la Grèce, verser des larmes d'attendrissement sur vos tombeaux. Combien l'Europe seroit plus heureuse et plus puissante, si ses législateurs avoient su remuer le cœur des hommes par le puissant levier des passions, de l'orgueil national, et le diriger dans la route de la félicité politique! Ce ne sont pas précisément les sciences froides, abstraites, les recherches sans but qui contribuent le plus à la splendeur des états et au bien public; elles peuvent éclairer l'esprit de quelques savans, mais elles n'émeuvent pas le cœur de la nation, à moins qu'elles ne deviennent généralement répandues. Dans l'antiquité, le plaisir entroit comme élément dans la constitution d'un peuple; dans toutes les cités qu'on élevoit, le temple des Grâces, dit Aristote, étoit toujours placé au centre; gouvernement et félicité publique étoient la même chose parmi les anciens. En est-il de même à présent dans la plupart des états de l'Europe, et sur-tout du reste de la terre?

Comme l'ennui est plus insupportable à l'homme que l'ignorance, il préfère toujours

ce qui l'intéresse et l'émeut à ce qui l'instruit sans lui plaire. Nous ne respirons qu'après le sentiment, nous ne desirons que lui, nous chérissons sur la scène son illusion même, nous cédons facilement à l'enthousiasme et à toutes les affections qui en émanent. Vivons-nous autrement que par nos passions ? Plongés dans une stupide indolence, ensevelis dans une profonde oisiveté, dans l'inertie complette ou plutôt dans la mort, que deviendrions-nous sans leurs stimulations ? Nous demeurerions, comme le sauvage paresseux, au niveau de la brute. Le despotisme qui éteint toutes les affections, qui brise et dissout tous les liens qui nous attachent à la vie, nous feroit demeurer dans une assommante, une sempiternelle imbécilité, ainsi que tous les peuples de l'Asie, depuis la Turquie jusqu'à la Chine.

Telle est l'influence de l'imitation sur l'homme, qu'il ne peut s'en défendre, pour peu qu'il y ait de la sensibilité. Ne prend-on pas de l'appétit en voyant manger ? N'a-t-on pas besoin de bâiller quand d'autres bâillent ? envie d'uriner, lorsque d'autres urinent ? Un air sombre nous attriste et nous fâche ; les larmes d'un vieillard, d'une

femme nous font compassion ; le rire nous déride le front, même involontairement ; le récit d'une lutte, la vue d'un combat roidit nos muscles malgré nous ; un curieux attire vingt curieux ; les divertissemens des autres nous mettent en belle humeur ; nous toussons en entendant tousser ; les jeux nous invitent à nous y livrer ; les disputes nous excitent à la dispute ; la colère dans un ennemi nous anime plus que son sang froid ; le jeune homme ne peut voir courir, sauter, danser sans avoir la plus vive impatience de se livrer aux mêmes exercices ; le sommeil des autres nous engage à dormir ; le chant excite à chanter ; la douleur d'un foible enfant nous fait tressaillir ; ses cris, ses gémissemens nous troublent, nous alarment ; les efforts du vomissement nous soulèvent le cœur ; le bégaiement nous fait peine ; la gesticulation nous rend imitateurs sans y penser ; les convulsions nous font entrer en spasmes ; les modes se répandent comme par contagion ; l'aspect du désespoir nous met en fureur ; les opinions des autres nous préviennent ; l'orateur nous subjugue souvent sans nous convaincre ; tous les sentimens, toutes les passions, une foule de maladies se contractent par la fréquen-

tation ; le crime, la vertu, la peur, le courage, l'honneur, se gagnent et s'apprennent; les démonstrations d'amitié nous touchent. Que dirois-je de cette vive communication de l'amour qui se propage par tous les sens? Sa seule pensée ne fait-elle pas quelquefois frissonner ? Si une description même inexacte, une seule ébauche enflamme l'imagination ; combien seront plus puissantes une peinture, un tableau fidèle, une attitude lubrique, une scène voluptueuse ? Quelle sympathie entre les sexes, non seulement de près, mais à de grandes distances? Comme les cœurs s'entendent, s'appellent, se sentent, se touchent et se répondent ? Un coup d'œil décide souvent du bonheur ou du malheur de la vie, non seulement des particuliers, mais même des peuples, dans la personne des princes et des rois.

Les dangers des liaisons sociales corrompues sont si grands, que rien n'est plus à craindre pour les ames foibles. Il est passé en proverbe qu'on ressemble toujours à ceux qu'on fréquente. Ainsi l'habitude fait presque tout chez les hommes, et l'on a bien eu raison d'assurer qu'elle est une seconde nature. Rien n'est plus fort que son empire lorsqu'on la laisse enraciner à la lon-

gue. Nous pensons en vain selon la Nature, nous parlons inutilement d'après les règles de la morale et les saines connoissances, la coutume nous entraîne et dirige toutes nos actions.

Dans nos rapports sympathiques avec les autres êtres, rapports transmis par nos sens, il en est qui sont universels. La vue et l'ouïe sont les sens qui nous offrent le plus grand nombre de ces occasions, car ils sont les plus susceptibles de se tromper. Le toucher, le goût et l'odorat, au contraire, exigeant le contact immédiat des corps, nous présentent moins de sujets d'imitations sympathiques. Ces derniers sens ne s'en laissent guère imposer que par la prévention; encore la rectifient-t-ils bientôt, si l'on y fait la moindre remarque : c'est l'empire de l'imagination qui opère tout. Les imaginations vives et puissantes gouvernent celles qui sont foibles et passives. Elles deviennent consonnantes entr'elles. Ainsi les cordes de deux luths accordés, se vibrent à l'unisson, quoique l'on ne touche qu'une d'entre elles (1). A mesure que le système nerveux

---

(1) *Burke*, Recherch. philos. sur le beau et le sublime, rapporte que Thomas Campanella souffroit la

a plus de susceptibilité, comme chez les enfans, les femmes et les vieillards; à mesure que la constitution est plus délicate, les effets de l'imitation et de la sympathie sont plus vifs, plus énergiques et plus prompts.

Il existe donc une véritable *assimilation* des esprits entr'eux, lorsqu'ils se mettent en contact, et je le dirai même en partie du physique. Il est une attraction générale entre les individus, qui les rapproche par l'analogie, qui les égalise par une combinaison mutuelle des forces, par la répartition uniforme des mœurs, des usages, des connoissances, des habitudes, etc. Comme le fluide électrique ou le calorique, le moral de notre espèce dans l'état de société, tend à un équilibre perpétuel; l'homme de génie qui a de fréquentes relations avec les hommes ordinaires, perd bientôt de sa supériorité pour descendre au niveau des ames vulgaires. Les opinions religieuses ou politiques jetées dans les coutumes d'une nation, sont des levains qui en font fermenter la masse,

---

torture sans grande douleur, tant qu'il distrayoit son attention du supplice; chez d'autres personnes, cette seule pensée les fait tomber en syncope.

qui la transforment, et qui se l'approprient bientôt. Plus un peuple est sociable, plus il est uniforme, et fondu, pour ainsi dire, dans un même moule ; toutes les ames ne sont que des copies semblables entr'elles ; tout se met au même dégré, tout se confond, et il n'y a bientôt plus qu'un seul type commun à plusieurs millions d'individus. L'originalité est si rare qu'elle devient un mérite. Les hommes ne sont plus eux-mêmes, n'agissent plus que par imitation, n'osent faire autrement qu'ils voient faire ; on les croiroit des parties intégrantes d'un tout commun ; séparez-les, ils ne sont rien. Placez des milliers d'individus ordinaires dans les mêmes circonstances, ils suivront éternellement la même routine, quelque mauvaise qu'elle puisse être. Odin avoit accoutumé tous ses sectateurs à chercher la mort. Peut-être le génie original seroit moins rare, si l'assimilation sociale n'empêchoit invinciblement son développement ultérieur. Il faut absolument se séquestrer un peu, pour être soi-même. Je mets en fait, et l'exemple de tous les tems atteste que personne ne peut devenir grand homme, s'il ne se retire pas quelquefois dans la solitude, loin de la contagion de l'exemple

et de l'influence de l'imitation, pour secouer toutes ces lâches entraves qui accablent le génie, et pour s'élever au dessus du vulgaire. Plus un être supérieur reste dans la compagnie des hommes, plus son esprit s'éteint faute d'aliment suffisant, plus ses forces intellectuelles se dissipent, s'énervent. Le défaut d'exercice approprié lui fait perdre son élévation, et le tems, le tems irréparable fuit pour l'éternité, emportant l'espoir de se retrouver le même en se remettant à l'étude.

Mais quoi ? n'ai-je pas dit ailleurs que la sociabilité étoit un moyen de perfection pour l'esprit humain ? Cette contradiction n'est qu'apparente. Si l'homme de génie perd dans la continuelle fréquentation des esprits ordinaires, n'est-il pas clair que ceux-ci en profitent et y gagnent, en absorbant le surplus qui leur est offert, et en le dispersant dans la masse commune. Donc, la société est en général, un très-grand bien pour l'ignorance, mais sa communication trop intime est plus nuisible qu'utile à celui qui est au dessus. Les sots gagnent beaucoup à la conversation des hommes d'esprit ; mais ceux-ci, que n'y perdent-ils pas ?

Supposons qu'une tête de génie soit à 20

dégrés au dessus de l'ordre commun du peuple ; si elle en communique dix à la société, il ne lui en restera plus qu'une égale quantité en surplus, tandis qu'elle auroit acquis plusieurs dégrés dans la retraite de l'étude. En outre, les connoissances qu'on néglige s'effacent, et l'on retombe bientôt au niveau. Mais le monde aura autant gagné, que l'homme de mérite aura négligé d'acquérir, et perdu faute d'exercice.

Ainsi, il est une tendance continuelle à l'égalité morale et intellectuelle, dans l'esprit général et dans la vie universelle des peuples. Cette combinaison, cet équilibre de saturation, restent dans un parfait repos, lorsque la compensation est faite, et que l'attraction est épuisée. Tels sont les chinois dès les tems le plus reculés et les plus obscurs de leur histoire. Leur langue, leurs institutions politiques et religieuses, leur complexion efféminée, leurs idées étroites, et sur-tout leur climat, posent une insurmontable barrière au devant du génie. Comme un état plus avancé de civilisation est incompatible avec leur constitution sociale et despotique, ils rampent avec persévérance, depuis une foule de siècles, dans une stupide uniformité. Tel est le sort de

l'Asie entière à peu de variétés près. Le genre humain se balance continuellement entre la civilisation et la barbarie ; heureux si ses religions et ses gouvernemens ne flétrissoient pas les fleurs du génie, de leurs impitoyables mains de fer !

Lavater assure que la mélancolie et le phlegme (1) sont indispensables pour former de grandes ames. Il faut quelque chose de profond et de tenace dans l'esprit, pour produire la réflexion. Plus on est gai, léger, vif, amusant, bel esprit, moins on est susceptible de génie; et quand on parle trop, on ne pense pas assez. Les personnes très-agréables sont rarement les plus sensées. N'allez pas chercher de grandes vues et de la force d'ame dans les hommes frivoles qui brillent dans les cercles et qui régentent des cotteries. Quand on s'abandonne aux petits objets, quand on se délecte dans les minu-

(1) Ne pensez pas que ce phlegme doive être confondu avec la lourde et stupide atonie de certains hommes; celle-ci est voisine de l'imbécilité. Ces personnes-ci sont ordinairement grasses et épaisses ; leur ventre est d'une énorme ampleur; et Galien dit que ceux qui sont de cette complexion, ont ordinairement un fort petit esprit.

ties, est-on propre aux actions immortelles et glorieuses ? A-t-on la vigueur d'ame, la pénétration sage et circonspecte, le courage de la persévérance, la prudence réfléchie, le calme du sang-froid, l'élévation de l'esprit, si nécessaires à la réussite des grandes entreprises, soit dans les arts, les sciences, soit dans la politique et la guerre? Les petites idées qui remplissent la tête d'un bel esprit, prennent la place des fortes et généreuses pensées, des sentimens magnanimes. Le génie porte ses regards fixes et assurés sur l'éternelle postérité; l'homme vulgaire est au comble de sa joie, quand il a fait sourire (1) quelques femmes par un bon mot; car il ne vit que dans le présent. Les conquêtes du mérite sont les tems à venir, l'admiration des races futures, les respects du genre

(1) Jamais le génie n'a l'air plaisant et évaporé; il est souvent sombre et sévère. Jésus-Christ, auquel ni les philosophes ni les chrétiens ne refusent un vaste génie, n'a jamais ri, à ce qu'on rapporte. Tous les hommes très-célèbres sont plus tristes que gais. La joie est une passion légère qui repousse toute impression profonde, qui ne s'occupe que de la superficie des objets, et néglige l'examen intérieur des choses. Cependant c'est ce dernier mode de l'esprit qui forme la véritable perfection de l'intelligence.

humain, l'étonnement de l'univers; l'homme qui n'a que de l'esprit, est de mode un jour, et oublié pour l'éternité dès le lendemain. Et il ose se flatter souvent d'une immortelle renommée, comme si la postérité pouvoit s'occuper des insipides propos des boudoirs! Il n'y a que les masses des idées et les productions sublimes, qui puissent résister au tems dévastateur. Quels millions d'écrits éphémères je vois dévorés par les années! Combien les siècles en entassent, en font disparoître dans leur course rapide, inévitable! Mortels d'une journée de vie, qui croyez passer à l'immortalité, chargés de l'immense fatras de vos rapsodies, de vos critiques envieuses, calembourgs, épigrammes, petits vers doucereux, et de vos minces discussions dans les sciences, et de vos observations frivoles, et de cette foule de gazettes, journaux, etc., vils échos du mensonge, qui distribuent le fiel de la calomnie et les réputations vénales! Fardeaux inutiles de la terre, vous rentrerez tous dans le néant qui vous poursuit! Ainsi les énormes pyramides de l'Egypte bravent l'effort destructeur des ans, tandis que les habitations vulgaires ont disparu pour toujours.

Perfectibilité humaine! par combien de

causes n'es-tu pas entravée dans ta marche éternelle ! La petitesse des esprits, les passions particulières, les sourdes machinations de l'envie, ajoutées à la tyrannie de l'ignorance, au fardeau des superstitions et à l'oppression des gouvernemens, n'enchaînent-elles pas sans cesse tes pas chancelans ? Le vandalisme et la barbarie que tu dissipes, la douce humanité que tu conduis par la main, ne sont-ils pas des bienfaits assez dignes de nos louanges ? Manes des grands hommes, qui éclairâtes la terre par vos immortels ouvrages, vous qui nous apprîtes la route du bonheur, et qui nous ouvrîtes une nouvelle carrière de jouissances ; que diriez-vous à la vue des crimes qui désolent la terre, s'il vous étoit permis de repasser la porte de la vie ? « Postérité malheureuse, s'écrieroient ces hommes justes dans leur sainte indignation, quelles calamités avez-vous amassées sur vos têtes, en vous écartant de la voie sacrée de la vertu et des sciences ! Infortunés ! fuyez ces occupations futiles, insensées, périssables, dont vous êtes idolâtres et qui vous énervent. Quelles passions funestes vous déchirent ! quelle impitoyable barbarie vous tourmente ! Pourquoi semer toutes les passions cruelles, comme

le sang de Méduse semoit de redoutables serpens ? Pourquoi vos mains attisent-elles avec l'épée le feu des discordes entre les peuples ? Est-ce ainsi que vous prétendez jouir de la vie sur des monceaux de cadavres ensanglantés ? Tandis que de vaines opinions vous enivrent de fureur, vous ne laissez pas même un asyle hospitalier, un humble toît de chaume aux sciences et aux vertus persécutées. Ames dénaturées par tous les forfaits, répondez-nous devant cette tombe qui doit vous engloutir ; avez-vous écouté la raison et la justice ? Avez-vous suivi les saintes impulsions de la Nature et de la Vérité ? . . Barbares, que faites-vous? Trop coupables humains, revenez à cette douce Nature, mère des sentimens les plus tendres et les plus sublimes qui puissent exister. Ses affections transporteront vos cœurs d'une allégresse enivrante et pure. O mes contemporains ! je vous en conjure par tout ce qui vous est cher, à la face du ciel et devant cette terre si souvent abreuvée de votre sang, mais que le printems rajeunit et recouvre de sa verdure, devant ce soleil qui nous éclaire ; je vous en supplie, conservez dans le sein de votre famille, de vos compatriotes, de votre patrie non moins

chère, au milieu de vos amis et de vos frères, ces sentimens délicieux, ces passions nobles et généreuses, cette concorde, cette douceur de mœurs, ces pures et saintes vertus; cultivez les connoissances bienfaisantes, les sciences et les arts, qui tressent des roses du plaisir, la chaîne de nos destinées, et qui préparent à notre vie une longue suite de prospérités.»

Homme, désabuse-toi, laisse dire le vulgaire; la perfection des sentimens et de la raison fait le génie, et les connoissances font le bonheur de l'humanité. Que les peuples barbares se plaisent dans leur féroce et stupide ignorance; c'est à l'européen qu'il appartient de gouverner l'univers par son génie et le noble courage de la vertu.

Quel est donc ce principe d'inquiétude, d'impatience qui nous secoue, nous épure, nous façonne sans cesse dans le cours des siècles? C'est une vive sensibilité qui crée des besoins, qui invente des moyens, qui allume le feu du génie. Considérons, en effet, que l'homme est pourvu d'un systême nerveux très-délicat. La masse de son cerveau, comme nous l'avons dit, est proportionnellement plus étendue que celle des autres mammifères. Les nerfs qui en émanent sont

d'autant plus susceptibles d'impressions vives, qu'ils ont moins de grosseur respectivement à leur commune origine, selon la remarque de Sœmmering (1). Il paroît ainsi que les nerfs n'agissent point en raison de leur masse, puisque les nègres et sur-tout les différens animaux, les ont à proportion plus gros que nous, quoiqu'ils témoignent une moindre sensibilité. Enfin, celle-ci dépend presque entièrement du systême gastrique, dont les vives irradiations de sympathie, se répandent dans toute notre économie (2). Si un aliment, une boisson des-

(1) Dissertatio de Basi encephali. Gotting, 1770, p. 17; voyez aussi *Ebel.*, etc.; consultez la sect. 1 de cet ouvrage.

(2) *Pechlin* a vu un homme malade d'une faim canine vermineuse, qui eut pendant tout ce tems les idées les plus lumineuses, l'intelligence la plus vive; mais qui perdit tout cela par sa guérison; comme le fou dont parle Horace, fut privé de même de la croyance qui faisoit son plaisir.

Pomme, Traité des vapeurs, t. 1, cite un fille qui, pendant les paroxysmes de cette affection, faisoit des vers, parloit avec éloquence, et montroit une très-grande vivacité d'esprit, quoiqu'elle fût, dans d'autres tems, au dessous de la médiocrité. *Pechlin* a parlé aussi d'un scorbutique tout pourri, dit-il, qui avoit une gourmandise extrême, avec un esprit étendu,

cendue dans l'estomac, changent tant l'état des fonctions intellectuelles, quelle doit être leur action lorsqu'ils sont constamment employés ! Combien peu de chose suffit pour nous émouvoir au physique et au moral, sur-tout par l'empire de l'imagination ! Si cette flamme de l'intelligence s'éteint, notre sensibilité languit de même, parce que ces deux fonctions vitales sont toujours dans un rapport direct. Excessivement active dans de jeunes organes, l'imagination et la sensibilité s'oblitèrent peu à peu avec l'âge avancé, qui n'est plus susceptible de perfectibilité. Tel un cèdre orgueilleux, qui cache sa tête dans la nue et sa racine dans les enfers, lorsque le faix des siècles s'est appesanti sur son vaste corps, le printems n'amène plus chez lui de nouveaux feuillages et de nouvelles moissons de semences; son tronc durci, desséché, n'en est plus capable.

Etant le plus sensible de tous les animaux, et ayant le plus d'imagination par sa propre

---

élevé, extraordinaire. Un état morbifique du corps peut donc aussi exalter l'ame. Que n'a-t-on pas raconté de l'éloquence de plusieurs personnes mourantes? Tout ce qui stimule l'action nerveuse peut éclairer l'intelligence d'une vive lumière.

organisation,

organisation, l'homme est aussi le plus susceptible de se perfectionner. Les bêtes ne sont revêches aux documens, et peu capables d'en profiter (1), qu'à cause de la foiblesse de ces fonctions chez elles. Il suit de là que plus nous deviendrons sensibles, plus nous nous avancerons dans la carrière du perfectionnement moral, plus nous nous plierons facilement à toutes les habitudes de l'instruction, plus nous céderons à l'ascendant du génie. Une preuve que la susceptibilité nerveuse est une source de perfection, c'est que les femmes et les

(1) Il ne faut pas prétendre que l'homme soit exclusivement capable de perfection ; les animaux montrent qu'ils le sont proportionnellement autant, mais il est vrai que cet état n'est jamais qu'individuel chez ces derniers, et qu'il disparoît presqu'entièrement avec leur existence, tandis que nous le transmettons à nos descendans ; de plus, nous ne devons cette prérogative qu'à nos propres forces, au lieu que l'animal ne se perfectionne que par nous, et dans la domesticité, il perd tout dès qu'il nous abandonne, parce que nous ne lui communiquons de la perfectibilité que pour notre seule utilité ; comme elle ne lui sert pas, il n'a pas intérêt à la conserver. Cependant *Oexmelin*, Hist. des avanturiers, t. 1, dit que les chiens espagnols, devenus sauvages en Amérique, retiennent encore des connoissances de l'homme, pour la manière de chasser. C'est que ceci leur est utile.

enfans qui sont très-foibles, et par cela même très-facilement irritables, seroient plus capables d'apprendre, si leur organisation avoit assez de ténacité intérieure et moins de frivolité. Ne sont-ils pas plus sensibles, puisqu'ils sont plutôt émus ? Peu de chose les passionne ; la douleur, le plaisir les rend éloquens, persuasifs ; leur discours se colore de vives images ; il s'anime du geste, de l'accent, du sentiment ; ils imitent promptement, et s'instruisent avec facilité.

Je viens de dire que les personnes foibles sont plus sensibles ; j'appuierois cette opinion de mille preuves, si elles n'étoient pas superflues. Tout le monde sait que jamais les individus, comme les peuples, qui cultivent exclusivement la force, et qui n'estiment qu'elle, restent constamment barbares, parce que l'esprit perd d'autant plus, que le corps gagne davantage. L'éducation doit donc tendre à une autre action contraire ; elle doit rapporter sans cesse au système nerveux ce qui se dissémine dans les organes musculaires ; elle doit rattacher au centre ce qui s'échappe à la circonférence ; elle doit tout rendre au foyer intérieur. Mais quoi, dira-t-on, n'est-ce pas manifestement contraire aux vues de la Nature, qui préfère l'action

musculaire à la méditation ? Homme, souviens-toi que tu es sorti des bornes de la *simple Nature physique*, et qu'en te perfectionnant tu t'en éloignes ! Cependant, pour éviter les maladies qu'amèneroit infailliblement cet écart devenu bientôt excessif, il faut toujours suivre avec une religieuse observance tous les sentimens et l'instinct de la *Nature morale*, qui ne contrarient point la perfectibilité. Cette dernière, poussée à l'extrême, est une véritable maladie pour l'homme physique. La santé, qui est plutôt compagne de l'ignorance, peut cependant se concilier avec notre perfection, en écoutant les lois de l'hygiène, en ramenant les forces vitales à la circonférence par la gymnastique. L'excès de la stupidité est une autre maladie physique opposée à la précédente, et l'on n'a pas dit sans quelque raison qu'*on mouroit aussi de bêtise*.

Puisqu'il est des barrières qui limitent la puissance vitale, l'intelligence, qui en est le résultat, est donc bornée comme elle. Théophraste avoit pensé jadis que notre entendement, éclairé par les sens et dans sa plus grande perfection possible, pouvoit bien juger des causes jusqu'à une certaine étendue ; mais qu'arrivé aux causes premières et

extrêmes, il falloit qu'il s'arrêtât, ou même qu'il rebroussât chemin, en raison de l'insurmontable difficulté des choses. S'il est ainsi reconnu qu'il n'est pour nous aucune latitude illimitée, infinie, la perfectibilité doit avoir un terme. Quel homme osera cependant en poser la borne? et qui peut dire où l'intelligence doit se fixer?

A mesure qu'on exalte les forces et la mobilité des nerfs du centre épigastrique, celles de la tête et des sens externes se montent à l'unisson, par les liens de la sympathie. Cet effet a lieu sur-tout dans des constitutions grêles et nerveuses, dans des tempéramens délicats et mélancoliques, enfin dans quelque cas de maladie, ou même par l'usage des boissons stimulantes. On conçoit que la chaleur des climats y influe puissamment encore; et le concours simultané de toutes ces causes est sans doute un des premiers moyens de perfectionnement.

Développant davantage les parties qu'il exerce, l'usage continuel a dû rendre le genre nerveux de l'homme civilisé prépondérant à son système musculaire, et sa tête a dû acquérir un plus grand volume que celle du sauvage. Une longue expérience semble confirmer ces inductions. Ainsi le

front des peuplades barbares, loin d'offrir l'aspect et l'élévation sublime de l'intelligence, ne présente que la dépression naturelle et quelquefois factice qui les condamne à une profonde imbécilité. Ainsi, Caylus observe que les têtes des statues antiques des héros et des divinités sont fort grosses. C'est sans doute une cause des douleurs de l'enfantement chez les nations policées; tandis qu'il est si facile parmi tant de hordes ignorantes et barbares. La Genèse prédit un accouchement douloureux à la femme qui goûtera le fruit de l'arbre de science; et c'est ainsi qu'en nous écartant des lois de la sage Nature, nous devons en supporter la peine.

Ce sens philosophe qui caractérise tout animal, et dont nul ne peut être privé sans perdre son existence, le toucher, est le principal organe de nos connoissances. Il est la base de nos sensations les plus sûres et les plus nécessaires; c'est lui qui se modifie en sens du goût et de l'odorat, et qui aperçoit même la lumière chez les derniers des animaux. L'homme n'a pas, comme nous l'avons observé, la même finesse de peau dans tous les climats et chez tous les individus. Le stupide hottentot, qui se graisse de suif, l'insensible américain qui se frotte de rocou,

l'indien qui se couvre de bouze de vache, l'insulaire australien qui se tatoue et se matachie, et le samoïède couvert d'une crasse enfumée, n'ont pas ce tact délicat et sensible des nations européennes et policées. Si les habillemens de ces derniers les empêchent d'être vivement affectés des intempéries et des variations atmosphériques, leur peau n'en devient que plus irritable. Il est facile d'observer, en général, dans la multitude des hommes, que leur esprit répond souvent à la finesse plus ou moins grande de leurs tégumens. Jamais, chez les animaux, le rhinocéros brutal et grossier n'égalera la vive sensibilité du chien; et le cuir épais et coriace de l'âne le sépare éternellement du coursier généreux qui devine la volonté de son maître.

Des labeurs immodérés rendent calleux les organes les plus sensibles; le repos extrême, au contraire, leur donne une trop grande délicatesse : l'exercice simultané de l'esprit et du corps est incompatible s'il est excessif, et les grands travaux de tête affoiblissent les mouvemens de la vie. L'estomac en devient plus irritable, et rend l'homme pusillanime. La continuité de cette habitude augmente encore cette disposition factice,

et cause une excitabilité très-vive dans tout le système nerveux. Pour maintenir un juste milieu, il faut que le rapport entre l'intelligence, les sensations et la force musculaire demeure toujours en équilibre. Si la sensibilité prédomine trop, on est sujet à une foule de maladies nerveuses, et même à la folie. Des constitutions exigent plus ou moins d'excitabilité, et lorsqu'elle est nulle, on reste imbécille.

Il est donc vrai que c'est dans le physique de l'homme, qu'il faut chercher les élémens de sa perfectibilité morale (1). Il ne faut donc pas commencer par éclairer l'esprit avant qu'on ait préparé, développé le corps. Notre systême d'éducation est vicieux, par cela même qu'il ne s'occupe jamais que de l'esprit, objet secondaire qu'on préfère si mal à propos d'abord à l'institution physique. Un bon instrument n'est-il pas d'abord

(1) Cette vérité a toujours été reconnue par les meilleurs psychologistes, et les métaphysiciens les plus exacts. L'étude de la nevrologie doit précéder toutes les suppositions du raisonnement. Voyez comment les changemens corporels agissent sur l'ame. *Charl. Collignon*, Inquiry into the structure on the human. Body, relative to ist influence on the morals; Cambridge, 1764, in-8. *Grégory*. G. *Zimmermann*, etc.

nécessaire pour bien exécuter un ouvrage? Il importe donc beaucoup d'élever et d'instruire le foible enfant dès sa naissance, à l'école des habitudes physiques, si salutaires pour son développement moral; mais toutefois n'allons pas exercer à l'excès ses forces musculaires; n'allons pas, sur-tout, enchaîner dans des langes les premières impulsions de sa vie. Puisque les liens du corps asservissent l'ame, et l'empêchent de prendre toutes ses dimensions naturelles, comment l'enfant esclave apprendra-t-il à devenir homme? Les premières impressions des sens sont les fondatrices de notre entendement; elles durent jusqu'au tombeau. Si la base de l'édifice est posée sur un sable mobile, tout doit s'écrouler avant le terme. Il est d'une extrême importance de veiller sur les premiers développemens de l'enfance, puisque le caractère originel de chaque individu n'est souvent que son produit, et que, disciples des objets qui nous entourent, nous en recevons toutes nos pensées. L'intelligence des choses nous pénètre par les portes extérieures de l'ame, qui sont les organes des sens.

L'instinct est un sentiment inné, originel, qui veille à la conservation de tout

être sensible; il a plus d'énergie, à mesure que l'individu plus foible en réclame davantage l'assistance. Je dis qu'il est *inné*, car nous avons vu ci-devant qu'il étoit antérieur à toutes les idées, de même que la sensibilité qui le forme, et qui est elle-même le résultat de l'organisation. Distinguons donc nos sentimens naturels, de nos idées acquises, qui en sont la suite.

Il y a même tant de différence entre le sentiment et la pensée, que l'un des deux, poussé à l'excès, éclipse toujours l'autre. Un homme trop raisonneur, trop spirituel, trop riche en mémoire, est toujours extrêmement froid dans tout sentiment. Il vit dans la tête, il est mort dans le cœur, il ne sait plus être touché; dépourvu de la chaleur du génie, il disserte, il raffine, il aime le clinquant; les chef-d'œuvres des arts et des sciences ne font qu'effleurer son ame frivole; il est eunuque pour la perfection.

Plus ardent et moins épilogueur, l'homme sensible est vivement ému, agité, pénétré dans son intérieur. C'est son cœur qui brûle, qui se déchire, et non sa surface qui est effleurée. Il n'a pas de l'esprit, mais du génie. Le simple, le noble, l'énergique, le touchant, le sublime, voilà les caractères qui

distinguent son ame. On se trompe souvent lorsqu'on juge les hommes par ce vain babil des sociétés ; celui qui sent le génie est tranquille, réfléchi, sombre même ; il ne peut évaporer au dehors par des paroles impuissantes et futiles, la fougue des sentimens qui le dévore. Pourroit-il exprimer ce qu'il sent si fortement? Quiconque est passionné n'argumente point avec subtilité ; toutes les paroles se transforment en affections ; les grandes passions absorbent tout. Quand nous n'apercevons que des passions babillardes, soyons sûrs qu'elles sont languissantes et froides ; il n'y a que les vives et profondes, capables d'exécuter et de penser des choses grandes. La surface mince et brillante ne peut remplacer une profondeur inépuisable.

Ce n'est donc pas seulement un raisonnement subtil et vain qui est la véritable base de la perfection, unique résultat de la sensibilité. Ce ne sont pas sur-tout les arides préceptes, les méthodes pédantesques, et les discussions minutieuses, et ce ramas indigeste de connoissances philosophiques, et cet entassement de compilations dans les sciences qui font avancer vers le but de la perfection. C'est bien plutôt tout ce qui stimule en nous les affections mâles, tout ce

qui enflamme les passions généreuses, tout ce qui élève audacieusement l'ame au dessus de la médiocrité et de l'abjection du vulgaire.

Quand on vit descendre au tombeau les gouvernemens d'Athènes et de Rome, les vertus déchurent, le courage s'énerva, l'éloquence perdit son énergique vigueur, la poésie devint ou rampante ou boufhe et sans consistance; les beaux arts, qui font le charme de tout homme policé, se traînèrent atteints d'une langueur mortelle; tous les liens de la perfection, tous les sentimens de la vie sociale se relâchèrent et bientôt se rompirent. La noble simplicité des arts et des sciences, corrompue, fardée par le luxe, se surchargea bientôt d'ornemens aussi bizarres qu'étrangers. (1) Ce n'étoient plus ces ouvrages majestueux, ces compositions sublimes par leur pureté, qui étonnoient jadis les regards et enchantoient tous les cœurs. Le clinquant, la futilité, le goût recherché, extraordinaire et alambiqué, leur succéda pour les dépraver. Ainsi la perfectibilité rétrograda, parce que la sensibilité fut comme étouffée par le poids du luxe, par la cor-

(1) Voyez *Fénélon*, Dialogues sur l'éloquence; Paris, 1784, in-12, pages 287 et 289, etc.

ruption et le despotisme. Comment maintenir les affections des grandes ames, lorsque tout les comprime et les écrase ? Quand les nations négligent les beaux arts qui entretiennent le sentiment, soyez sûr qu'elles cultiveront mal désormais les arts de nécessité ; et malheureuses celles qui les enveloppent toutes dans un commun mépris.

Les peuples ne se gouvernent bien que par l'ascendant des sentimens ; on n'en peut faire, sans cela, que des esclaves abrutis et méchans. Combien ne fait-on pas de choses sublimes par l'impulsion des passions ! Les anciens législateurs en furent si vivement persuadés, qu'ils n'entreprirent de fonder aucun gouvernement sans employer leur vigoureuse activité ; ils ne se servirent des religions que pour cette unique fin ; et tous les sentimens religieux n'ont-ils pas eu pour but principal d'établir des sociétés, de rassembler et de policer des hommes épars et barbares ? On n'imagina rien de plus puissant pour dompter, sans force physique, des volontés effrénées et sans lois. Ce sont les enfers qui ont posé les premières bases des gouvernemens. On rendit dans le principe toutes les religions patriotiques ; les dieux protégeoient exclusivement la nation qui les

honoroit ; ils combattoient réciproquement ses ennemis, et les accabloient d'un déluge de calamités ; ils étoient supérieurs dans l'idée du peuple, à tous les dieux étrangers. Les divinités romaines ne devoient jamais céder aux autres, et cette opinion rendoit Rome invincible. On nourrissoit dans les jeunes cœurs des sentimens de fierté, d'hauteur, et d'âpreté de courage, qui faisoient regarder les étrangers comme de stupides ou de lâches esclaves. L'artisan grec appeloit barbare le puissant roi de Perse ; cette croyance lui inspiroit l'orgueil d'exceller dans les arts, et le courage de triompher aux champs de Marathon. Quiconque veut détruire comme préjugés les affections nationales, l'orgueil, la fierté, l'idée de supériorité qui allument les rivalités des peuples, éteint le patriotisme, éteint la source des grands efforts ; il énerve leur vigueur et leur industrie. J'avouerai sans peine, en ne considérant ces objets que sous un point de vue général, que tous les hommes sont frères, et l'amour du genre humain recommande une philantropie sans acception ; elle égale le tartare, le hottentot à l'européen. Les maximes politiques qui lui sont contraires endurcissent le cœur pour les étrangers,

mais elles l'attendrissent davantage pour le compatriote. Toutefois, s'il n'est point déshonorant pour le philosophe, de céder à un préjugé, c'est sur-tout à celui qui considère les peuples européens et leurs colonies comme supérieures à toutes les autres qui couvrent la surface du monde. Il est bon d'établir, de respecter, d'enraciner même le préjugé qui nous fait préférer et chérir nos propres concitoyens et nos contrées policées, plutôt que des hordes barbares et inconnues, et des climats étrangers. Ce n'est pas le seul préjugé qui soit utile, car un bon nombre d'entre eux sont des sentimens qu'on doit habilement employer pour le perfectionnement de la civilisation.

Eh quoi ! me demandera-t-on, si un préjugé, c'est-à-dire, souvent une erreur, est utile, il y a donc des vérités préjudiciables? Oui, sans doute quelquefois; *mais c'est seulement pour l'homme policé.* Puisque nous ne sommes plus dans la simple nature, de quel droit prétendons-nous suivre toutes les vérités qui l'accompagnent? Puisque les liens sociaux sont en perpétuelle contradiction avec l'intérêt privé; puisqu'il faut empêcher l'homme de devenir la proie de ses appétits grossiers, de son ambition, de son

égoïsme ; puisqu'il faut river toutes les affections individuelles, et les pensées même les plus extérieures, à l'universalité des membres associés, la voix de l'imposture a pu devenir nécessaire, où la force ne pouvoit pénétrer ; elle a su asservir les consciences que la violence n'auroit pu dompter. Mais arrêtons-nous..... Ah, l'erreur sans doute fait quelquefois du mal ! Cependant il est des erreurs innocentes, et pourquoi les détruire si la vérité elle-même devient un instrument de destruction dans la main d'un furieux? Quand les hommes auront tous un cœur droit et juste, on ne devra pas craindre toutes les vérités, leur éclat n'est dangereux que pour les ames accoutumées aux ténèbres de la corruption ; il les aveugle au lieu de les éclairer.

La marche des connoissances a ses siècles d'intermittence, comme ses tems d'activité. Les canaux des prospérités nationales, ouverts après des momens de désastres et d'angoisses ; les douceurs de la tranquillité succédant aux tourmentes qui ébranlent les états, tournent tous les efforts de l'industrie vers le bonheur général des nations. Les tempêtes politiques sont quelquefois des ressorts qui stimulent, qui réveillent l'esprit

humain engourdi dans le repos. Semblable à l'abeille qui s'anime d'une infatigable diligence lorsqu'on la dépouille de ses trésors, les peuples sentent alors le besoin des travaux réparateurs; ils brillent d'une ardeur nouvelle; leur ame fermente, les campagnes sont vivifiées, et les cités retentissent du bruit confus de mille artisans laborieux. Ainsi s'éleva jadis cette brillante Grèce après les immortelles journées de Marathon et de Salamine (1) : ainsi l'on vit éclater cette dominatrice du monde, cette orgueilleuse Rome, après avoir dompté Carthage, et éteint les funestes brandons de ses discordes civiles. Dans des siècles modernes, c'est ainsi que fleurirent l'Angleterre et la France, lorsque celle-ci, déposant les fureurs de la ligue et les torches du fanatisme, vit éclore le siècle fameux de Louis XIV. Puisse-t-elle ressaisir aujourd'hui son antique splendeur, après les tems de vertige et de convulsion qui l'ont si vivement agitée !

Ceux qui ont prétendu que l'homme étoit par-tout exactement le même, et qu'il ne dépendoit que d'un bon gouvernement d'en

(1) *Dubos*, Réflexions sur la poésie et sur la peinture, t. 1.

tirer

tirer tous les avantages possibles, n'ont pas assez réfléchi sur la puissance des climats; ils n'ont pas bien connu l'empire des tempéramens nationaux. Toutes les contrées sont-elles propres aux mêmes institutions? Non, sans doute. Etablira-t-on le despotisme chez une nation peu nombreuse, indigente et laborieuse, sur un sol ingrat et stérile, au milieu des rochers du nord ou sur le rivage des mers? Jamais. Le pouvoir arbitraire ne germera-t-il pas dans les terrains féconds et riches, dans des plaines chaudes, toujours couvertes de fruits qui, nourrissant les peuples sans travail et sans peine, maintiennent une grande population dans l'indolence, la fainéantise, la corruption? L'indépendance est-elle compagne de la molesse, de la volupté, des superstitions insensées? Est-il dans l'ordre de la Nature, que les peuples avilis par la servitude aient des sentimens de hauteur de courage et de grandeur d'ame, sans lesquels on ne peut rien enfanter de sublime? L'Inde, où les sciences ont devancé celles d'Europe pendant tant de siècles, n'est-elle pas toujours demeurée dans une stupide médiocrité? A-t-elle exécuté quelque chose que nous n'ayons mille fois surpassé? Pourquoi cet état perpétuellement stationnaire? Pourquoi

craint-elle toute innovation, et n'en veut-elle recevoir aucune d'utile ? Par quelle cause ses gouvernemens arbitraires musèlent-ils l'esprit humain ? C'est qu'ils ne peuvent subsister avec sa perfection, c'est que le climat l'empêche. Peut-on vouloir autrement qu'on est mû par la Nature et par tous les objets qui nous environnent ?

Les hommes voisins du soleil deviennent beaucoup trop irritables et trop foibles en proportion de leur intelligence. L'imagination désordonnée et dans un continuel délire exstatique, franchit toutes les bornes de la justesse chez eux ; tandis qu'elle demeure lente et assoupie chez les épais septentrionaux. Ces différences apportent des changemens analogues dans le physique sain, comme nous l'avons vu, et même dans l'état morbifique. Les maladies sont aiguës dans le midi et chroniques au nord (1).

La chaleur a donc le plus grand empire sur l'espèce humaine, de même que sur tous les autres corps organisés. Elle est l'un des plus puissans agens de la nature entière ; elle régit le physique, elle dirige le moral. La présence du calorique fait de l'indien un être tout de nerfs et de sentimens ; son ab-

(1) *Lorry*, Melanchol. nervos. t. 1, p. 84.

sence rend l'habitant du pole tout de bronze. Flamme conservatrice de tous les êtres vivans, elle fait éclore les fleurs de l'amour; elle rend l'esprit de vie au reptile engourdi, à la sensitive flétrie par les outrages de l'hyver; ses douces influences remplissent l'univers; la chaleur est la porte de la vie, le froid est la route du tombeau. La première, ornée des éclatantes productions qu'elle engendre, est le principe de toutes les affections tendres de la sensibilité animale; le second, se couvrant des armes du trépas, n'ouvre les ames atroces qu'aux passions funestes. Ainsi le foible malabare adore l'instrument réparateur de l'existence, le *lingam* ou *phallus*, parce qu'il voit tout naître autour de lui. Le féroce scandinave, au contraire, se prosterna jadis devant le glaive homicide, parce que son climat est celui de la destruction.

Plus les individus deviennent foibles, plus ils sont sensibles et miséricordieux; la pitié s'ouvre sans obstacle un passage dans les ames impuissantes qui en éprouvent le besoin;

Non ignara mali miseris succurrere disco.

VIRGIL. Æneid.

Indépendamment des différens dégrés de latitude, il se présente de grandes variétés

dans la température des climats. L'habitant de la plaine fertile est lourd, indolent; il ne ressemble point au subtil et robuste montagnard. Ce dernier se rapproche beaucoup plus des nations hyperboréennes; au lieu que le premier ressemble davantage aux équatoriales. Nous avons assez montré dans la seconde section de cet ouvrage, combien les différences de température apportoient de changemens dans l'usage des nourritures solides et des boissons; combien le midi étoit sobre et frugivore, et le nord intempérant et carnivore. Nous avons remarqué l'influence des liqueurs spiritueuses dans les climats tempérés, et des infusions narcotiques employées sous la zone torride. Quel dédale de modifications apportées par tous les objets qui nous entourent! Il est donc vrai que notre intelligence n'en est que le produit! Et pouvons-nous enfreindre ces lois supérieures à toute la puissance humaine?

L'activité de l'intelligence dépend beaucoup de l'affluence du sang dans le cerveau. Tout ce qui stimule le système artériel, tout ce qui attire le sang dans la tête, fait naître aussi des idées plus vives, plus lumineuses, des vues plus ingénieuses, une éloquence

plus rapide, plus entraînante (1). Les anciens auteurs se servoient du vin pour produire cet effet; chez les modernes, on emploie le café. La position horizontale, ou couchée, y contribue puissamment encore. Les drogues échauffantes, les liqueurs spiritueuses, les aromates, l'opium à petite dose, font naître un état d'excitement qui réveille fortement l'intelligence. Alors, l'ame ardente bouillonne d'énergie; les pensées jaillissent et s'échappent en torrens; le cerveau entre dans une véritable érection, ainsi qu'il arrive aux organes de la génération par la même cause (2); le

---

(1) Les improvisateurs sont des personnes d'une grande susceptibilité nerveuse et spasmodique; leurs yeux sont allumés, leur poitrine oppressée. Ils tombent ensuite dans une prostration extraordinaire de forces qui les rend comme morts. Remarquez que ces sortes de poëtes ne se trouvent que dans les pays chauds. Démocrite l'abdéritain disoit que sans accès nerveux, on ne pouvoit être grand poëte.

(2) On ne peut douter que les organes de la génération n'aient les plus grandes analogies avec la vigueur de tête, si l'on considère, 1° que les eunuques ont l'esprit très-foible; 2° que l'intelligence s'accroît extrêmement vîte à l'âge de la puberté; 3° qu'elle disparoît avec la puissance de se reproduire; 4° que les personnes qui ont le plus de forces génératrices, ont aussi une plus grande énergie cérébrale 5° que

cœur brûle, l'esprit s'allume, il est transporté dans un état d'ivresse, voisin de l'enthousiasme, du délire, de l'extase. Quelques dégrés de plus feroient tomber dans des paroxysmes d'affections nerveuses et comateuses. Jules César et Mahomet, par cette même cause, étoient sujets à l'épilepsie. Les grands hommes sont plus voisins de la folie que les esprits vulgaires, et les fous sont plus près d'être des esprits supérieurs, que les têtes froides et prudentes. Aussi les maladies des hommes de génie sont compliquées, pour l'ordinaire, d'accidens nerveux.

Des personnes sont naturellement plus favorisées que d'autres en intelligence, parce que le sang est refoulé davantage dans leur cerveau. Tels sont les individus dont les extrémités, les bras et les jambes sont petites,

l'afflux du sang dans un organe, y excite une sorte d'inflammation, d'irritation, d'intumescence; car on sait que le sang est un excitant pour la fibre vivante, etc. Pour bien connoître le cerveau, il faut étudier les parties génitales. L'excès des plaisirs de l'amour détruit la force de l'entendement; et les occupations de tête trop profondes rendent impuissant. Ainsi Newton resta vierge. Apollon s'étant marié, dit *Dufresny*, l'Hippocrène tarit le lendemain. De même que les organes propagateurs secrètent la semence; le cerveau secrète des pensées.

l'habitude du corps ferme et serrée, le cou court et la tête assez grosse. Chez eux, le systême sanguin n'ayant pas d'espace au dehors, est refoulé vers l'intérieur et dans le cerveau. Les complexions lâches, molles et flasques, dont la contexture est relâchée et pendante; dont les pieds et les mains sont gros, lourds, massifs; dont le cou est alongé comme chez les animaux stupides, l'autruche, la grue, le chameau, etc.; et dont la tête est petite, conique, éloignée du cœur; toutes les personnes, dis-je, ainsi conformées, sont plus ou moins voisines de l'imbécilité, parce que le sang, trouvant de grands membres à parcourir, y circule de préférence à la tête, et se porte à la circonférence du corps.

Les rapports de grosseur entre les nerfs cervicaux, et la masse cérébrale indiquent encore la plus ou moins grande destination à penser de chaque être. Comme ces nerfs servent à faire mouvoir l'animal, plus ils seront considérables, eu égard au cerveau, plus ils témoigneront que l'individu est formé plutôt pour agir que pour réfléchir. Le nègre qui les a proportionnellement plus forts que l'européen, selon l'anatomiste Sœmmering, semble aussi plus porté à l'action qu'à la réflexion; et les quadrupèdes à plus forte

raison encore. L'européen dont le cerveau l'emporte par sa masse sur toutes les autres races humaines, et dont les nerfs destinés au mouvement, sont les plus grêles, a été formé pour réfléchir avant que d'agir; pour sentir, autant que pour travailler. Mais j'avoue sans peine que notre état de civilisation, exerçant beaucoup les facultés intellectuelles, en a davantage développé les organes; tandis qu'errant au fond des forêts, le sauvage sans connoissances et sans desirs, n'a besoin que de mouvement, et néglige entièrement la pensée.

Si la stimulation du cerveau éveille les forces intellectuelles, il leur succède toujours un état d'affaissement et d'apathie d'autant plus grand que l'excitement a été plus énergique. La réaction est toujours proportionnelle à l'effort; telle est la loi invariable de la sensibilité et de l'organisation vitale. L'épuisement de l'esprit est suivi d'un espace, d'un tems d'atonie et de foiblesse nécessaire pour en réparer la perte. Il en est de même pour la douleur. Une colique néphrétique cesse par intervalles (quoique la cause en subsiste toujours), pour se ranimer avec une nouvelle douleur. Le sentiment meurt et renaît tour à tour dans les violentes affections.

de l'ame et du corps. C'est à ce principe de balancement, d'oscillation qui cherche l'équilibre, que tient la périodicité de la plupart des maladies chroniques et convulsives. Dans toute l'économie animale, rien n'est plus susceptible de cette puissance d'action et de réaction, d'excitement et de prostration, de *strictum* et de *laxum*, d'irritabilité et d'épuisement, que le genre nerveux; il en contracte même l'habitude d'une manière si durable, qu'il faut souvent des secousses multipliées en sens contraire, pour l'en désaccoutumer. La périodicité du flux menstruel (1) des maladies fébriles, des paroxysmes nerveux, du rut annuel des animaux, etc. et même des rythmes harmoniques, dépend de cette faculté des nerfs. Ce n'est point la véhémence des affections morbifiques qui tue, c'est la foiblesse qui les suit; tant qu'on souffre, on

---

(1) Le lait des nourrices se sécrète plus abondamment, et coule même aux heures ordinaires de l'allaitement. *Nenter*, Fund. med. p. 7. La faim nous prend aux heures du repas, plutôt qu'en d'autres tems. C'est sur un pareil fondement qu'on a admis les années climactériques. Une femme qui avorte est sujette à d'autres avortemens, par cette même cause. *Linné*, Flor. lapon. p. 324, prétend que les laponnes ne sont réglées qu'en été et non en hyver.

peut encore compter sur la vie; il n'est plus de remède, lorsqu'on devient incapable de ressentir du mal. Un excitant, une passion, une douleur, une lueur d'espérance, un sentiment vif dans un moribond peut prolonger son existence; lorsque l'esprit s'éteint, le corps succombe bientôt.

On peut réduire à un seul point indispensable le but physique de toute l'éducation; c'est d'augmenter la sensibilité du cerveau; c'est de nous faire plutôt *nerveux* que *musculeux;* c'est de nous rendre plus capable de sentir pour agir, que d'agir sans sentir. Ainsi c'est au naturaliste-médecin à diriger l'éducation, à en préparer les voies. Lui seul est capable de les indiquer, et non pas ces futiles raisonnemens de tant de prétendus philosophes qui ignorent les lois de la physique (1). Qu'ils aillent déclamer leurs vains systêmes autre part, sans venir inutilement tourmenter, dans leurs règles étroites, les tendres cervelles de l'enfance, comme les omaguas qui compriment les crânes de leurs

(1) Les espagnols nés en Amérique, ont l'esprit plus précoce qu'en Europe. *Ulloa*, Voyag. t. 1, p. 32. C'est à cause de la chaleur, car il n'en est pas de même au nord de l'Amérique.

nourriçons entre des planches. A quoi servent les raisonnemens abstraits à des enfans incapables de les comprendre? et ces lourds préceptes et ces frivoles distinctions, et cette logique pointilleuse, astucieuse dont on les bourre, et qu'on empreint dans leur mémoire comme chez les perroquets? Cherchez, cherchez la Nature; suivez-la sans relâche, étudiez-la; bornez-vous au simple physique; conduisez l'enfance par des objets tout matériels comme elle; occupez-la de choses sensibles; cachez les chaînes de l'étude sous les roses du plaisir. Que votre enfant voie, touche, sente, entende, goûte, marche, saute, crie; qu'il s'exerce lui-même, et qu'un pédagogue ridicule ne vienne pas lui ordonner ce qu'il doit croire, sans preuves; ce qu'il doit penser, sans raisonner; ce qu'il doit faire, sans savoir pourquoi. On devroit commencer à instruire l'adolescence, par les sciences exactes, comme la physique, l'histoire naturelle, la chimie, les premiers élémens des mathématiques, et non par ces ennuyeuses théologie, morale, métaphysique, logique, grammaire, etc. qui ne peuvent être entendues à cet âge, qui font perdre le tems et disloquent la raison de la jeunesse. On se plaint à tort qu'il y ait tant de sots;

car on prend tous les moyens pour en faire, et quiconque ne le devient pas, a manqué le but de son éducation.

Imitons la nature, cette bonne mère qui ne commande que par la voix du plaisir. Veut-elle nous engager à quelque chose? Veut-elle faire manger, boire, dormir, se reproduire, nous obliger à satisfaire nos besoins? Elle n'est jamais désobéie sans danger, elle n'est jamais écoutée sans plaisir. Toutes les actions qu'elle prescrit sont agréables, et des sentimens de contentement sont les douces leçons qu'elle nous donne. Précepteurs, suivez cette route, si vous voulez réussir.

Consultons toujours le moral des peuples relativement à l'empire des températures, et nous observerons que les contrées brûlantes furent le berceau naturel des sciences; quoique d'ailleurs, elles ne s'y soient pas élevées au point sublime où nous les voyons en Europe. Sur les terrains dévorés par le flambeau du jour, le langage est naturellement poétique et rempli de métaphores ampoulées, de figures outrées. Les mœurs sont extrêmes en tout; l'audace y devient un désespoir effréné, la vengeance y prend un caractère atroce, impitoyable; la foi-

blesse tombe dans la plus méprisable abjection, dans la pusillanimité la plus lâche, dans une terreur excessive. Les attentats qu'on y commet, surpassent tout ce qu'on a vu de plus barbare; et les vertus y deviennent presque supérieures à la nature humaine. Là, jamais on ne voit aller la piété sans fanatisme; la sagesse s'y enveloppe du voile de la fable, la science s'entoure de l'obscurité du mystère. Les femmes emprisonnées dans des harems, deviennent les captives d'un despote dévoré de jalousie, accablé de son impuissance. L'amour est une flamme dévorante, insurmontable, qui consume toutes les chaînes du devoir, qui ne se contient jamais dans les bornes de la raison. Une cruelle mélancolie, des cœurs ulcérés, des passions rongeantes, dissolvent tous les liens de la vie. Tout est excès, rien ne reste médiocre.

Bien différens de ces peuples, les habitans des zones glacées se rapportent à la nature de leur propre climat. On a dit qu'il falloit les écorcher, pour les rendre sensibles. Leur esprit lourd, automatique, à cause de leurs organes épais, obstrués de graisse, semble avoir été employé tout entier pour former la masse de leur corps.

Rien chez eux n'est extrême, si ce n'est l'héroïsme de la valeur, et les vertus fortes et courageuses émanées d'un cœur généreux. Leur ame d'ailleurs glacée, ne les transporte point dans le vague des chimères. Leur caractère demeure égal, inébranlable, et franc (1) dans toutes les affections; leurs mœurs sont rudes et grossières, mais simples ; leur amour est froid et géométrique. La force décide tout chez eux, et le sabre devient l'interprète de leurs droits.

Nous avons vu ci-devant que chaque nation étant pourvue d'un tempérament qui est lui propre, a de même son génie particulier qui en dépend et qu'elle ne peut changer. Nous ne sommes jamais au moral

(1) Comme ils ne sont nullement trompeurs, les rois les ont recherchés pour leur garde; les scythes gardoient les rois de Perse; les suisses, la plupart de ceux d'Europe ; et les anciens germains, plusieurs princes asiatiques ; celui de Maroc préfère les européens : ces peuples sont aussi les plus braves. Voyez Fr. *Hoffmann*, Dissert. phys. med. 12, t. 1 p. 291. J. *Bodin*, Method. hist. et Republ. l. 5, c. 1. César ne se défioit pas d'Antoine et de Dolabella qui étoient gras et sanguins comme les septentrionaux ; mais il redoutoit, disoit-il, Brutus et Cassius, secs et bruns, qui furent ses meurtriers. Ainsi le physique fait le moral.

que ce que la Nature nous forme et nous façonne au physique (1). Ainsi la constitution phlegmatique doit être reléguée parmi les emplois mécaniques, dans les travaux grossiers qui n'exigent que la force des muscles. Elle donne une ame sordide, abjecte, ignorante et stupide qui croupit dans une éternelle indolence.

Le tempérament sanguin est vif; il donne un esprit gai, mobile et folâtre; il est agréable, prodigue, vain, spirituel, mais sans génie. Pouvant cultiver les belles lettres, les langues, et toujours séduits par les plaisirs légers, ces hommes ont une grande facilité, mais perdent bientôt tout ce qu'ils ont acquis. Ils brillent dans l'éloquence, ils réussissent dans tout ce qui ne demande que de la mémoire. Ils rasent la circonférence des sciences, des arts, de la littérature. Poëtes frivoles, ou plutôt, papillons éclatans, ils n'approfondissent jamais, et sucent le nectar de toutes les fleurs. Leurs ouvrages sont comme les ailes de ces insectes, un soufle les dépouille de leurs ornemens. Ils effleurent trop le sentiment pour être perfectibles.

Ardens, passionnés, orgueilleux, re-

(1) *Huarte*, Examen des esprits, etc. part. 1.

muans, opiniâtres, guerriers, vindicatifs; les bilieux sont très-propres à tous les exercices du corps, à la discipline militaire. Sur les bancs des écoles, ils sont chicaneurs, ils avancent et soutiennent des opinions erronées, des systêmes hétéroclites. Ils deviennent brouillons et réformateurs. S'ils avoient moins de feu, d'ardeur, de fougue, ils seroient très-capables de reculer les bornes des arts ou des sciences auxquels ils s'adonneroient, et ils pourroient avancer la perfectibilité.

Mais la complexion la plus propre à cet emploi, est la sombre, l'austère mélancolie. Aristote avoit jadis observé que tous les grands hommes étoient doués de ce tempérament (1). Une grande chaleur long-tems continuée le fait naître souvent; c'est pourquoi il est plus commun dans les pays méridionaux. Il est, à la vérité, timide, ombrageux, jaloux; mais ses mœurs sont sévères, ses principes inflexibles, son caractère invariable, et ses passions d'abord lentes

(1) J'ai parlé du même objet ailleurs. Voyez de l'Emploi des caract. d'hist. nat. et de physiolog. hum. dans la peinture. — Dans le Magasin encyclopédique, floréal an 8. Voyez aussi *Huarte*, Loco citato.

s'allument

s'allument avec une incroyable vigueur. Sa sobriété est extrême ; sa rigidité effarouche. Cette complexion a d'autant moins de force musculaire, que l'ame a plus d'activité, d'énergie. Il semble que toutes les puissances de vie soient ôtées à son physique pour s'accumuler dans son moral. Le mélancolique est le *tenax propositi virum* par excellence. C'est cette ténacité sédentaire qui s'appesantit longuement sur le même sujet, qui le creuse en tout sens, qui l'examine et le scrute par toutes ses faces, qui mûrit sans cesse ses observations et ses pensées loin des distractions et des plaisirs ; c'est cette constance, dis-je, qui peut seule venir à bout de porter la perfection dans les sciences et dans les arts. Cet esprit grave et taciturne rend ces génies propres aux mathématiques, à la physique, à toutes les sciences de raisonnement et d'exactitude, à la philosophie naturelle, aux profondeurs de la politique, à fonder les idées religieuses. Ils deviennent aisément susceptibles d'un enthousiasme contagieux, irrésistible. Tous les individus, tous les peuples qui ont élevé leurs états, leurs sciences et leurs arts à un haut point de gloire et de splendeur, eurent une teinte plus ou moins vive de mélancolie. De longs

travaux la font éclore chez les savans laborieux; ils les rendent infiniment plus sensibles, parce que la mélancolie n'est qu'un état de vive sensibilité toute intérieure et peu visible au dehors. Dans le sanguin, au contraire, sa foible sensibilité est toute à l'extérieur, à la superficie; rien ne peut l'émouvoir profondément; les passions les plus brûlantes glissent sur son ame frivole. Il en est tout autrement dans l'atrabilaire; il vit tout entier concentré dans son cœur; l'autre s'étale, s'évapore entièrement en esprit léger et brillant.

Telles sont donc les principales différences du caractère de l'homme et des nations; mais on conçoit qu'elles se mélangent plus ou moins, et nous ne pouvons établir ici que des bases générales. On pourra, d'après elles, reconnoître les tempéramens dominans et les variations plus compliquées, dans chaque pays, à l'aide d'un examen réfléchi.

Il semble qu'un esprit de vie générale anime chaque peuple, mais d'une manière différente dans chaque climat. Les gouvernemens en sont la source; ce sont eux qui dirigent cette ame, pour ainsi dire, publique. Qu'on ne pense point que le moral d'un homme puissant n'agisse nullement sur tous

ceux qui l'entourent, par le seul ascendant de sa fortune. Quelle pondération n'acquièrent point certains génies sur la volonté des nations ! Combien de grands hommes n'ont-ils pas su en manier les passions à leur gré! Pense-t-on que ce soit à l'aide de la raison ? Bien loin de là; c'est par les différens sentimens d'espérance, de crainte, d'amour, d'admiration, etc. Tous les cœurs se mettent facilement à l'unisson de ces affections. Voulez-vous entraîner l'opinion ? Cherchez le grand, le sublime, le tendre, le passionné; présentez l'espoir du bonheur.

Mahomet parle-t-il au nom de Dieu, non avec le fol enthousiasme d'un énergumène, mais avec le profond sentiment et la noble audace du génie? bientôt il conduit l'arabe à la conquête de l'univers, et ses successeurs distribuent les couronnes de l'Asie. N'a-t-on pas vu souvent le bras d'un seul homme relever des états en décadence, et en précipiter d'autres vers leur ruine? Guerriers magnanimes, sachez que c'est l'enthousiasme qui crée les triomphes, qui enchaîne la victoire, même contre d'innombrables armées ennemies. Par ce seul sentiment, une poignée de grecs au milieu de leurs arides rochers, résiste au choc immense de l'Asie

conjurée, et bientôt s'enrichit de toutes ses dépouilles. Ce n'est que par de profonds sentimens, par un respect sacré et religieux que se fondent les lois des empires. Malheur aux législateurs vulgaires qui, remplis de petites vues ou de leurs vils intérêts, veulent gouverner les hommes ; leur chûte est assurée. Il faut savoir s'élever dignement à la hauteur de son sujet. Pour conduire le vulgaire, il faut avoir une ame supérieure ; et tout homme qui passe sa vie entièrement occupé de petits objets, est à coup sûr dépourvu de génie. Ames fortes et vigoureuses qui, planant dans une sphère vaste, élevée, contemplez la tourbe des mortels ! Vous dont le regard plus perçant que celui de l'aigle, embrasse l'immensité de l'espace ; vous qui ne comprimez point vos idées dans un cercle étroit et mesquin, c'est à vous qu'il appartient de tenir le gouvernail des empires, et non pas à de ridicules brouillons qui, sans caractère, sans instruction, bouffis de leur suffisance, tuméfiés d'un sot orgueil, ne veulent que trop souvent se partager les dépouilles et le sang des hommes. Puissent les nations éviter encore ces esprits superficiels, évaporés, qui se perdent en systêmes imaginaires, et qui pensent remuer

le globe avec la pointe d'une aiguille. La science et la vertu sont deux titres pour obtenir et pour conserver la confiance des hommes. Maîtres des peuples, êtes-vous vertueux et grands, non pas au dire des adulateurs, mais par l'acclamation universelle? vous régnerez dans la mémoire de la postérité, et vous couvrirez de gloire et de félicité votre propre patrie; le cœur humain sera le temple de votre renommée.

Les manières et les habitudes des peuples fournissent les indices de leur génie (1). A mesure qu'ils sont plus éclairés par les rayons des sciences, ils sont moins susceptibles de fanatisme politique ou religieux, ou l'effet en est moins durable et plus rapide. Les sentimens irréfléchis de l'enthousiasme

---

(1) Thomas *Campanella* reconnoissoit de même le caractère moral des individus par leurs gestes et leurs usages. En les imitant de son mieux, il sentoit naître en lui-même les idées, les affections, les penchans de ces mêmes personnes. Je ne doute pas qu'en habituant tel peuple à telles coutumes d'un autre peuple, on ne lui fasse naître des pensées, des sentimens analogues; c'est ainsi que les institutions et les gouvernemens changent les hommes; c'est ainsi que la vertu peut s'apprendre, de même que les vices se propagent par l'imitation.

et des passions qui secouent le genre humain, diffèrent dans leur objet suivant le caractère propre des nations. Il n'est aucune race humaine plus capable du fanatisme guerrier que les mongols et les tartares; il n'en est aucune plus adonnée aux sectes et aux opinions religieuses, que les orientaux et tous les méridionaux. Qui ne connoît l'inquiette turbulence de la race celtique? Son intelligence, sa bravoure, ses conquêtes, l'inconstance de ses institutions ne font-ils pas un étonnant contraste avec la molesse, l'efféminations, l'éternelle routine de l'asiatique, l'indolence du nègre, la timidité du lapon, etc.? Hommes qui vous imposez la pesante tâche de diriger les intérêts d'une partie du genre humain, étudiez son moral et sur-tout son histoire physique et naturelle, qui en est la base. Elle seule vous peut indiquer ce qui convient à chaque nation et ce qui lui est contraire; elle seule peut vous initier dans la connoissance de son caractère, modifié par les températures, les alimens, les coutumes, etc. Ainsi les hommes ne sont point exactement semblables par toute la terre, comme l'ont pensé des philosophes. Non, Helvétius, tous les esprits ne naissent point égaux, soit parmi les indivi-

dus d'une même contrée, soit sur-tout dans les divers pays de la terre. L'habitant du Sénégal ou du cap de Bonne-Espérance, autrement conformé que l'européen, n'exécutera jamais les mêmes choses dans de pareilles circonstances.

Qui oseroit même penser que le caractère moral des européens est par-tout semblable, et que les gouvernemens peuvent tout opérer? Non, non, ils ne suivent jamais que l'esprit public dans leur marche, ou bien ils s'affaissent et se renversent dans la poussière lorsqu'ils veulent outre-passer certaines bornes. Le despotisme le plus absolu lui-même, a ses propres limites parmi les nations du midi.

Plus une affection est véhémente, moins elle a d'existence; la durée de l'enthousiasme est en raison inverse de son impétuosité. Le mahométisme, si brûlant dans son principe, s'éteint aussi plus rapidement qu'une religion douce et tranquille. Etabli par la terreur de l'épée, il périra par la plume.

Mais comment se propage le fanatisme des passions? Par la contagion de l'exemple. Rien de plus étonnant chez l'homme que cet empire de l'imitation; c'est par lui que les connoissances se disséminent, de même

que les erreurs ; c'est par lui que les mœurs, les usages, les modes, et tout ce qui compose l'esprit public, forment un tout homogène d'un grand peuple. Le premier ferment qui met en jeu l'imitation est le gouvernement. Ne voit-on pas les hommes suivre l'impulsion de leurs maîtres, se régler aveuglément sur leur conduite, épouser leurs intérêts? N'oublions jamais que toute autre force que cet ascendant de l'opinion, est funeste aux gouvernemens ; qui régit par le fer périt par le fer ; la résistance s'oppose tôt ou tard à la violence. Il est vrai de dire, avec un auteur anglais, qu'on gouverne plus facilement les hommes par des chansons que par des lois. Les anciens législateurs grecs faisoient mettre en vers et en musique les institutions qu'ils proposoient aux nations. Ils élevoient des autels aux Grâces, et l'austère Lycurgue fit dresser une statue au Rire. Par combien de moyens ne parloit-on pas aux yeux, chez les romains, par la pompe des spectacles, le concours des triomphes, la gravité des costumes, le respect pour les Dieux, etc. ?

J'ai toujours observé comme un fait certain que le théâtre, bien loin de copier les mœurs des sociétés, leur prêtoit, au contraire, ses manières. C'est par la raison que

nous remarquons les gestes des acteurs et que nous nous plaisons à les voir; que, réunis, nous nous passionnons, nous nous échauffons en masse à les examiner, tandis que ceux-ci épient nos habitudes dans l'isolement et la tranquillité.

L'excès des températures trop chaudes ou trop froides, débilite le genre nerveux et rend plus puissante la contagion de l'exemple et de l'imitation. C'est au midi que les sectes religieuses ont trouvé leur berceau. Les maniaques, les aliénés de toute espèce y sont deux ou trois fois plus nombreux que dans nos climats. L'imitation se perd dans l'isolement et dans la solitude; elle se déploie avec une violence extrême parmi de grandes masses. J'ai observé une épilepsie qui s'est communiquée à trois femmes présentes par la seule vue; mais elle eût fait plus de ravages dans une grande multitude. Qui ne connoît l'histoire des filles milésiennes guéries par Mélampe? Qui n'a pas ouï parler des religieuses de Loudun, d'Aussonne, des femmes de Lyon (1), des fanatiques des Cévennes, des fureurs de la ligue et de la fronde,

(1) Il y a deux siècles. Voyez *Bonet,* Medic. septentr. p. 228; et *Primerose*, etc.

des convulsionnaires de Saint-Médard (1), du mesmérisme et de toutes les affreuses tourmentes politiques des nations? Voyez à quel point on peut exalter l'ame humaine? Avec d'aussi puissans moyens, on pourroit opérer des prodiges; car c'est par le délire de l'enthousiasme que les hommes s'élancent à la perfectibilité. Mais, hélas! combien d'ames scélérates et de cœurs sanguinaires n'en ont-ils pas abusé! Armes fatales et terribles, ces passions peuvent causer autant de calamités que de bonheur. Craignez que leur ressort funeste ne tombe entre les mains d'un furieux.

Non seulement la propagation des affections du systême nerveux est plus violente, plus rapide sur de grandes masses d'hommes; mais elle se communique encore d'un individu à un autre individu, principalement chez certains peuples affoiblis par la froidure extrême des poles. Hogstroëm a

---

(1) Consultez *Hecquet*, Naturalisme des convulsions, Soleure, 1733, in-12. *Horstius*, *Sennert*, et les Act. berolinen. font mention de pareilles épidémies convulsionnaires, qui parcoururent successivement la Hesse, la Westphalie, la Misnie, la Marche, la Lusace, le Brandebourg, en 1596 et suiv.

remarqué plusieurs lapons qui se sentoient forcés d'imiter involontairement tous les mouvemens de ceux qui les approchoient. Pour la plupart, ces hommes grêles étoient jetés par le moindre objet, dans d'extrêmes irritations ; une clarté vive, subite, un son aigu, inopiné, le geste animé d'un prédicateur les faisoit tomber en des transes soudaines, dans de funestes convulsions, en syncopes, en paroxysmes de manie (1). Les contorsions ridicules des sorciers, des devins, des sibylles, des schamans de diverses tribus mongoles, font une impression forte et profonde sur l'esprit de ces nations, d'après les remarques de Pallas. Ces agitations forcenées des jongleurs leur causent des spasmes violens, un délire frénétique, des lipothymies affreuses, des exstases, des catalepsies ; tant ces peuples sont irritables. Les magiciens de l'Amérique septentrionale, et cette tourbe insensée de superstitieux de tous les pays de la terre, n'ont-ils pas le plus grand empire sur la multitude qu'ils égarent ? Les rêveries d'une ame ardente, d'un visionnaire ; les prestiges

(1) *Meiners*, Gotting, hist. mag. 2, band. 1, p. 40, an 1787. *Rahn*, de Sympathiâ, Dissert. 2a, p. 51, §. 25.

d'un adroit charlatan, étayés de quelques idées plus spécieuses que vastes et profondes, éblouissent l'ignorant vulgaire, flattent ses passions, séduisent son espérance, entraînent son opinion par le merveilleux. Ces moyens n'ont-ils pas de tout tems remué vivement la lie des nations? Ainsi les trombes tourbillonnantes et les ouragans impétueux, agitent l'immense lit des mers, en font monter la vase à gros bouillons noirs et fangeux, à la surface des ondes frémissantes.

Il est étonnant qu'un état de délire capable de tant d'opinions ridicules, soit souvent très-favorable au développement du génie. Sans des affections nerveuses plus ou moins actives, je ne crois pas qu'on puisse bien réussir dans les sciences et les arts. Aristote, Platon, Cicéron n'ont-ils pas prétendu que nul n'étoit grand homme sans avoir quelque mélange de folie? Celle-ci est plus voisine du génie que le simple sens commun. Voyez Démocrite, Lucrèce, le Tasse, Cardan, et même Brébeuf; ils ne travailloient jamais mieux que lorsque leur esprit s'exaltoit par cette brûlante, cette impétueuse fièvre aiguë qui fait la fougue du génie (1). Les grands

(1) Voyez *de Seze*, Recherch. sur la Sensibilité;

poëtes ne se montent-ils pas la tête par des boissons stimulantes, par le vin, le thé, le café, afin que les idées se précipitent, se succèdent avec plus de feu, d'énergie; afin qu'elles soient plus vives, plus ardentes, plus vigoureuses, plus entraînantes? La forte tension de l'esprit n'a-t-elle pas donné à quelques hommes une fureur d'éloquence supérieure, irrésistible? C'est une sorte d'explosion, de détonation électrique. Ainsi l'atmosphère, se grossissant peu à peu de vapeurs qui s'entassent, les précipite tout à coup sur la terre, au milieu des mugissemens de la foudre et des tourmentes de l'aquilon. Les profondes méditations, avant d'épuiser la tête, en bandent tous les ressorts; et rien n'influe davantage sur le cœur humain que

---

Paris, in-8, p. 249, sq. *Pomme*, Traité des affect. vapor. t. 1; et *Lorry*, de Melanchol. t. 1, p. 71, parlent des filles hystériques et sujettes à des convulsions, qui avoient, dans le tems de leurs paroxysmes, des idées très-lumineuses, vives, ingénieuses, et une éloquence entraînante, tandis que dans l'état de santé rien ne les distinguoit du vulgaire. *Il semble ainsi que le génie soit une vraie maladie, mais cependant assez rare.* Je pourrois prouver ceci par une foule de faits répandus dans les ouvrages de médecine les plus respectables.

la chaleur du sentiment et la fougue des passions; c'est le fondement de l'éloquence; c'est la pierre de touche qui distingue le véritable enfant d'Apollon de l'insipide versificateur.

C'est ordinairement à l'âge de puberté que se développe cette inconcevable activité de l'ame; c'est lorsque nous naissons d'une seconde vie, lorsque l'équilibre entre les fonctions du système nerveux et celles des autres systêmes organiques est rompu. L'action des nerfs dirige la vie de tous les organes; et si elle est trop prépondérante à leur force, on devient sujet à la folie, à la démence, à la manie, par la trop vive stimulation des passions. D'autres personnes, au contraire, nées avec une parfaite apathie nerveuse, traînent perpétuellement dès leur berceau jusqu'à la fin de leur carrière, leur lourde atonie, leur stupide imbécilité. Réduites à une sorte de végétation animale, elles languissent dans une complette, une assommante insouciance. L'aiguillon perçant des plus ardentes passions s'émousse sur leur cœur de marbre. A leur incapacité de connoître, s'est jointe l'impuissance d'agir. Homme puissant et superbe qui te glorifie d'être le premier des corps vivans par

ton intelligence, vois ta raison succomber sous le moindre effort; ainsi tu descends, ou plutôt tu es précipité au rang de la brute par de foibles dérangemens dans ton organisation! Quelle est donc ta destinée sur cette terre que tu foules sous tes pas et qui doit t'engloutir? Il n'y a d'immortel que la vérité; et cette intelligence qui peut à peine la conquérir, que devient-elle dans le cours de notre vie? Il suffit du dérangement d'une fibre pour l'ensevelir dans la nuit du néant.

Recherchons donc la nerveuse, la brûlante sensibilité, puisque c'est elle seule qui enfante le génie, qui invente et qui perfectionne. C'est elle qui, allumant le flambeau de l'imagination sans lequel on ne peut rien faire, nous transporte et nous enchante. Tantôt elle nous place dans le séjour lumineux des immortels, où la jeune Hébé fait couler le nectar dans des coupes d'or; elle représente à nos pieds la région enflammée des tempêtes; elle étend sur nos têtes les voiles de pourpre et le pompeux spectacle de l'aurore. Tantôt, descendant avec nous à la lueur d'une lampe funéraire dans les sombres abîmes des tombeaux, elle nous fait frémir, glacer d'épouvante au milieu du silence affreux de la mort, entrecoupé de

douloureux gémissemens qui arrachent les entrailles, des croassemens de reptiles, du râlement lugubre des oiseaux nocturnes; elle nous entoure de poignards ensanglantés, de cadavres livides, putréfiés, qui nous font frissonner d'horreur. Ici, au contraire, l'imagination riante effleure d'une aile rapide la surface de la terre; elle foule légèrement en cadence, avec les bergères, la verdure fleurie des côteaux, ou bien elle se repose sur l'humble mousse, sous l'épais ombrage des pampres et des figuiers chargés des doux trésors de l'automne. Hommes épilogueurs et froids, n'approchez jamais du sanctuaire du génie! Votre ame glacée ne peut conserver cette flamme sacrée de Vesta.

O mortel! veux-tu t'élancer avec une noble audace dans la carrière du génie et de la perfection? C'est dans ton cœur même qu'il faut puiser tes propres forces (1). Ce n'est pas dans d'arides et lourds préceptes, dans les commentaires des stupides critiques; ce n'est point dans ces obscurs sentiers du bel esprit de nos jours, que, nouveau Prométhée, tu dois aller ravir la

(1) *Pectus est quod nos disertos facit et vis mentis.*

flamme

flamme d'une ardente, d'une divine intelligence. Elle seule peut t'embrâser d'un sacré enthousiasme ; et qu'espères-tu produire d'immortel sans le sentiment ? Ah ! ne vas pas attiédir, glacer ton ame par la frivolité vulgaire. Te sens-tu ému, pénétré, consumé d'une ardeur dévorante ? Sens-tu bouillonner, déborder ta sensibilité ? Tout s'agite, se vivifie-t-il autour de toi ? Ton cœur est-il gonflé de passions héroïques, d'affections généreuses ? Respires-tu la noble fierté de l'indépendance ? Te sens-tu vertueux, élevé, sublime ? Si tu es rampant et lâche ; si la vile soif de l'or te tourmente ; si tu es corrompu par l'opprobre, avili dans l'esclavage ; si tu n'es pas transporté du courage de la vertu ; si tu aimes le clinquant, le superficiel ; si ton cœur, loin de se fendre devant les chef-d'œuvres des sciences et des arts, reste insensible et d'airain : fuis, barbare ; ne les souille pas de ta main profanatrice, de ton regard sacrilège ! reste dans ton ignominie et ta stupidité, le front enseveli dans la poussière où tu te traînes inutilement, où tu cherches à rassasier ton avarice et tes infâmes penchans.

Non, non, jamais nos beaux arts n'atteindront à ces étonnantes productions du

génie antique ; jamais avec eux la suprême perfection physique et morale de l'homme ne pourra s'y élancer , tant que nous végéterons dans des entraves avilissantes ; c'est par l'orgueilleuse audace, c'est par la fière indépendance du talent qui doit tout espérer dans les gouvernemens vraiment grands et magnanimes. Quand on placera le génie sur le trône des rois, et au rang des dieux ; quand l'immortalité sera le garant de ses efforts , et non pas les abjectes rétributions de l'opulence, on verra s'élever avec splendeur de nouvelles Athènes (1), on verra comme autrefois , l'indomptable Rome, cette veuve éplorée d'un peuple-roi, sortir de la cendre des tombeaux. L'ame s'agrandit et se proportionne à ces augustes moissons de gloire ; elle se flétrit, elle se rétrécit, elle se souille en mercenaire avec l'or; elle rampe en esclave avec le despotime. Peuples avilis qui n'avez payé qu'avec l'or ce qui est inappréciable , les talens, le génie, la vertu , vous n'aurez désormais plus rien à solder ! jamais l'intérêt n'a fait un grand homme. Etoit-ce de l'or que les athéniens

---

(1) *Mengs*, Pensées sur la peinture, p. 115 ; et c'est un bon peintre qui pense cela.

et les romains donnoient à leurs illustres concitoyens ? Les ont-ils stipendiés comme de méprisables valets ? O combien de récompenses étoient plus précieuses que tous les trésors de l'Asie vaincue ! Cette simple couronne de feuillage décernée par un peuple immense ; ces trophées publics, ces statues, ces inscriptions simples et glorieuses, exposées au regard de l'univers, ces éloges retentissans dans toutes les bouches, avec les accens de la poésie et de la musique, et tous ces sentimens d'admiration et de reconnoissance gravés dans les cœurs ; quels prix, et quelles vertus ils ont immortalisées ! Malheur à l'ame cadavéreuse qui n'est pas émue d'une telle gloire !

Comment ne voit-on pas que l'argent ne peut être la récompense des talens et des vertus, puisque tant de scélérats sur la terre ont d'immenses richesses ! Si vous donnez à l'appât du gain, à un métal, le même prix qu'à la vertu, il suffira d'être opulent pour être vertueux ; dans peu, l'or tiendra lieu de tout ; le reste ne sera plus rien sans lui, puisqu'avec lui seul, on aura tout, et que, variant à son gré l'opinion, il doit bientôt devenir le suprême dispensateur de tout. Tel est le despotisme.

Pour obvier à ce mal, quelques sages gouvernemens modernes ont trouvé plus commode de faire le contraire; ils ont laissé enfouis dans toute l'horreur de la misère, les talens, le génie, la vertu pauvres qui dédaignent toujours de s'avilir à mendier le pain amer d'une humiliante protection. Abandonnés dans une accablante infortune, ils languissent et meurent desséchés d'impuissance et de douleur; tandis que les récompenses pleuvent sur le bas adulateur qui trouve mieux son compte à encenser le riche orgueil tout bouffi d'arrogance, qu'à s'exténuer de travail dans la retraite. Sainte indignation de la justice! et l'on veut ainsi perfectionner les peuples!

Mais que faire, dira-t-on? Vous ne voulez pas que l'or soit une récompense; ames de fer! doit-on donc laisser la vertu périr de faim, et le génie dans le désespoir du malheur? Que l'or donne à vivre, mais qu'il n'écrase pas le mérite.

Nations malheureuses! comment voulez-vous que la grandeur d'ame du génie et de la vertu éclate parmi vous? Sera-ce dans le sein de l'opprobre? Lèvera-t-elle une tête altière dans les chaînes de l'oppression? Abattue sous un sceptre d'airain, accablée

sous le char opulent du vice, fera-t-elle entendre un indigne et suppliant murmure? Verra-t-elle, sans un œil de colère, la richesse enivrée du sang des infortunés, prodiguant ses insultantes largesses à des hommes souillés de vices ? Le vrai mérite courbera-t-il vers la poussière son front respectable, pour ramasser de sanglantes humiliations, pour ronger dans l'obscurité du silence les vils restes du faste et de l'orgueil ? Supportera-t-il les outrages d'un méprisable courtisan, d'un histrion insolent et impérieux ? Non, non, il n'est point de génie, de courage et de vertu dans les ames rampantes. Qui s'expose à cette ignominie est un cœur de boue ; qui sent prostituer la noble fierté de son caractère, et reste calme, a des entrailles d'airain. C'est le détestable valet de la fortune ; l'or seul est son dieu ; et l'on ose attendre la perfectibilité de tels hommes !

O vous, rares et puissans génies, qui nous ouvrîtes la carrière des sciences et des arts bienfaiteurs du monde ! vous dont l'ame brûlante s'élança par le seul ascendant du sentiment à de sublimes conceptions ; étiez-vous, dites-moi, des esclaves mercenaires, lorsque vous moissonniez les palmes triom-

phantes de la gloire ! Mortel, si tu veux parcourir la même route, livre ton ame à toute la fougue de la sensibilité. Ah, gardetoi de repousser avec les subtiles arguties de la frivolité, l'essor de ton cœur, et l'ardent prestige qui te transporte ; mais sache-les modérer par le frein d'un goût éclairé et sévère ! c'est peu d'être ému, il faut s'embrâser. Redoute ce froid glaçant du bel-esprit qui raisonne trop pour pouvoir sentir. Il faut que ton cœur se serre, qu'il se déchire par toutes les passions sublimes ; il faut qu'il bouillonne comme les fournaises de l'Ethna. Que ne puis-je animer ma voix de toute la chaleur, l'éloquence et la vie nécessaires pour graver en lettres de feu dans ton ame, toutes les sensations qui m'inspirent ! Pourquoi faut-il qu'abandonné seul à mes foibles efforts dans un rang inconnu, je ne puisse déployer tous les sentimens qu'une telle recherche fait naître ! qu'il ne me soit pas permis de montrer ici combien l'éducation de notre enfance nous éloigne de ces principes de perfectionnement ! Combien il seroit important à la splendeur des empires, et au bonheur de la société, d'instruire le jeune âge à l'école de la sensibilité, mère du génie et productrice de toutes les vertus !

O grandes ames de l'antiquité, c'est ainsi que vous avez rempli l'univers de votre gloire ! et nous..... sort impitoyable ! je sens mon cœur se gonfler et ma plume tombe....

On ne sauroit s'imaginer jusqu'où l'on peut faire monter l'esprit de l'enfance. La sensibilité s'exaspère à l'extrême chez elle ; un jeune sang qui entre en effervescence dans des artères brûlantes, transporte sans cesse les jeunes gens au delà des bornes du stupide vulgaire ; ils se mettent à l'unisson de l'héroïsme. On en feroit, si on vouloit, de petits fanatiques pour la gloire. Les enfans ont des passions bien plus véhémentes qu'on ne s'imagine ; elles ne s'effacent que parce qu'on les comprime. Ils viennent perdre et corrompre dans l'esprit mesquin des sociétés toutes les semences de magnanimité, de vertu, qu'ils peuvent avoir acquises. Ils les perdent d'autant plus vîte, qu'avides de l'opinion publique, cette dispensatrice des réputations, ils en sont cruellement trompés en la voyant pervertie, et en reconnoissant que les vertus qu'ils chérissoient y sont tournées en ridicule.

Tout doit son grand prix à la rareté ; mais s'il ne faut pas être trop prodigue de grandes

récompenses pour en conserver la valeur, il faut craindre d'être trop économe en encouragemens publics. Que ce soit le sentiment qui les donne, et non l'orgueil dédaigneux qui les accorde ; que le premier vivifie tout, préside à tout, et nous verrons bientôt éclore des chef-d'œuvres dans tous les genres. Malheur à la perfectibilité, quand la dissipation et les plaisirs passagers font la suprême étude de l'homme ! Il est des plaisirs plus précieux et plus doux dans le recueillement de l'ame qui médite ; mais il faut avoir cette ame chaleureuse pour les sentir, pour s'enivrer de leurs divins attraits avec délices. C'est dans la solitude que s'allument les grandes passions ; la société ne fait que nous en distraire. Ne soyons jamais sobres en sensations. L'homme n'est souvent que ce qu'on le fait ; l'enfant n'est qu'une pâte qu'on pétrit à volonté : heureux qui sait bien la mouler ! Endurcissez les corps, faites qu'ils bravent les besoins et la douleur : à la bonne heure ; mais que les cœurs demeurent sensibles à la gloire ; qu'ils préfèrent la mort au crime et à l'infamie ; qu'ils s'échauffent au récit des belles actions ; qu'ils s'enflamment à l'aspect des belles productions des sciences et des arts.

La froide raison n'est pas encore développée, que l'ame de la jeunesse se sent déjà tourmentée par la généreuse passion de la gloire. C'est ce sentiment qui fait jaillir toutes les sources de la perfection ; c'est le trident de Neptune qui fait bondir du sein de la terre un indomptable et superbe coursier. En frappant les enfans, on les abrutit par la crainte, on en fait d'imbécilles esclaves ; ils deviennent lâches, hypocrites, méchans. Voyez les sauvages américains ; ils craignent de gronder même leurs enfans pour ne pas briser leur courage, ou rompre leur force d'ame (1) ; ils ne veulent pas même employer les armes de la persuasion : ne seroit-ce pas tyranniser leur raison ? Ils aiment bien mieux les conduire par l'amour paternel ; ils se plaignent : l'enfant s'attendrit et pleure : quelle leçon ce seroit pour notre jeunesse évaporée ! et faut-il que ce soient des sauvages qui nous l'enseignent !

On n'a jamais vu faire quelque chose de

---

(1) Voyez Jean de *Lery*, Voyag. Fr. équinox. l. 3, p. 390. *Charlevoix*, Journal historiq. de l'Amér. sept. lettr. 23, août 1721. *Claude* d'Abbeville, Hist. de la mission des capucins dans l'île de Maragnan, c. 47. *Leclerq*, Gaspésie, c. 41, etc.

grand chez les nations, par l'aride raisonnement, par l'égoïsme de l'intérêt; mais l'énergie impétueuse des passions, l'impression véhémente et profonde de l'orgueil de soi, de la rivalité nationale, l'ascendant de l'honneur, le prix de l'opinion publique, allument l'astre du génie et font éclater toutes les lumières de l'entendement humain : le repos des affections généreuses est l'ataraxie de la mort; ce sont elles qui, s'indignant d'un long assoupissement, se ressuscitent et font refleurir les états au bord de leur tombe.

Rome tarit une des sources de sa grandeur en détruisant Carthage, et l'Europe seroit moins florissante, en perdant cet orgueil national qui la partage; il est le plus âpre stimulant de la rivalité. Qui pourroit ignorer les efforts de l'émulation produite par la concurrence? Dites-nous, athlètes qui combattez dans l'arène, guerriers, l'admiration et l'effroi de la terre; dites-nous combien les regards de l'univers ont de prix à vos yeux? Que dis-je, c'est pour cette réputation même que l'homme s'enfonce dans les déserts pour y vivre en anachorète; c'est pour être plaint et admiré qu'il se condamne à l'humiliation, qu'il s'immole aux douleurs;

c'est pour l'immortalité que César verse des larmes devant la statue d'Alexandre : ainsi les passions sont les ailes des talens et des vertus.

Oui, le sentiment a toujours été le seul principe de la perfection humaine ; tout ce qui peut le produire est bon, et concourt à cette fin ; mais qui peut l'exalter et le diriger ? C'est un gouvernement éclairé sans doute. Ne croyez pas cependant que ce soit toute espèce de gouvernement. « Une heureuse indépendance, dit Démosthène (1), fut regardée par les anciens grecs, comme la mesure et la perfection de la félicité ». Or, il n'y a point de perfectibilité sans bonheur politique et moral. Quelle sera donc la demeure des arts, des sciences, et avec elles, des sociétés policées ? Sera-ce sous le despotisme oriental qui dévore toutes les affections humaines ; qui brise tous les liens de l'association civile, et isole tous les êtres ; qui ferme d'une barrière insurmontable toutes les routes de l'honneur et de la gloire ; le despotisme enfin qui déchire l'ame, et la douce consanguinité des cœurs, qui s'irrite des

(1) Harangue de la couronne, et pour Ctésiphon, vers la fin.

larmes qu'il fait répandre, des soupirs qu'il fait exhaler? Sera-ce dans les contrées dévastées par la superstition, cette hideuse harpie qui corrompt tout ce qu'elle touche, qui recouvre de sa fange le flambeau de l'intelligence, qui s'arme du poignard du fanatisme pour en frapper la sage philosophie dans l'obscurité? Les Muses fuient ces affreux empires (1), pour s'établir à l'ombre des lois justes, dans les lieux qui voient fleurir une douce liberté; c'est ainsi qu'elles trouvèrent jadis leur patrie dans la Grèce et l'Italie, et qu'elles se sont répandues dans presque tous les états de l'Europe. L'Islande, un instant sagement administrée, les vit éclore dans les siècles de barbarie et de férocité qui tyrannisoient l'Europe ensanglantée, sous le glaive des Huns et des Vandales.

Toutes les régions de la terre ne sont donc pas susceptibles de produire le même dégré de perfectibilité chez l'homme qui les habite; soit que leur constitution s'y oppose, soit que des causes étrangères y fassent fer-

---

(1) Cette remarque n'a point échappé au grammairien *Longin*, Traité du sublime, c. 9; elle s'est confirmée depuis, d'une manière incontestable.

menter des levains corrupteurs, ou sappent les fondemens de cette noble émulation qui embrâse le cœur de l'homme civilisé, et de cet orgueil qui rend les peuples rivaux. Douces températures, vous êtes les demeures hospitalières du bonheur social, des muses compagnes d'Apollon, et des beaux arts, vrais enfans du soleil (1), et de la fécondité de la terre !

Chaque extrême présente des défauts inévitables pour l'homme qui les habite. Les fleurs du génie se fanent et se dessèchent sous les ardeurs du ciel d'airain de l'Afrique; elles ne peuvent s'épanouir dans le séjour des frimats du nord. L'insupportable faix de la pusillanimité, de la domination arbitraire, de la superstition qui écrase l'équatorial, entrave les élans de l'ame. La marche

---

(1) Les anciens, qui rendoient les Muses compagnes d'Apollon, c'est-à-dire, du Soleil, montrent combien les grecs étoient persuadés de son influence sur elles. Cette allégorie est très-belle, et n'a point été aperçue des commentateurs qui feroient mieux de s'instruire en physiologie, que d'argumenter et subtiliser sur les termes. Tout le monde peut s'apercevoir de l'action de la chaleur sur l'ame, en comparant son état moral en été et en hyver. J'ai vu des hommes d'esprit devenir fous en été, comme les célèbres Milton, le Tasse, etc.

de l'esprit humain demeure enchaînée. L'imagination ardente se cabre; elle franchit les barrières de la justesse; elle ne forme plus que des monstres. Au contraire, dans les régions glacées, une indépendance effrénée et brutale, une turbulence licencieuse et des besoins renaissans à toute heure, absorbent tous les instans; la froidure engourdit les facultés de l'ame, et fait ramper l'imagination.

Telles ne sont point aujourd'hui quelques-unes des nations septentrionales de l'Europe, entièrement sauvages sous les siècles fameux de Périclès et d'Auguste. Les rayons des connoissances humaines ont fondu les glaces de ces contrées, et la plante de la philosophie a germé chez elles; cependant elle y a retenu la teinte de leur antique rudesse. Des sciences sèches et froides, une érudition stérile, un âpre langage, une musique monotone et languissante, une poésie rauque, un génie resserré par les glaces : voilà ce que nous présente le nord. Ainsi que les végétaux du midi, les connoissances n'y peuvent fructifier, pour ainsi dire, que dans des serres chaudes. Il y a toutefois des exceptions d'autant plus honorables qu'elles ont franchi la puissante barrière des températures. Les

septentrionaux ont plus de mémoire et d'ardeur ; les peuples des pays tempérés, plus d'esprit ; mais le génie est sur-tout le fils du soleil tempéré du midi. Les premiers sont insatiables de recherches et d'opinions étrangères ; les derniers, plus sensibles et plus profonds, s'occupent davantage de méditations et d'idées vastes ; ils dissèquent, pour ainsi dire, les entrailles des choses.

Ainsi la bienfaisante Nature a fait naître dans chacun des climats, les études qui leur conviennent le plus, soit pour leurs besoins, physiques, soit pour la propre utilité de leurs habitans. Ainsi la politique est principalement cultivée par la foiblesse mélancolique de l'équatorial, tandis que la robuste franchise du nord n'en a pas besoin. Les contrées intermédiaires qui remplissent l'intervalle des extrêmes, voient fleurir les productions de ces dernières ; elles se fortifient par les unes et s'enrichissent par les autres ; elles s'arment de l'acier du nord, et se parent de l'or du midi ; elles bravent la barbarie du tartare par la sagesse des conseils, et repoussent par le courage les sourdes machinations du timide asiatique.

On s'aperçoit que les plages méridionales ont été le berceau des sciences qui éclairent

le monde. Les douceurs d'une tranquille existence au sein d'une terre féconde; la contemplation d'un ciel toujours pur, ont ouvert à l'homme dans ces brillantes contrées, une carrière parsemée de fleurs dans l'étude de la Nature. Ainsi l'astronomie, peut-être la plus ancienne des sciences, née chez les brachmanes, se répandit chez les chaldéens, les égyptiens, les chinois et tous les peuples de l'Asie méridionale chez lesquels elle s'est enrichie de plusieurs siècles d'observations. Elle fut même regardée, avec la médecine, comme une science sacrée que les seuls ministres des dieux avoient droit de connoître. Mais, si les sciences abstraites et morales furent originaires du midi, les arts mécaniques indispensables furent les compatriotes des pays plus septentrionaux; parce qu'ils y étoient nécessaires, pour suppléer à une nature marâtre et avare de ses trésors, tandis qu'elle en comble les nations de l'équateur. La riante aménité des campagnes, les sites verdoyans, les guérets prolifiques, mille sources de volupté toujours renaissantes; enfin le charme de la sécurité, et l'aspect des riches productions ont dû inspirer à l'habitant de ces heureux climats des sentimens d'amour et de joie. Bientôt il a saisi

saisi la lyre; la beauté de la Nature alluma son génie, éleva ses pensées vers l'auteur de son être; une langue douce, opulente et sonore a débordé de ses lèvres, ornée d'expressions vives et métaphoriques. Ainsi les accens d'Amphion et d'Orphée qui chantèrent les lois, ont policé les premiers humains. Bientôt le ciseau des Phidias et des Michel-Ange forma les inimitables statues des divinités; le pinceau des Raphaël anima la toile; les connoissances s'épurant au creuset de l'industrie donnèrent naissance au siècle de la philosophie qui succède naturellement à celui de la poésie; les sciences et les arts portés au faîte de leur splendeur, par l'aiguillon de l'émulation, après avoir poli et enrichi le genre humain, finissent par l'amollir, si la vigueur des institutions politiques ne s'y oppose. Cultivées désormais par des mains de sybarites pusillanimes, les sciences et les arts succombent sous les barbares qui les envahissent. Alors, ces respectables productions de tant de siècles industrieux, ces prodiges de perfection disparoissent sous la hache dépopulatrice. Semblables à Saturne qui dévore ses propres enfans, les hommes détruisent les élémens de leur propre bonheur; ils se replongent

dans la barbarie qui semble leur état naturel, puisqu'ils y tendent sans cesse. Ainsi l'avoit jadis observé Pythagore. Innocens habitans de l'Inde, dites-nous combien de fois le tartare ignorant et farouche vous brisa sous son sceptre de fer? Grèce et Rome immortelles, par quels affreux ravages, le féroce musulman et le brigand vandale ne vous ont-ils pas désolées ? Ce sont ces hordes exterminatrices du nord qui ont éteint le flambeau des connoissances, qui peut seul conserver la société policée.

Les progrès de la civilisation universelle, de cette belle chimère, sont lents, et leur marche est imperceptible. On ne peut passer tout-à-coup du sein obscur de la barbarie, à l'éclatante lumière de la société. Les peuples ont un tems de maturité, et leurs années de décrépitude. Il faut que les siècles policent les ames par la lente succession des générations, et par le frottement des idées ; il faut que les travaux des âges s'accumulent, que le genre humain accru mette en contact les membres divers qui le composent, que l'opinion publique s'établisse un trône éternel; il faut que l'infatigable émulation de la gloire sache les enflammer. Mais combien de causes désastreuses, de maux inopinés entravent

la marche du bonheur commun ! les poisons des maladies, les foudres guerriers et dévastateurs, les chaînes de la superstition et les cachots du despotisme ; et enfin la crainte, la paresse naturelles à l'homme, minent sourdement toutes les affections généreuses, et éteignent cette précieuse flamme que déroba Prométhée au séjour de l'immortalité.

Une grande source de perfectibilité pour l'homme est sa nombreuse population, proportionnellement à l'étendue et au produit des terrains qu'il habite. Si l'existence des nations en est plus précaire, elle excite aussi plus vivement l'industrie. L'être qui a beaucoup de besoins fait de plus grands efforts pour les satisfaire, que celui qui vit dans l'abondance. Mettez un peuple laborieux dans une immense superfluité de biens, il deviendra oisif et perdra de sa perfectibilité ; il s'enfoncera peu à peu dans les ténèbres de la barbarie, et s'abandonnera, par foiblesse, à la domination arbitraire.

Plus les hommes sont, non seulement nombreux, mais rapprochés, plus ils s'éclairent, se policent et deviennent penseurs ; plus ils frottent et liment, comme le dit Montaigne, leurs cervelles les uns contre les autres. Il faut alors plus d'efforts pour

mériter l'approbation publique. Le prix de l'opinion, et la difficulté de l'obtenir croît en raison de la concurrence des individus qui la recherchent, et du nombre de ceux qui l'accordent; cette récompense est d'autant plus desirée qu'elle est plus rare et plus chère. C'est l'isolement qui abrutit l'homme, en laissant engourdir toutes les stimulations des passions et de l'amour propre qui cherche les distinctions et les préférences. C'est le défaut de rapports sociaux qui laisse rouiller tous les ressorts de l'émulation qui mettent en œuvre les ressources de l'intelligence. Toutefois plus les hommes se rassemblent en grandes masses dans des cités populeuses, plus il y a de dépravation, d'immoralité, et d'attentats de tous les genres, soit par l'excessive disproportion des fortunes, soit par le déchirement des intérêts qui se froissent, ou par les fureurs sacrilèges de l'opulence et de la misère, soit enfin par tout ce cortège de vices exaspérés, insatiables. Cependant, lorsque ces passions sont bien gouvernées, c'est au milieu de ce foyer putride que s'élèvent souvent les conceptions immortelles du génie, et le faisceau lumineux des connoissances humaines. Tout nous prouve qu'à mesure que nous tendons à la

plus grande perfection, les moyens mal dirigés font éclorre une dépravation plus générale et plus profonde. Les peuples offrent alors plus de corruption, parce qu'ils n'ont pas su mettre un frein à leurs penchans par de sages institutions. Est-ce une raison pour empêcher leur perfectibilité ? Les roses ont-elles moins de beauté, parce qu'elles croissent sur des tiges épineuses? Et le fruit de la vigne a-t-il moins de douceur en appuyant ses branches pliantes sur les âpres buissons? Une civilisation mieux réglée adoucit et purifie les mœurs, et n'est jamais elle-même la cause de la corruption. Pourroit-on mettre en balance les immenses avantages de la perfection avec les crimes qu'on voit naître avec elle? N'y a-t-il point d'attentats commis parmi les peuplades barbares? Peut-on attribuer nos maux aux sciences et aux arts? Que serions-nous sans eux? Quels biens les sciences n'apportent-elles pas aux nations opulentes et déjà corrompues, et combien ne les adoucissent-elles pas? Sans elles tous les peuples ne seroient qu'un ramas impur de riches brigands, et le repaire de tous les vices, sans l'apparence même des vertus.

Que n'avancé-je un paradoxe, en assurant que tout homme dont les manières sont

vives, fougueuses, emportées, et dont l'esprit est très-prompt, a naturellement le cœur froid ! On s'imagine que personne n'a l'ame plus ardente, que celle dont on voit l'extérieur toujours agité. Il semble qu'elle soit toute de feu, qu'elle ait une impétuosité volcanique, et la brûlante activité de l'éclair. Non, cette flamme vitale s'évapore au dehors, rien ne demeure au dedans; tout l'esprit se porte à la circonférence, et les entrailles restent glacées. Les passions énergiques n'habitent que dans ces cœurs profonds et concentrés dont rien ne transpire. Pense-t-on que les douleurs qui font le plus de bruit, soient les plus insupportables ? Tout au contraire, quand le cœur se débande et quitte cette morne et sinistre apathie qui le suffoque, il est bien moins déchiré, quoique les signes extérieurs en soient plus sensibles. Il en est de même de tous les sentimens. C'est le cœur qui touche, et non pas les contorsions apprêtées et théâtrales. Acteurs illustres, ce ne sont pas vos gestes étudiés qui gonflent nos yeux des larmes de l'attendrissement, et qui déchirent nos cœurs de soupirs; c'est l'ame qui sait parler à l'ame. Tous les hommes violens ne deviendront jamais des esprits supérieurs. C'est dans le

silence et le repos que s'allume l'incendie des grandes passions ; plus on a l'air passionné, moins on l'est en effet.

C'est donc le cœur qui est la plus précieuse partie de notre moral ; sans lui, nous pourrions avoir beaucoup d'esprit, mais nous serions bientôt autant de tigres et de loups. Vertu ! vertu ! c'est dans le cœur même qu'est ta première demeure, et tout être insensible ne peut te connoître ! Les sages se ressemblent par le cœur, mais les méchans ont seulement des esprits analogues. Le bien est la vie de l'homme vertueux ; il ne peut s'en séparer. On n'est jamais fou que par la tête et sage par le cœur, c'est lui qui persuade uniquement la probité. Lorsqu'on n'a plus les qualités du cœur on tâche de les remplacer par celles de l'esprit, mais les unes sont trop étrangères aux autres. Voyez les siècles les plus corrompus, ce sont justement ceux où l'on parle davantage des mœurs et avec le plus d'esprit. Les moralistes fourmillent, mais on ne voit plus l'antique et sainte vertu qu'ils prêchent sans la pratiquer. Quand la sagesse disparoît de dessus la terre, il ne reste plus qu'une foule d'hommes qui prétendent au beau nom de philosophes et qui en usurpent le titre.

Hélas ! nous avons trop de philosophes pour avoir à présent de la sagesse. Tandis que la pureté des mœurs enseigne la vertu, on ne fait point de livres pour la recommander; mais bientôt, ne pouvant l'acquérir, on s'habitue à ne plus y croire, et après s'être endurci aux crimes, les méchans s'écrient que la vertu est fille de l'intérêt. Sublime connoissance des siècles policés ! Voilà donc l'une de vos découvertes.

Mais à quoi bon rebattre ces tristes vérités, dira-t-on ? Le monde en sera t-il corrigé? Eh malheureux ! le sera-t-il davantage par le silence de la raison ? Les vérités qu'on craint le plus d'apprendre sont précisément celles qu'on a le plus d'intérêt à connoître. Laissons au peuple toutes les ignorances qui ne le trompent pas ; mais pourquoi lui dérober le tableau de tous les maux qu'entraînent après elles de funestes erreurs. Ce n'est que de l'encens des misérables que fument les autels des Dieux, et les bonnes mœurs fuient dans la cabane du villageois. Ailleurs on ne songe à faire le bien que quand on ne peut pas se désennuyer autrement. Riches, c'est le superflu dont vous regorgez, qui est pris sur le pain de l'infortuné; c'est lui qui nourrit dans vos palais

au sein des voluptés, des courtisannes et des valets oisifs, tandis que la chaumière du pauvre contient à peine des troupes d'enfans affamés et que les travaux accablent. Les arts futiles d'agrément augmentent les besoins factices de l'opulence, tandis qu'il faudroit l'en priver le plus possible. Que les moralistes proposent des sacrifices, on les accuse d'une austérité déplacée, et trop âpre pour notre siècle. Ah! je le crois bien qu'elle est déplacée, car il est presque du bon ton d'être malhonnête homme. *Virtus post nummos*, n'est plus un nouvel axiôme depuis bien des siècles. Parler de mœurs, c'est, selon l'homme du jour, quelque chose de trop antique pour y faire attention, et puis l'on ne dit rien de nouveau. Etre vertueux, c'est vouloir se singulariser, car on pense que la vertu n'est tout au plus utile que pour se faire regarder.

J'entends me reprocher que je m'occupe d'un objet étranger à cet ouvrage. Homme, qui que tu sois, qui profère ce reproche, apprends que jamais la vertu ne fut étrangère à la Nature. Eh! à quoi servent donc les sciences, si ce n'est à notre bonheur en nous rendant meilleurs ? Cultiver les connoissances et ne pas les rendre utiles aux

hommes, n'est-ce pas allumer un flambeau et crever ses yeux? Tout doit tendre au bien-être général, et malheur aux écrivains qui ne prennent la plume que pour la corruption de la société! Puissent-ils recueillir seuls les poisons qu'ils sèment dans ces nuées de romans, qu'un jour voit éclorre et que le lendemain voit périr, après avoir lancé leur venin; comme ces guêpes qui meurent en laissant dans la blessure, le fatal aiguillon de douleur.

Si l'on savoit combien peu la postérité s'inquiétera de ce qui se passe dans les siècles précédens, on écriroit moins sur les choses qui ne regardent que les individus. Que de millions d'ouvrages sont et seront ensevelis dans un éternel oubli. Qu'importe aux siècles futurs les petites intrigues de ceux-ci? En quoi nous intéressent les sottises du tems passé? La perfectibilité du genre humain dépend-elle de ce qui se fait dans un coin obscur de la terre? Il n'y a que les grandes vérités qui puissent éclairer les nations; et les seuls ouvrages qui intéressent l'espèce humaine peuvent surnager dans l'inévitable submersion des tems. Toutes les petites choses seront détruites; les grandes seules demeureront inébranlables.

Il n'y a qu'un pas du mal au bien ; c'est à l'éducation à le franchir. Quelle doit être l'importance de l'instruction ! que d'hommes vertueux, remplis de mérite, et capables d'éclatantes actions, restent incultes sans elle et meurent desséchés dans l'obscurité ! Combien il faut déplorer les nations lorsque l'éducation publique est négligée ! Combien de sources de bonheur sont taries ! Si les grands criminels montrent souvent une force d'ame peu commune, il ne manquoit à ces malheureux que d'être dirigés dans le chemin de l'honneur et de la gloire pour en faire des héros, en vertus, en talens (1). Tel un jeune chêne demeure étouffé sous les ronces des buissons, lui qui porteroit, par une heureuse transplantation, sa cîme orgueilleuse jusques dans l'azur des cieux,

(1) Les anciens grecs donnoient le nom honorable de héros à tout homme qui excelloit d'une manière supérieure dans une profession quelconque ; ainsi Homère fut le héros de la poésie ; Socrate, celui de la sagesse ; Platon, de la morale ; Aristote, de la philosophie, etc. Pourquoi ne pas décorer de ce nom, nos modernes, Montesquieu, Bacon, Descartes, P. Corneille, Voltaire, J. J. Rousseau, Buffon, etc., et dans les arts aussi. N'y a-t-il que les guerriers qui méritent ce titre et des statues ?

et deviendroit l'asyle de mille oiseaux, lui qui donneroit la vie à des colonies de végétaux et d'animaux, et qui couvriroit de son ombre protectrice la foible vigne qui suspendroit ses grappes à son robuste branchage.

C'est une marque de force d'ame, mais bien déplorable, que les grands attentats; ils ne sont jamais le résultat d'un esprit commun; les peuples, les climats, les tems féconds en crimes le sont aussi en grandes vertus; tout dépend des moyens qu'emploient les gouvernemens et l'instruction publique pour diriger les esprits. Ils ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes, des malheurs qu'ils éprouvent.

Voyez en effet ces nations long-tems asservies, ou ces tributs nomades qui ne connoissent que l'usufruit de la terre; elles demeurent engourdies dans une vile et constante uniformité; leurs générations tombent sans se perfectionner comme ces essaims de moucherons que moissonne chaque hyver; elles fatiguent la marche du tems. Ainsi les scythes du siècle d'Hippocrate, d'Anacharsis, les africains-nègres dans celui de Carthage, les indous depuis la conquête d'Alexandre, les chinois des Confucius, ont encore des

mœurs, des usages, des connoissances, des habitudes aussi imparfaites et aussi semblables que celles de ces âges obscurs. Ils suivent ainsi que les animaux le stupide instinct de la routine. L'Europe au contraire est sans cesse animée; elle change et bouleverse tout; elle s'éclaire sans cesse et va chercher dans tous les coins du monde les élémens de son bonheur; elle est en quelque sorte la tête du genre humain et la maîtresse de l'univers.

Rien n'est plus précieux à l'homme, rien n'est plus essentiel à son bonheur et à sa perfectibilité qu'une bonne institution. Ce seroit insulter le lecteur que de le prouver. Mais connoît-on bien les bases sur lesquelles elle doit s'établir. A-t-on consulté les forces et les penchans de la Nature? N'a-t-on jamais contrarié ses vues? Les connoissances en histoire naturelle doivent s'appliquer à toutes les actions de l'homme, puisqu'il dépend sans cesse de la Nature. C'est elle qui dirige nos premiers pas, et nous interrompons sa marche! Nous nous défions de sa sagesse et de son ouvrage, en voulant la réformer par de fausses institutions! Des sage-femmes pétrissent nos têtes ou les contrefont par des ligatures serrées! En pressant

sous des vêtemens étroits les organes du toucher, on les empêche de se développer, de s'exercer, de s'instruire; on déforme les membres encore mous et pâteux, sous les cuirasses du maillot, on les met à la presse, on les torture dès la naissance dans les gênantes habitudes d'une prétendue civilité. On accable la mémoire de préceptes sans raison, on y entasse des opinions erronées sur mille sujets inconnus, inutiles, plutôt que de développer d'abord le jugement. A peine le crépuscule de l'esprit a-t-il paru, qu'on se hâte d'y faire naître une métaphysique stérile ; il semble qu'on ne déraisonne jamais d'assez bonne heure. Prend-on soin de proportionner avec sagesse le jugement à la mémoire ! Non, mais on tord, on estropie le premier, on le met hors d'à-plomb; l'autre devient un magasin indigeste où tout est confondu. Pourvu que l'enfant puisse montrer du babil, qu'importe qu'il débite des inepties ? Les hommes faits qu'on élève ainsi, en disent bien eux-mêmes. Allez, pesans métaphysiciens, allez distribuer vos subtilités ailleurs ; mais nous, posons nos enfans dans un monde *tout physique* comme eux-mêmes.

Cette négligence de faire d'abord con-

noître à la jeunesse les sciences de fait où l'on juge les principes, comme sont les sciences naturelles, laisse le raisonnement dans l'apathie et dans l'inaction. Or, plus on exerce un organe, une faculté, plus on les rend parfaits. On a toujours remarqué que trop de mémoire obscurcissoit le jugement, car ce dernier est trop encombré, pour ainsi dire, des opinions que l'autre va quêtant par-tout. Dépourvue de la digue de la raison, bientôt l'imagination effrénée se déborde dans le vague des chimères. N'étant retenue par aucune force, elle s'étend trop, elle s'énerve par ses propres erreurs; et bientôt cette précieuse faculté de l'ame devient inutile à la perfectibilité. Voyez-la se forgeant de vains fantômes, s'épouvantant de mille craintes absurdes; forte par sa foiblesse même, elle s'égare, elle tombe de précipices en précipices. Pusillanime lorsqu'il faut du courage, follement courageuse en l'absence des dangers; plus elle s'exerce, plus elle fortifie ses erreurs, plus elle réduit la raison au silence. Elle sollicitera bientôt cette époque terrible de la vie où l'adolescent se trouve homme, avant d'en avoir la maturité. Tous les sens qui, naguères, végétoient dans la langueur, reçoivent avec

une vive commotion, une grande latitude d'énergie ; l'esprit s'éclaire presque tout à coup, et l'intelligence brillant d'une vive lumière, répand par-tout son activité. Mais que deviendra la jeunesse privée du gouvernail de la raison dans cette affreuse tempête ? Les égaremens de l'esprit se communiquent toujours au corps, et désormais, il n'est plus possible d'éviter le naufrage. Si l'enfance, conduite par le sentiment, et remplie d'un jugement exercé dans les connoissances physiques, passe cet écueil sans péril, son physique et son moral marcheront ensuite à pas de géant dans la carrière de la perfection. Mais combien cette puberté de l'esprit et du corps exige de prudence et de sagesse !

Parmi toutes les passions, il s'en trouve une ardente, fougueuse, inévitable et que rien ne peut vaincre. Considérée dans sa vaste étendue, elle est le principe de nos plus douces affections ; c'est le lien, ou plutôt, la flamme conservatrice de notre vie. Fille du plaisir et même de l'amour-propre, qui pourroit dompter sa puissance ? L'amour est le dominateur de tous les êtres animés, c'est un dieu qui, gouvernant l'univers à son gré, place son trône dans

tous

tous les cœurs, et subjugue les caractères les plus farouches. C'est lui qui inspire les chansons des bergères dans les vallons, et les tendres accens de la romantique fauvette, aux rayons de l'aurore sous les bocages printanniers. Le mugissement de la genisse que répètent les échos lointains des côteaux, le rauque frémissement de la tigresse, le sifflement perçant de la couleuvre, le voltigement du brillant papillon, le sein des fleurs agité d'une ardeur inconnue, tout être organique enfin au printems de sa vie, obéit aux loix de la Nature et de l'Amour. C'est, dit le divin Platon, le fondement de nos pensées, le principe de nos affections, la base de nos connoissances et le père des arts libéraux. C'est une source féconde et pure dont les eaux abondantes et salutaires développent les germes précieux de la sociabilité et les semences de toutes les inventions humaines. Comment n'a-t-on pas employé cette passion brûlante pour civiliser les peuples, tandis qu'elle a si bien servi l'imposture, en créant le paradis d'Odin et de Mahomet? Fondatrice des premières familles, et par conséquent des premières sociétés humaines, pourquoi ne pourroit-elle pas les perfectionner? Législateurs des

nations, vous n'avez pas su rectifier ses funestes dérèglemens physiques par le charme puissant de ses sentimens moraux; auriez-vous méconnu son immense ressort? N'avez-vous pas laissé corrompre le plus doux des moralistes, comme l'appelle Bacon de Vérulam, en négligeant de l'épurer. Les unions conjugales des Samnites ne sont plus désormais qu'un songe.

Avec le mobile de l'amour, quel homme ne pourroit diriger à son gré les peuples les plus indomptables, la jeunesse la plus indisciplinable? Quiconque peut établir l'institution et conduire les penchans des femmes, doit faire mouvoir tous les hommes. Malheureusement aimer est devenu un art; il a cessé d'être une passion parmi les nations civilisées. Comparez la frivole galanterie des modernes, avec les miracles qu'ordonnoit l'amour (1) dans les siècles héroïques de la chevalerie. Cette passion dans son physique, est convenable à l'homme de la nature, mais elle tue l'amour moral si nécessaire à l'homme policé.

(1) Voyez ce qu'en disent *Mallet*, Introd. histoir. Danem. p. 146; et J. *Richardson*, Dissert. sur lang. orient. p. 7, en anglais, à la tête de son Dictionnaire arabico-persan.

Il est inutile d'énumérer ici tous les avantages que les nations retirent de l'usage de la monogamie. Ce n'est que chez les barbares, qu'on voit subsister la polygamie. Parmi les premières, ce n'est plus l'indolent asiatique qui ordonne de brutales voluptés à des esclaves tremblantes; c'est l'homme délicat et sensible qui offre à la beauté l'emploi de ses facultés, de son travail, de ses connoissances, et le prix de ses talens. On voit encore ici les semences précieuses de l'émulation et de la gloire qui faisant germer l'esprit humain, le porte rapidement à la perfection, depuis le crépuscule de l'enfance jusqu'au midi de sa virilité. Tel est un des leviers principaux qui ont élevé l'Europe à ce point de splendeur et de civilisation qui la distingue par toute la terre.

Plus les femmes sont esclaves, moins les nations sont policées, et moins elles ont de mœurs; quiconque n'est pas l'arbitre de ses actions, est toujours un être immoral. Cette remarque est de tous les siècles, et la servitude des nègres déprave plus leur ame, qu'elle n'accable leur corps. Tout individu qui ne possède rien en propre, qui ne tient à rien au monde, peut-il mettre un frein à

ses penchans ? Les orientaux comptent si peu sur la vertu des femmes qu'ils les tiennent sans cesse renfermées, et qu'il ne faut presque rien pour leur faire soupçonner d'elles les plus étranges dissolutions. La première vue d'un étranger suffit souvent à une orientale pour s'abandonner à lui, pour forcer même des inconnus à la satisfaire (1). Ainsi l'esprit humain tend toujours à se libérer de la contrainte *nitimur in vetitum semper*. « Chez des peuples qui ont des mœurs, » dit J. J. Rousseau, « les filles sont faciles et les femmes sévères ; c'est le contraire chez ceux qui n'en ont pas ».

Dès les âges rustiques, les celtes ont autrement traité le beau sexe que les asiatiques. Ceux-ci, sultans impuissans et jaloux, passent en un instant, avec les femmes, de l'adoration au mépris, d'une excessive idolâtrie à une indifférence dédaigneuse, et même à un mépris insultant. Elles furent, au contraire, chez les celtes, non pas considérées comme les instrumens d'une volupté grossière, mais

(1) Consultez *Savary*, Lett. sur l'Egypt. t. 1. Toutefois cet auteur ne mérite pas en tout point une exacte croyance ; mais d'autres voyageurs disent des choses analogues.

plutôt comme les sensibles et laborieuses compagnes de l'homme guerrier. Leur estime ne pouvoit se conquérir que par des actes de courage, par la noblesse des procédés et la générosité de la vaillance. Elles faisoient plier sous le joug de l'amour ces races fières et indomptées ; elles brisoient d'un regard, d'un mot, d'un foible geste leur caractère farouche. Devenant le prix de la valeur, elles étoient assez fières de leurs droits pour exiger de leurs amans qu'ils bravassent les dangers pour elles. A quel titre un lâche eût-il osé demander les faveurs d'un sexe altier et sévère ? Quelle femme eût voulu s'abaisser jusqu'à un amant sans honneur ? Remplies d'inflexibles sentimens de hauteur par les hommages qu'on leur prodiguoit, c'eût été les mépriser que leur présenter un nom inconnu. Ainsi, ne voulant céder qu'au courage, seul honneur connu dans ces siècles de fer, les femmes se crurent bientôt aussi nécessaires à la gloire des héros qu'à leurs plaisirs. Quel triomphe pour une jeune beauté, pour un sexe foible et délicat, de voir à ses genoux ces intrépides guerriers que le fer des combats et l'aspect du trépas n'avoient jamais fait reculer ! quel empire elles avoient acquis ! quels sentimens de fierté et

de courage elles faisoient germer dans les cœurs d'une bouillante jeunesse! Ces opinions établirent l'antique chevalerie, institution singulière et sublime, où les femmes, arbitres de la valeur, envoyoient leurs amans au milieu des batailles, et les faisoient courir avec joie au travers des périls; c'est de cette source qu'est émanée la brillante galanterie moderne des européens, enfant dégénéré d'une si noble origine; c'est le reste informe de ces mœurs anciennes, qui fait une partie essentielle de nos usages modernes.

Indépendamment de ces considérations, puisons de nouveaux principes de perfectionnement dans l'amour, dans cet océan fécond de la vie; c'est dans le sein de la génération qu'il faut retremper tous les ressorts de l'intelligence et du corps de l'homme. Le savant, trop épuisé par de grands travaux de tête et de longues veilles qui attirent toutes les forces de la vie dans les organes intellectuelles, ne procrée souvent, comme Périclès et Cicéron, que des héritiers indignes de sa gloire; mais aussi, sacrifiant tout au physique, le stupide caraïbe ne produit que des êtres qui lui ressemblent. Les uns dégénèrent par la foiblesse physique des pères, les autres sont les grossiers descendans de parens

incultes. Evitons ces deux extrêmes, également pernicieux; croisons les belles races pour les perfectionner encore (1), et nous verrons naître des rejetons qui réuniront au charme de la beauté le don de la force et les agrémens de l'esprit.

D'autres considérations recommandent encore ce moyen salutaire. Il augmente davantage la population, parce que les individus ont plus de vigueur; il rend les états florissans, en resserrant, par les liens de l'alliance conjugale, les pays éloignés et les familles étrangères; il étend, il généralise les lumières de l'instruction; c'est le nœud puissant des associations et de la concorde qui établit des fondemens solides au commerce; c'est lui qui repeuple les cités amollies et fondues par la corruption.

Nous naissons plus disposés à la vie policée que l'enfant du sauvage, parce que nous recevons de nos pères cette même disposition factice qu'ils y ont acquise. Ainsi, le gardien fidèle est bien plus propre à la chasse lors-

(1) *Vandermonde*, Essai sur la manière de perfect. l'esp. hum. t. 1, etc. *Buffon* avoit recommandé la même chose pour les animaux; voyez l'art. du cheval, du chien, etc.

qu'il est né de parens instruits à cet exercice, que s'il sortoit du flanc des bêtes féroces et du fond des forêts. Non seulement nous tenons en nous-mêmes, dès la naissance, les germes de la perfectibilité, mais encore nous devons à l'ardeur de l'amour conjugal les forces du corps et de l'ame. Ce n'est pas avancer une remarque dénuée de fondement que de montrer combien cette ardente passion des pères engendre des enfans remplis d'une mâle vigueur musculaire, et d'une énergie d'esprit peu commune. Par cette raison, les premiers-nés ont été tellement considérés chez la plupart des nations, que les lois ont été partiales pour eux ; et de même, combien d'enfans de l'amour ont souvent montré de grandeur de génie, de force et de courage (1) ! c'est la violence de la passion qui contribue le plus à la beauté des formes. Si les bâtards étoient bien soi-

(1) Cette observation est ancienne ; Galien l'a connue de même qu'Aristote. Consultez à ce sujet *Levinus Lemnius*, Natur. mirac. l. 2, c. 16, etc. — La fable nous fournit plusieurs dieux et demi-dieux, Hercule, Enée, etc. Chez les anciens on trouve Homère, plusieurs philosophes, un grand roi de Lacédémone, (et l'on peut citer toute cette république de héros,) etc. Chez les modernes, Dunois, don Juan d'Autriche,

gnés dans leur jeune âge, s'ils recevoient une bonne éducation, si l'on n'opposoit pas enfin trop fréquemment des barrières insurmontables à leur élévation, on verroit souvent sortir d'eux des hommes qui étonneroient la terre par l'étendue de leurs talens.

On sent qu'une heureuse disposition d'organes très-délicats et très-sensibles ne peut prendre naissance que dans le sein des sociétés, et parmi les classes que l'infortune ne tient pas courbées sous le triste joug des travaux excessifs ; cependant celles-ci sont les fondemens et les soutiens des états : restauratrices du genre humain qui va se fondre dans les langueurs des cités efféminées, elles sont, pour ainsi dire, les muscles des gouvernemens, tandis que les sciences et les arts en deviennent le cerveau. Les unes sont le corps qui nourrit, et les autres l'esprit qui gouverne et éclaire.

L'on chercheroit en vain les causes de la décadence des nations les plus puissantes ailleurs que dans l'oisiveté qu'amènent né-

---

vainqueur à Lépante, Dalembert, le maréchal de Saxe ; Lowendal, divers héros du nord, et une foule d'autres que j'oublie de nommer. Peut-être citerois-je plusieurs autres bâtards célèbres dans notre siècle.

cessairement l'extrême opulence et la misère la plus désastreuse. Un état ne peut nourrir de son superflu qu'un certain nombre de désœuvrés ; plus ceux-ci augmentent, plus la nation s'affoiblit. Cette foule d'êtres inutiles, qui, accablés du poids de leur existence et de leur ennui, se traînent languissamment dans les villes, sont à charge à tout gouvernement. Consommant sans produire, ils donnent une quantité négative qui doit être supportée par les classes inférieures des peuples. C'est le pauvre laboureur qui paye l'opéra, où il ne va jamais.

Bien plus, l'oisiveté n'est pas seulement contraire à la félicité publique, elle en empoisonne même toutes les sources. Un peuple oisif mourra de faim et se révoltera ; il se transformera en brigands, en fripons, en esclaves crapuleux ; la population s'éteindra, les émigrations seront perpétuelles, l'esprit public volera sous un joug étranger dont il espérera plus de bonheur. Les grands, abandonnés à leur désœuvrement, conspireront sans cesse, bouleverseront l'état, s'agiteront, se tourmenteront. Tous ces symptômes de dépérissement se remarquent sous les gouvernemens despotiques, où l'on dépouille le pauvre pour ajouter à la fortune

du riche; où le peuple n'a pas de possession en propre; où le prince enfin, étant maître de tout, le sujet ne peut aspirer à aucune chose, et demeure dans l'indifférence pour tout travail. Tout le monde consomme, personne ne produit; aussi rien de plus versatile et de plus foible qu'un pareil état. Le premier qui nourrit dans la fainéantise l'ancien peuple romain, par des distributions de bled, creusa le tombeau de l'empire. Plus on a de grandes villes dans un pays, plus il y a d'oisiveté, et par conséquent de corruption et d'intrigues. Pourquoi les personnes désœuvrées sont-elles toujours les plus remuantes, les plus artificieuses, les plus turbulentes, comme les célibataires, les moines de toutes les religions, les riches et les grands? C'est que l'ennui les poignarde. On cherche jusques dans le crime même d'horribles délassemens. Malheur à tout état qui nourrit une foule de fainéans; il s'écroulera bientôt sur ses propres fondemens. Voyez l'ancienne Grèce et Rome; voyez la Pologne, et même l'Espagne et l'Italie modernes; où sont-ils ces beaux siècles de leur gloire? Le désœuvrement les éclipse pour toujours.

Lorsqu'un peuple penche ainsi vers son

déclin, et qu'on ne peut le ramener à l'agriculture et au commerce, premières occupations qui font la force des gouvernemens, il faut du moins tourner les esprits vers l'utile étude des sciences et des arts; tant qu'on s'en occupe avec ardeur, elle fait fleurir les nations; mais quand on n'aime plus que le frivole, quand les profondes méditations des sciences et les chef-d'œuvres des arts sont remplacés par des poésies légères, par l'amusement de la littérature, par une foule d'ouvrages superficiels et grotesques; quand on préfère le brillant au solide, c'en est fait désormais des nations, leur ruine est inévitable, et leur chûte certaine. Europe, Europe, tu tomberas aussi quelque jour! déjà la dépravation des esprits s'étend dans tous tes gouvernemens, le règne du mauvais goût est à son aurore, les sciences que tu cultivois avec tant d'ardeur et d'avantages, se déprécient; on cherche l'amusant, l'agréable, on rejette l'utile et le simple; le seul clinquant séduit. Le littérateur, bel esprit frivole, le poëte doucereux l'emportent sur le magistrat, le guerrier, le savant laborieux, l'agriculteur, le marin, et sur tous ces hommes généreux qui se sacrifient au bonheur de leurs contemporains. Un ridicule et absurde

calembourg est plus estimé qu'une invention utile à l'humanité. Les ames s'abâtardissent, le cœur s'énerve, nulle vigueur dans l'intelligence, si l'on excepte quelques hommes privilégiés de la Nature qui résistent encore à ce torrent universel.

Jamais il n'existe de détérioration morale sans avoir commencé par le physique. Lorsqu'on n'a plus de forces dans le corps ni dans l'ame, on n'est plus susceptible d'un travail approfondi et solide ; on effleure son sujet, on dissimule sa foiblesse en lançant quelque mordante épigramme contre ceux qui s'occupent plus utilement ; ainsi l'on s'efforce de mépriser ce qu'on ne peut acquérir.

Il n'est, en général, que les sciences physiques de bonnes dans un état ; elles instruisent, elles éclairent, elles adoucissent l'esprit et les mœurs, elles soulagent l'humanité ; mais cette tourbe d'obscurs et inutiles littérateurs, qui ne vivent, comme les araignées, que pour s'entre-déchirer lorsqu'ils se rencontrent ; mais ces misérables, qui se croient artistes, à quoi servent-ils ? Sont-ils même capables d'amuser un instant ? Ne seroient-ils pas mieux laboureurs, fabricans ? Qu'on utilise les talens, qu'on encourage les sciences agréables, nécessaires, indispen-

sables, c'est le devoir de tout gouvernement; mais qu'on exclue de leur sanctuaire tout ce qui en est indigne. Il faut des poëtes, des musiciens, des peintres, des écrivains, des artistes pour illustrer, pour immortaliser les hommes célèbres et récompenser le mérite, pour diriger la morale publique, pour éclairer les peuples, pour embellir la vie; mais il faut que ce soient des êtres au dessus du commun qui professent ces états, et qui sachent les ennoblir par leurs talens et leurs vertus. Que jamais ils ne se prostituent au vice, à la bassesse, à l'ignominie! ils ne sont pas faits pour ramper et pour s'avilir. Il n'y a que la médiocrité qui soit vicieuse. Quand on ne peut parvenir par son propre mérite, on cherche le secours de la corruption et de l'intrigue. Tandis que l'homme de génie se consume dans le cabinet à la recherche de la sagesse et de la vérité, l'auteur vulgaire se traîne lâchement sous les portiques dorés des palais, pour recevoir des grands un coup d'œil de protection et d'orgueil, avec une pension que lui disputent des valets et des fripons. Ainsi les beaux arts, qui devroient servir à retarder la chûte des états, en retrempant les ames, les précipitent vers leur ruine, et préparent leur désastre. Les

sciences, moins courtisannes que la littérature, savent mieux se respecter ; elles brillent moins, il est vrai, dans les sociétés, et par cela même elles sont plus sages.

De même qu'on peut juger du caractère des nations par les mœurs des romans, par l'esprit des chansons et par la nature du langage qu'on trouve chez elles, le médecin philosophe le devine encore par les maladies qui y règnent communément ; mais ce sont principalement les affections morales qu'il est nécessaire d'observer. Si vous connoissez le genre de folie le plus fréquent chez un peuple, vous avez trouvé ses penchans et ses habitudes les plus secrettes. C'est dans la démence, comme dans l'ivresse, que l'ame se dévoile ; c'est là qu'elle paroît à nud. La connoissance physiologique du système nerveux (1) peut seule nous développer tous les

(1) Léopold *Auenbrugger*, Experiment. de remed. specif. in maniâ ; Vienn. 1776, in-8, a remarqué que dans les momens d'exaspération nerveuse dans la manie, les parties naturelles se retiroient et diminuoient excessivement de volume, p. 5, et sq. Toute la vie se retire alors dans les forces musculaires, qui sont énormes dans cette maladie. Les athlètes ont aussi de petits organes de génération, à proportion de leur stature. Il en est de même des hommes qui travaillent

ressorts cachés qui meuvent le cœur humain ; et il n'y a que des hommes instruits des vérités qu'offre la philosophie, qui puissent bien en suivre les plus sombres détours. C'est toujours le physique qui est le père du moral. Les nerfs sont le fondement de la vie de tout animal, et la vie est l'ame des êtres organisés.

Deux puissances rivales se disputent sans relâche le sceptre de notre moral ; l'homme est, pour ainsi dire, double; en vain sa raison commande, ses passions l'entraînent. La tête oppose inutilement l'égide de la froide sagesse à la brûlante fièvre du cœur ; l'esprit peut convaincre et prouver, mais c'est l'ame qui persuade et qui sent, c'est elle seule qui touche et qui s'émeut. Plus on a d'esprit, moins on est susceptible de sentiment. A mesure qu'on cultive davantage sa raison, on devient moins capable d'être agité par le

---

beaucoup de tête. Chez les personnes qui s'adonnent aux plaisirs de l'amour, le cerveau diminue de volume, parce que la vie vient se rassembler dans les organes de la génération. Plus une partie a de grosseur, plus elle a de prépondérance dans les habitudes, les mœurs, les usages des individus. Si vous découvrez l'organe qui a le plus de vie dans un être, soyez sûr qu'il est le régulateur de ses penchans.

cœur,

cœur, et l'homme naturel est plus sensible que l'homme policé. Pourquoi les femmes et les enfans sont-ils si facilement touchés ? C'est qu'ils raisonnent peu, mais qu'ils sentent beaucoup ; c'est qu'ils sont plus voisins de la Nature. Telle est la source originelle des sympathies et des antipathies ; elles ne sont que des rapports de sentiment entre les êtres ; et la raison ne peut les analyser, parce que dès qu'on peut raisonner on n'est plus ému :

Odi et amo ; quare id faciam fortasse requiris,
Nescio, sed fieri sentio et excrucior.
CATULL. ad Lesbiam.

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies
Dont, par le doux rapport les ames assorties
S'attachent l'une à l'autre, et se laissent piquer
Par ces je ne sais quoi, qu'on ne peut expliquer.
P. CORNEILLE, Rodogune, act. 1, scène 7.

Ainsi la douleur qui fait trop de plaintes est moins vive que celle qui reste muette, sombre et taciturne.

Communément les personnes dont les mouvemens sont vifs ont plus d'esprit que celles qui agissent lentement ; mais les premières ont rarement aussi un bon cœur. Il

semble qu'il faille être un peu bête pour être bon. Tous ces hommes à beaux discours, et qui ne peuvent parler sans chercher l'esprit, sont ordinairement insensibles. L'esprit excite le rire, et peut-on être touché alors? Hommes simples, consolez-vous, car vous avez une ame plus sensible que ceux qui brillent par de futiles jeux de mots. Vous pouvez connoître la vertu, et vos insensés détracteurs sont trop frivoles pour ce mâle et fier sentiment. A mesure que les nations se policent, elles deviennent plus spirituelles et plus gaies ; mais l'antique bonne foi, la pureté des mœurs, la noblesse de l'ame disparoissent et s'effacent. La franche rusticité de nos ancêtres n'étoit pas capable des faux brillans de notre esprit ; en revanche ils avoient un cœur magnanime digne des plus sublimes vertus.

Lorsque la corruption des peuples amène la dégradation des ames, avec le cortège du luxe et des vices, les arts et les sciences tombent en décadence, parce que les hommes qui les cultivent n'y apportent plus le cœur, mais la futilité de leur esprit. On voit alors abonder de toutes parts les prétendus philosophes, les demi-savans, les versificateurs pointilleux, les sophistes, et cette

tourbe impure de faux littérateurs, oisifs et vicieux, qui veulent tout juger, tout critiquer, tout régler sans être capables de produire le moindre ouvrage eux-mêmes. Heureux les peuples si l'esprit étoit moins commun et plus épuré ! si la sensibilité du cœur étoit moins rare !

Comme les beaux arts et les sciences exactes nécessitent une application soutenue, la réflexion du génie et une grande chaleur d'ame pour y réussir ; on conçoit bien que les personnes qui ont trop d'esprit n'en sont pas capables, et qu'il leur suffit d'en effleurer la surface. Les études approfondies épouvantent les têtes légères et superficielles : voilà pourquoi rien n'est plus rare que la véritable instruction dans ce siècle de lumières. Sachons donner à l'enfance les connoissances qui conviennent à chaque caractère. Un jeune homme vif, ardent, a-t-il beaucoup d'esprit ? il n'est pas fait pour être un grand génie ; alors proportionnez ses études à la force de son entendement. Si vous voulez la surpasser, vous risquez de l'abrutir. Votre enfant est-il rêveur, attentif, pénétrant ? instruisez-le, ou plutôt laissez-le s'instruire ; vous le croirez peut-être un génie médiocre. Mais attendez;

il trompera votre attente, il surpassera votre espérance. Malheur à la jeunesse savante de trop bonne heure ! la stupidité l'attend vers le soir de sa vie.

S'il est dans le monde quelque ouvrage immense et sublime, c'est celui qui fonde la société. Le puissant génie qui organise les nations, qui forme leurs religions, leurs vertus et leurs mœurs, qui les conduit au travers de l'abîme des tems, dans la route du bonheur et de la perfection, est plutôt celui d'un dieu que d'un homme. Ce n'est point une production éphémère ; ce n'est point une mode passagère et frivole ; c'est l'inflexible pouvoir des lois qu'il s'agit de fonder, et c'est à un mortel à tenter cet ouvrage immense ! Malheur à l'ame présomptueuse et foible qui ose se charger de ce fardeau, son travail insensé périra dès sa naissance !

Ainsi que dans l'individu physique, il faut considérer deux états dans le moral des peuples ; celui de l'adolescence et l'âge de la décrépitude. Il est en effet un tems de maturité pour l'établissement d'une nation ; trop récente, elle est indomptable et sauvage ; trop ancienne, elle est usée par la corruption.

Dans les différens états par lesquels passe un assemblage d'hommes réunis en société, on observe une gradation constante qui suit un ordre réglé ; il est une pente générale qui les entraîne tous du simple au composé.

On ne peut nier, ce me semble, avec Montaigne et quelques sophistes de l'antiquité, l'existence des lois naturelles ; elles sont inculquées dans le cœur de tous les humains. Comme c'est le sentiment qui les fonde, et que celui-ci n'est que le résultat de la sensibilité et de l'organisation, aucun être vivant ne peut les ignorer. Ces lois parlent au cœur ; elles y sont éternellement gravées, et ce n'est point du tout une affaire de raisonnement. Dans quelle contrée du monde la mère ne nourrit-elle pas et n'aime-t-elle pas son fils ? où l'homme de la nature ne se sent-il pas rempli de commisération pour la foiblesse de l'enfance et la caducité de l'âge mûr ? Quel peuple le plus barbare, le plus féroce ne reconnoîtra pas les règles éternelles de la justice entre lui-même ? Aucune société ne peut subsister sans cela. La peine du talion, connue chez les sauvages, prouve leur respect pour la justice et les lois naturelles. Je soutiens, en m'appuyant sur les témoignages unanimes des

voyageurs, autant que par la conviction de l'évidence, qu'il n'est aucun homme qui ne les connoisse intérieurement : le seul penchant de l'intérêt particulier a pu répandre quelques nuages sur des propositions si simples, si claires et si universelles.

Mais, dira-t-on, combien de traits contraires aux lois naturelles, dans l'association civile, ne semblent-ils pas militer contre leur existence ? Je répondrai qu'il faut s'en prendre aux institutions politiques et religieuses qui en ont obscurci quelques-unes. Sparte ne vouoit-elle pas à la mort les enfans mal conformés ? Comment les bâtards sont-ils traités parmi nous ? La superstition n'a-t-elle pas envoyé des hommes aux supplices ? ne les a-t-elle pas précipités dans les flammes ? La politique n'a-t-elle pas trop souvent dispensé les nations des devoirs de la justice envers leurs ennemis ? Mettrons-nous sur le compte de la Nature, ce qui n'appartient qu'à la société ? Ne sommes-nous pas *dénaturalisés* par elle ? Sans cela nous resterions parfaitement justes envers le genre humain, et en même tems sauvages. Ne jugeons donc jamais, d'après nos préjugés religieux ou politiques, de l'état naturel. Soyons bien convaincus que tout

ce que la Nature ordonne est universellement empreint dans toutes les ames, et même chez les animaux. Sa voix est toujours celle du sentiment; c'est là son unique langage. Tout ce qui est autre que l'impulsion du cœur, n'est pas elle.

Lorsqu'il n'existe point encore de contrat social, et que les hommes vivent dispersés, ils sont dans un état plus ou moins rapproché de la pure nature; ils vivent isolés comme les brutes dans les antres, les rochers, abandonnés à leur complette indépendance: tel est le premier état du genre humain.

Si les premiers linéamens d'une association patriarchale se font apercevoir sans être déterminés, coërcitifs et fixes, voilà de petites familles de sauvages unis pour la chasse, la pêche et pour tous les besoins naturels: tels sont plusieurs américains et des insulaires de la mer du Sud. C'est le second état de notre espèce.

Un degré de plus présente des hordes errantes de pauvres nomades, tels que les cafres et plusieurs peuplades maures. Plus avancées dans la civilisation, elles se forment en tribus indépendantes comme les arabes, ou confédérées comme les tartares. Ces dernières, obligées par la nature de leur cli-

mat, à se rassembler en grandes armées, ont été forcées de se soumettre à un chef suprême. Celui-ci, devenu puissant par le nombre des sujets, s'est naturellement trouvé despote chez des peuples encore voisins de l'état de nature. Ignorant et féroce, le tartare-mongol a fait gémir sous son cimeterre les peuples de l'Inde plus riches et plus policés que lui. Il en eût fait autant en Europe, sans le génie belliqueux des nations qui l'habitent. L'arabe, au sein de ses sables arides, a conservé son indépendance, parce qu'il a toujours vécu en petites hordes.

Dès que l'état pastoral n'a plus suffi aux besoins toujours croissans de l'homme, il fallut partager la terre afin de la cultiver; et voilà désormais la société solidement établie, puisqu'elle est basée sur le maintien des propriétés. Lorsqu'une nation est petite et par conséquent pauvre; qu'elle habite dans des lieux resserrés sur un territoire stérile, ou sur le bord des mers, elle s'établit en gouvernement très-populaire. A mesure qu'elle s'agrandit, qu'elle s'augmente en population; qu'elle s'enrichit par l'abondance; son activité diminue, les rênes de la puissance souveraine se concentrent; elles deviennent de plus en plus oligarchiques;

la rusticité des mœurs disparoît, l'aurore du luxe commence à poindre, il amène les arts, les sciences et la perfection de l'intelligence. La force exécutrice de la nation se réunit en une seule main; le luxe d'abord foible, qui éveilloit l'industrie, commence à devenir corrupteur; il hâte la perte des mœurs, du courage, de l'amour du bien public. Bientôt l'esprit s'énerve, la domination du sceptre étend son pouvoir; elle s'augmente de toute la vigueur que le peuple perd, quoique celui-ci s'agrandisse et devienne opulent. Elevé à ce haut point de splendeur, il ne peut qu'en descendre; les liens de l'association trop resserrés par les gouvernemens usurpateurs, se rompent enfin; tout tombe dans l'anarchie, tout rétrograde peu à peu vers la barbarie et abrutit les nations. Après une longue suite de siècles, retrempées dans le malheur, elles recommenceront à parcourir le cercle de la civilisation, dans d'immenses révolutions d'années. C'est donc une loi universelle dans le monde entier, que tout roule perpétuellement de la vie à la mort, et que tout ce qui existe a sa période d'existence déterminée.

Ainsi le cœur humain marche de l'indépendance à la domination. Mais il est des

peuples dont l'état se maintient dans la barbarie avec une sorte de fixité, par l'action uniforme et constante de leur climat. Tels sont les deux extrêmes de la chaleur et du froid, le lapon et le nègre. Observons encore que le premier anneau de cette chaîne de la civilisation semble être placé vers les poles, et le dernier au sein de la torride. La quantité des individus qui composent les nations détermine aussi la nature du gouvernement, qui se resserre d'autant plus que les hommes sont plus nombreux. Il semble que la masse de ces peuples soit en raison directe de la chaleur des climats, parce qu'il y a plus d'abondance dans les productions alimentaires à mesure qu'il y a moins de froidure. Il faut toutefois séparer les termes extrêmes, comme nous l'avons vu plus d'une fois.

Si nul grand peuple ne peut vivre sous une forme de gouvernement populaire comme une petite cité, il doit tendre sans cesse à une domination plus resserrée; sans cela le lien de son association trop foible le laisseroit dans l'anarchie. Il semble que les grandes nations soient plus faites pour le midi, car elles ont avec lui une foule de rapports d'analogie. Par un principe con-

traire, les petits peuples se rapportent par leur pauvreté, leur rudesse de mœurs, leur courage et leurs âpres vertus, aux contrées septentrionales. On ne peut être opulent sans le luxe qui tient le despotisme par la main; tandis que l'indigence s'arme du glaive de l'indépendance : aussi voit-on celles-ci toujours supérieures aux premiers par la force. Dans tous les siècles, la pauvreté courageuse triompha de la richesse amollie. Tel est le principe des bouleversemens qui ont renversé les états et ensanglanté la terre. Comment en arrêter le débordement tant qu'on ne remontera jamais aux causes? L'homme qui a une petite terre à cultiver s'armera de courage pour la défendre; celui qui n'en a point vivra souvent de ses crimes, ou périra dans la misère. Ainsi l'on a pensé avec raison, que de trop grandes propriétés affoiblissoient et dépeuploient les états. Par une cause analogue, plus les empires ont d'étendue, moins ils ont de population (1), puisque la propriété y est moins assurée, en raison de la nature du gouvernement qui les régit.

(1) *Chardin* l'a observé dans l'orient; Voyage en Perse, t. 2, p. 6.

Les contrées policées sont proportionnellement plus populeuses que les régions barbares ; mais, pour évaluer la population, il faut la comparer à la nature des terrains, à leur étendue, à leurs produits annuels, à leur rapport direct ou adventice par le commerce. Le nombre des habitans se met toujours en équilibre avec la quantité des productions alimentaires. Remarquons encore que les empires doux et libres sont plus féconds en hommes que les états despotiques. Une grande population sur un petit territoire conserve le plus grand penchant vers une liberté illimitée ; telles sont sur-tout les nations maritimes et commerçantes. Celles de l'Asie, gouvernées par des tyrans inhumains, ne se hasardent que rarement sur mer : ainsi, depuis Macao jusqu'à Constantinople, l'empire de Neptune en est abandonné. Les anciens égyptiens détestoient la mer qu'ils regardoient comme l'empire de Typhon, ou du mauvais principe : telle est encore la croyance actuelle des nations de l'Indostan ; tandis que les vaisseaux des tyriens, des phéniciens, des grecs, etc., sillonnoient jadis la Méditerranée. Les tribus malaies, nées sous des régions exposées à la puissance arbitraire, forment des états

féodaux et des républiques oligarchiques, parce qu'elles s'adonnent à la marine. Il en est de même des peuplades barbaresques.

Comme presque tous les gouvernemens de la terre sont depuis long-tems le résultat de la force, et qu'ils ont été fondés par le fer des conquérans plutôt que par les lois de la sagesse et de la justice; il n'est point étonnant que le régime féodal, cet injuste et tyrannique gouvernement, soit le plus répandu dans toutes les contrées du monde. Ce système politique est fondu, incorporé plus ou moins avec tous les autres. Le voyageur philosophe Poivre l'a trouvé dans toutes les tribus malaies. Dans l'Indostan, au grand Mogol, ne voit-on pas une gradation régulière, une hiérarchie d'inféodation des subahs, nababs, foudjars, killadars et tant d'autres? N'en découvre-t-on pas aussi les nombreux vestiges sous le despotisme des turcs, dans le khan des tartares de Crimée, les vayvodes de Moldavie, Valachie, etc., les états d'Alger et de Barbarie, le shérif de la Mecque, les scheiks ou princes de Syrie, les mameluks, etc.; enfin dans tous ces fiefs militaires, avec les titres de sanjacs, zayms, timariots, etc.?

Qu'étoit la république de Pologne, sinon

une oligarchie toute féodale ? Que sont, en Russie, dans la Hongrie, dans une partie de la Suède et ailleurs, les boyards, les hospodars, et les hettmans des cosaques, etc. ? Par-tout où l'agriculteur est un serf attaché à la glèbe, par-tout où il est vendu comme un vil troupeau de bêtes, ne voit-on pas régner le domaine de la féodalité ?

Rien de plus commun dans l'antique et la nouvelle Scythie, que ce système. Il ne porte point, à la vérité, sur des terres, puisque les peuples qui l'habitent sont la plupart nomades; mais il pèse sur les individus qui vivent dans l'asservissement. Les tartares ont répandu dans le cours de leurs conquêtes ces maximes de vassalité ; ils ont toujours exigé un hommage-lige des princes vaincus et soumis. Les khans subalternes ne sont que des vassaux ou feudataires relevant du grand khan, et quelquefois l'investiture de leurs fiefs n'est pas héréditaire ou inamovible.

Ce déluge de barbares vomis par les antres du nord, ces troupes d'hommes féroces qui descendirent de leurs roches glacées pour inonder l'Europe et démembrer le colosse de la puissance romaine, n'ont-ils pas semé sur leur passage leurs coutumes civiles et

politiques ? N'ont-ils pas innové les mœurs et altéré les lois établies ? Le genre de vie chasseur et guerrier, les excursions lointaines, les continuels brigandages des races gothiques, leur permettoient moins de s'attacher, de se fixer à des domaines, que de pressurer de toute leur puissance l'industrieux artisan, le laborieux habitant des campagnes. Ces nations déprédatrices n'avoient point pour leur patrie cet attachement exclusif qu'on remarque dans le lapon, le nègre, le hottentot, etc. ; elles ne se glorifioient pas du sol natal qui receloit les ossemens de leurs aïeux, et qu'elles avoient illustré par l'éclat de leur courage. Devenues trop populeuses sur une terre inculte que la froidure frappoit encore de stérilité, les peuplades septentrionales en trouvèrent le remède dans les émigrations ; elles portèrent avec elles, sous des cieux plus prospères, dans des climats plus hospitaliers, leur gloire, leur valeur et leurs idées d'inféodation.

Ainsi, non seulement les fastes de l'Europe, mais les annales de l'Orient et de l'Inde font mention de ces nombreux envahissemens de tartares descendus des âpres forêts du nord. Combien de fois la Chine et l'Indostan ne furent-ils pas le sanglant théâtre

de leurs exploits? Combien de fois les timides asiatiques ne roulèrent-ils pas leurs fronts prosternés dans la poussière devant ces rapaces usurpateurs? devant les Tamerlan, les Gengis-Kan, qui tendoient à une monarchie universelle, et dont les moindres fiefs étoient de vastes empires? Ainsi le sabre d'un barbare conquit le sceptre du monde. Ne pouvant gouverner seul d'immenses états, le vainqueur dut partager les dépouilles de sa conquête avec les compagnons de sa fortune et les instrumens de ses triomphes. On suivit dans l'état civil toutes les formes et les maximes militaires; car il n'est rien de plus ressemblant au despotisme et à la féodalité, que l'organisation d'une armée, et l'on diroit que les gouvernemens despotiques ne soient que des armées à demeure fixe.

Une telle jurisprudence supposant dans les chefs une suprématie d'intelligence, l'enthousiasme asiatique leur accorda facilement qu'elle étoit naturelle. Cette persuasion est intimement liée au privilège d'une émancipation précoce, et aux droits de primogéniture. Ainsi l'inégalité est la base radicale de ce système politique.

Comme les expéditions des peuples tartares exigeoient

exigeoient de l'harmonie dans leur exécution, on assembla des états, on forma des jurys, on établit des parlemens, et l'histoire de Tamerlan nous en offre de nombreux exemples. Ces diètes ressemblant au corps électoral germanique, furent sans doute l'origine de nos parlemens et de nos états généraux. Ainsi, presque toutes les institutions politiques de l'Europe émanent de cette jurisprudence scythique, avec les altérations nécessaires pour l'adapter à la civilisation des modernes.

Toute l'Europe existeroit encore sous la domination de la féodalité; tous ses peuples demeureroient serfs et dans une perpétuelle oppression, si les croisades n'avoient pas fait naître l'aurore de leur affranchissement. Le fanatisme religieux, qui transporta l'Europe dans l'Orient, obligea les nobles à vendre leurs fiefs et à permettre à leurs vassaux de racheter leur servitude par le péculat.

Ainsi parut la première lueur d'un plus beau jour, comme l'a très-bien remarqué Robertson (1). Ainsi, ce grand mal des croi-

(1) Voyez son Introduction à l'histoire de Charles-Quint, etc.

sades ne fut point inutile au développement du bonheur des nations et à leur perfectionnement. Nous serions restés plongés, ensevelis dans les épaisses ténèbres de la barbarie, qui règnent sur tout le reste de la terre, sans cette heureuse circonstance. Etonnantes vicissitudes des choses humaines! La conquête de Constantinople par les turcs nous enrichit des arts de la Grèce; les irruptions des arabes et les flambeaux du fanatisme ont affranchi les peuples de l'Europe, et n'ont fait que river les fers de ceux de l'Asie.

Les travaux de l'agriculture ont aussi policé les hommes. Nous avons vu que l'illustre voyageur Poivre ne jugeoit pas autrement de l'état de perfection des peuples, que par l'avancement de l'art agricole. Fondement de toute population, il est le gage assuré du bonheur des états; il est la mesure de leurs lumières. Ce sont les barbares seuls qui laissent la terre inculte et sauvage. Le soc de la charrue, ce sceptre des nations policées, qui fertilise le sein des campagnes, fait aussi germer les sciences et les arts au milieu des abondantes moissons. Il fait naître lui seul un sentiment plus précieux encore, celui de l'amour du bien public.

O nations ! vous n'aurez rien fait pour votre propre perfectibilité, tant que vous ne serez pas agitées, secouées par l'ardent sentiment du véritable patriotisme. Vous exaspérez en vain les autres passions ; toute leur énergie sera perdue sans but d'utilité, tant que celle-ci ne viendra pas les conduire. Pourquoi les contrées où l'industrie est la plus développée, où l'homme vit le plus heureux, où les mœurs sont les plus pures et où la perfection est élevée au plus haut dégré de splendeur, pourquoi sont-elles précisément celles où règnent le plus brûlant amour du pays et ce noble orgueil national ? D'où vient que cet amour s'augmente même à proportion des sacrifices qu'on lui fait ? Ah ! sans doute, ce n'est point aux ames égoïstes et froides qu'il faut le demander. Quand nous n'aurions pas la Grèce et Rome pour éternels exemples, l'Angleterre, la Suisse et quelques autres régions européennes, nous le prouveroient sans cesse. Mais on ne fait pas naître par-tout le patriotisme sur la terre. De quel droit la tyrannie spoliatrice prétendroit-elle faire chérir le sol qu'elle dévaste par ses concussions, qu'elle pressure sous ses chaînes ? Comment animera-t-elle de cette ardeur

d'industrie sociale, et la chaumière qu'elle couvre du deuil de la misère, et les cités dont elle boit le sang? Le laboureur, l'artisan, qui n'est pas sûr de sa vie, et qui sent arracher de ses mains le pain trempé de ses sueurs, iront-ils encore s'immoler pour l'outrageant empire de leurs persécuteurs? Non, non; la tyrannie s'oppose à toute perfection; elle se détruit par elle-même, comme un furieux qui s'arrache les entrailles de ses propres mains. « Quand la politique humaine, dit le bon Bernardin de Saint-Pierre, dans ses Etudes de la Nature (1), attache sa chaîne au cou d'un esclave, la justice divine en rive l'autre bout au cou du tyran ». Ainsi ces barbares gouvernemens se punissent eux-mêmes des maux qu'ils font endurer à l'humanité. Rien de plus étonnant que d'avoir vu dans ce siècle Linguet consacrer sa plume à louer ce droit public asiatique. Un despote, fût-il même juste aujourd'hui; qui maintiendra les peuples contre ses passions, contre les suggestions perfides et la corruption des flatteurs qui l'entourent?

---

(1) Edit. 4e; Paris, 1791, in-12, t. 1, p. 472.

A mesure que l'homme éprouve plus de contrainte dans ses actions, il a moins de sentimens, de morale et de vertu. Avili sous le sceptre de fer du despotisme, et corrompu par son exemple, il devient plus égoïste; et comme il n'est ni sûr de jouir, ni maître de sa propriété, il tend davantage à faire abus par tous les moyens possibles. Nous avons vu que le même effet se rencontroit chez les femmes, qui sont plus dépravées de cœur à mesure qu'elles sont plus captives. Il suit de là qu'on a des mœurs plus austères à mesure qu'on est plus libre, et c'est surtout au nord, où l'indépendance a de tout tems assis son empire. Les peuples d'Asie n'ont pas même de mot équivalent dans leurs langues à celui d'*honneur*, ou de ce sentiment élevé qui conduit l'européen.

Il me seroit facile de montrer que la perfection de tous les arts et des sciences, du commerce, de l'industrie, des manufactures, etc. n'a jamais existé que dans les gouvernemens les moins opprimés; et que l'amour du bien public n'établit sa demeure que dans les états soumis à une sage liberté par des lois douces et justes. Je montrerois, jadis Athènes, Corinthe, Syracuse, Carthage, Rome, et aujourd'hui l'Angleterre, la France,

la Hollande, la Suisse, l'Allemagne, Gênes, Venise, etc. très-florissantes. Je porterois la vue sur la Grèce, l'Italie et la Sicile modernes, la Russie, tous les pays orientaux, toutes les Indes (excepté les colonies européennes), et je les verrois languir ou plutôt croupir dans une lâche apathie. Ces pays ne deviendront jamais éclairés, heureux et industrieux, tant qu'ils n'auront pas des lois justes qui assurent les propriétés et leur indépendance (1). L'homme rampe sans s'attacher au sol qui ne lui appartient pas; il ne doit rien à la patrie qui ne prend pas soin de lui; quel seroit son dédommagement? L'athénien, le romain qui s'exposoit aux périls et aux privations pour servir ses compatriotes, comptoit aussi avec sécurité sur un pareil dévoûment pour lui. Une armée romaine demandoit aux barbares la réparation de l'outrage fait à un simple cultiva-

(1) Voici les paroles de *Chardin*, Voyag. t. 2, p. 39. Comme les corps et les fortunes y sont esclaves (en Perse) sous une puissance tout à fait despotique et arbitraire, les courages le sont aussi. On n'y fait rien que par intérêt, c'est-à-dire, par espérance ou par crainte. Ils ont peine à concevoir qu'il y ait des pays où l'on voit des gens servir ou rendre office par pure vertu et sans autre récompense.

teur romain. Croit-on qu'il faille des chaînes et des cachots, après cela, pour faire remplir le devoir aux habitans d'un tel pays? La seule volonté des hommes rend fort un petit état; tandis que les empires despotiques les plus vastes n'ont point de consistance. Xerxès et un million d'hommes ne purent vaincre un coin de terre, et les immenses contrées de l'Asie sont la riche proie d'une poignée d'aventuriers. Toute la force des gouvernemens arbitraires étant employée pour les maintenir contre les entreprises de ses propres sujets qui sont autant d'ennemis, elle ne peut rien opposer aux chocs extérieurs. Ainsi la puissance relative des états ne doit point se mesurer par l'étendue des masses. Les petits sont proportionnellement plus forts à cause de leur plus grande indépendance, qui est la mère de l'amour du bien public.

Comme les empires où le pouvoir est arbitraire, ferment toutes les avenues au mérite, dont l'éclat seul pourroit bouleverser un état aussi valétudinaire, l'esprit des hommes demeure dans l'abrutissement. Tel est celui des grecs et des romains modernes. Quelle énorme différence de ce qu'ils furent à ce qu'ils sont! Si vous ne donnez pas égale-

ment à tous les individus d'un peuple une communauté de prétentions et d'espérances pour parvenir, avec du mérite, à tous les honneurs et les emplois, vous déracinez tout principe d'émulation, vous brisez tout ressort de vie. Si vous n'accordez cette prérogative qu'à un petit nombre, comme dans les états oligarchiques, vous détruisez toute la concurrence qui souffle, qui attise sans cesse le feu de la perfection. Si vous faites acception de l'opulence ou des personnes, on sentira qu'il faut chercher de l'or, et qu'il vaut mieux intriguer, flatter, ramper, que de recourir au vrai mérite. Dès lors toute perfection est anéantie.

A mesure que les connoissances se propagent et s'étendent, les passions s'agrandissent avec de nouveaux besoins, créés par de nouveaux desirs. Le langage doit donc s'enrichir, se perfectionner, se régulariser selon les lois de l'analogie. En devenant plus juste et plus clair, la marche des connoissances en devient plus rapide, parce que les combinaisons du jugement sont plus faciles. Mais les nations voisines de la nature sentent plus vivement; leur langue est d'une concision énergique, elle présente des tours rapides, des inversions hardies, des expres-

sions pittoresques, vigoureuses, des sentences graves et des métaphores poétiques; elles tiennent plus du sentiment, les nôtres du raisonnement. Celles-ci perdent en s'épurant au creuset de la philosophie, tous ces ornemens de la diction. La contrainte de la civilisation amollit la force, dégrade l'élévation, efféminе la dignité du langage. L'éloquence n'a plus de prise; il semble que nous craignions d'être touchés, que nous ayons peur de sentir. Ainsi le siècle de la philosophie fut toujours précédé par celui de la poésie. Tous les peuples héroïques sont naturellement poëtes; et jamais l'un ne fut séparé de l'autre. Bardes, scaldes, troubadours, vous avez disparu avec les fiers sentimens d'héroïsme des antiques celtes. Aujourd'hui moins généreuses, mais plus éclairées, votre voix s'est glacée parmi ces nations; elle ne peut point se prostituer aux vices; elle ne chante jamais avec succès les mensonges et les crimes, mais elle peut se réveiller encore aux accens du dieu des combats, et aux soupirs de l'amour.

Si l'esprit gagne de la maturité, en sortant de ces tems attrayans de son adolescence où les illusions de la poésie l'ont plutôt enchanté que véritablement instruit, il n'a pas tout

perdu. La jeunesse prend quelquefois un bouillonnement inconsidéré et les saillies d'une imagination téméraire, pour les inspirations du génie. Doit-on ignorer combien ce dernier exige d'observations profondes, combien il a besoin de réflexions, de méditations dans le silence, lors même que l'ame est consumée des plus ardens sentimens? Tout homme trop vif, trop impétueux est brouillon; il ne peut mûrir son ame; il la sème sans cesse, il l'éparpille alentour de lui; jamais il ne produira d'ouvrages parfaits; telle est la cause de la frivolité si commune parmi nous. Le gouvernement qui donneroit au caractère français plus de gravité, le rendroit plus susceptible de perfection. Notre nation ne réussit que trop souvent dans les objets futiles; le génie accompagne rarement la folâtre gaîté, et l'homme qui n'est qu'agréable n'aura jamais que de l'esprit. Les passions dominantes se ressentent de ce caractère; la vanité remplace l'orgueil qui s'associe communément à de grandes choses.

En recommandant la chaleur du sentiment, je ne l'ai point confondue avec cette intempérance fougueuse, avec ce tumulte véhément des passions, qui s'agite beaucoup

et fait peu. On s'imagine qu'un homme qui gesticule comme un énergumène, est ordinairement transporté. Cela peut être quelquefois, mais d'ordinaire l'énorme activité des passions écrase, anéantit toutes les facultés ; elle rend tout stupéfait. L'excès de l'ardeur amoureuse, par exemple, ne rend-il pas muet? Il est des hommes que peu de chose fait aussitôt sortir des gonds de la raison, et qu'un rien suffit pour ramener dans les bornes ordinaires : que peut-on exécuter avec une telle inconstance? Ce n'est jamais au dehors qu'il faut exhaler sa sensibilité par des démonstrations outrées, par un verbiage frivole, mais c'est au dedans qu'on doit être transpercé avec violence. Au reste c'est la Nature qui nous forme, et nous ne pouvons modifier que nos penchans.

J'observe que les nations modernes éclairées de la lumière des sciences ont commencé par l'érudition, et c'est par là qu'elles auroient dû finir. A mesure qu'elles la perdent, elles deviennent plus légères, plus frivoles ; elles ne s'occupent plus que de la superficie des objets, si l'on en excepte quelques vrais savans. Je crains que cette épuration des sciences ne nuise à leur développement ul-

térieur. En négligeant de profiter des travaux qui nous ont précédés, nous sommes obligés de recommencer la carrière, au lieu de la prendre où ils ont fini; ainsi les sciences avancent moins aisément. Si les encyclopédies avoient entièrement refondu le système des connoissances humaines, comme le désiroit le sage Bacon; si, loin de devenir une entreprise mercantile, une spéculation pécuniaire, un travail momentané, les gouvernemens eussent choisi les hommes les plus célèbres pour rédiger, pour purifier à loisir toutes les connoissances, pour en écarter les hypothèses, le genre humain pourroit en tirer quelque utilité.

Ainsi, dégagées de toute supposition, les sciences physiques dont on peut tant enrichir les beaux arts et même la poésie comme l'a montré Homère, sont trop peu répandues; quoiqu'elles soient incomparablement plus utiles que la littérature. Ne devroient-elles pas faire une partie fondamentale de la première instruction? On ne verroit pas les habitans des campagnes devenir la proie de funestes préjugés et d'opinions humiliantes pour l'esprit humain. C'est à vous, gouvernemens barbares, qu'il faut s'en prendre; vous avez rassemblé à grands frais dans les

cités, toutes les jouissances du luxe, tous les trésors de corruption, au lieu de disséminer les connoissances utiles, et souvent même indispensables dans la chaumière du pauvre, dans l'asile du malheureux. Quelque jour peut-être, lorsque vous croupirez dans l'indigne satiété des plaisirs, vous craindrez qu'ils ne viennent, forts de votre foiblesse, vous demander compte des devoirs qui vous sont imposés. De quelle manière avez-vous rempli l'engagement de les rendre heureux? étoit-ce en les accablant d'exactions et de rapines?

A dieu ne plaise que j'applique ceci à quelques-uns des gouvernemens les plus sages de l'Europe; j'observerai seulement que la source de la dissolution des peuples gît dans cette excessive disproportion de puissance, de richesse, de connoissances, entre la tourbe des nations, et leurs têtes les plus élevées. Tout peuple parvenu à cet extrême doit périr; il devient un cadavre insensible à toutes les stimulations vivifiantes, à toutes les affections grandes et généreuses. Il faut désormais le refondre au creuset de l'infortune et de la barbarie; le rajeunir ainsi que Médée, dans le sein de la nature pour l'élever ensuite à un état de splendeur et de félicité.

Arrêtons-nous ici. En publiant cet ouvrage; ce n'a jamais été mon intention de dépriser aucun peuple, ni d'avancer des paradoxes, mais j'ai dû parler selon mon cœur et mes lumières. J'ai tâché de répandre la justice sur tout le genre humain, et j'ai voulu chercher les bases de sa perfection, et les élémens de son bonheur. Si l'on attribuoit à telle ou telle nation ce que j'ai dit et pensé en général, on m'auroit très-mal compris, et l'on me feroit la plus grande injustice. Je n'ai pris la plume que pour rechercher la route du bien, de la vérité et de la vertu. O hommes! J'ai pu me tromper sans doute, mais mes sentimens ne furent jamais complices de mes erreurs. Jeune et foible, j'ai voué mon existence entière à l'humanité, dès le commencement de ma carrière. Je ne desire pour ma plus douce récompense que la bienveillance des hommes; trop fortuné si j'ai pu semer dans leurs ames les germes du bonheur. Ah! si j'ai fait naître une seule pensée vertueuse, si j'ai consolé quelque malheureux, si j'ai pu guider dans le sentier de la vérité et de la sagesse, je m'applaudirai de mes veilles et n'aurai point inutilement consumé la vie que m'a prescrite la Nature.

CONCLUSION.

Tel est le sommaire concentré des faits les plus importans de notre histoire naturelle. S'il m'est permis d'attendre quelque indulgence pour ce travail difficile, si je demande et les lumières de tous les amis de la Nature, et la critique sage qui éclaire, mais non la satyre envenimée qui tue, je réclame encore tous les conseils dont je sens que j'ai besoin. Les chaînons de notre histoire épars sur la terre sont difficiles à rapprocher. J'eusse voulu ne négliger aucune connoissance, mais je n'ai pu mieux faire dans la place où le sort m'a jeté. Dégagé de toutes les entraves, l'autorité des exemples ne m'a pas subjugué, et je n'ai pas craint de résister plus d'une fois au torrent des opinions :

Nullius addictus jurare in verba magistri.

Mais je ne serai pas fâché qu'on me demande des preuves que j'exige des autres ; j'ai tâché d'apporter les miennes.

L'indispensable nécessité d'une érudition raisonnée, pour rechercher les faits dont les annales humaines sont dépositaires, est

un grand obstacle qui a fait rester sur cette matière, plusieurs ouvrages au dessous de leur sujet. J'ai dû de justes tributs d'hommages aux fidèles scrutateurs de la Nature, qui bravant les dangers des longs voyages, et se confiant aux tempêtes de l'Océan, ont conquis dans leurs recherches périlleuses et lointaines des trésors d'observations. Leur gloire est au dessus de mes foibles éloges. Enfin, quelle que soit ma foiblesse et l'obscurité de mon nom, je ne croirois point avoir travaillé vainement, si, m'élevant à la hauteur de mon objet, j'avois pu représenter quelques fragmens de l'admirable tableau de la nature humaine.

Res ardua, vetustis novitatem dare, novis auctoritatem, obsoletis nitorem, obscuris lucem, fastiditis gratiam, dubiis fidem, omnibus verò naturam, et naturæ suæ omnia.

PLIN. Hist. nat. L. I. *Præfat.*

DISSERTATION

DISSERTATION

Sur un jeune Enfant trouvé dans les forêts du département de l'Aveyron, comparé aux sauvages trouvés en Europe à diverses époques, avec des remarques sur l'état primitif de l'Homme.

Lorsque je citois le jeune homme de l'Aveyron dans cet ouvrage, je ne l'avois pas vu moi-même, et je n'en parlois que d'après les informations les plus sûres que j'avois pu me procurer. Maintenant qu'il est entre les mains de l'illustre professeur des sourds et muets, Sicard, et que je l'ai examiné plusieurs fois, j'en offrirai des détails plus circonstanciés (1). Il eût été à desirer qu'on eût pu l'observer aussitôt qu'il a

(1) Ce que je dis ici du moral du jeune aveyronais, est vrai dans le moment où je l'écris; mais on pense bien que cet enfant, s'éclairant par la suite, n'aura plus la même ignorance ni la même simplicité; son ame ne sera plus semblable, et l'on ne doit pas m'accuser de fausseté, parce qu'il sera entré dans l'état social et civilisé.

été pris, quoiqu'on ne lui aie donné aucune éducation et qu'on n'ait pas altéré bien sensiblement sa simplicité primitive, avant qu'il ne soit à Paris.

Vous qui lisez ceci, vous pouvez m'en croire, car je n'inventerai rien, je ne ferai aucun systême, je laisserai parler les faits. Ce que je n'aurai pu voir de mes propres yeux sera fidèlement rapporté d'après le récit du gardien de ce jeune homme. Je le citerai à chaque fois, afin qu'on ne confonde point ce que j'atteste d'avec ce que je n'ai qu'appris. Ce que j'emprunterai de la notice qu'a publiée à ce sujet le citoyen Bonnaterre, naturaliste, sera noté exactement. Je me croirois extrêmement coupable si je ternissois une pareille recherche par le mensonge ou par le desir de plaire aux dépens de l'auguste vérité.

J'ose penser que le sujet que je traite ici roule sur une matière de la plus haute importance, puisqu'il est question de l'état primordial de notre espèce, et que tout l'édifice social repose sur cette même base encore trop peu connue. La Nature est ce que connoissent le moins les hommes les plus policés.

J'ai lu à peu près tout ce qu'on a écrit sur

les individus sauvages trouvés en Europe à diverses époques. Je n'en ai point été assez satisfait; on n'a qu'effleuré la matière, et souvent on a été trop peu philosophe. Ici il faut oser tout dire, le mal comme le bien. Je suis loin de me croire le meilleur possible pour une pareille tâche; mais du moins je serai de bonne foi.

Quelques personnes ont douté, et moi-même d'abord, que cet enfant de l'Aveyron fût véritablement sauvage. On a pensé que c'étoit un petit imposteur qui jouoit assez bien son rôle. Pour examiner ceci, voyons les faits tels que tout le monde peut les apercevoir. Il ne me semble pas probable qu'un enfant de village si jeune, puisse si bien se contrefaire continuellement sans jamais se démentir le moins du monde. Je ne puis croire qu'un jeune garçon puisse se vouer à une vie très-austère et très-désagréable pour tout individu social; qu'il sache deviner si exactement le caractère distinctif d'un sauvage; qu'il apprenne si fidèlement ce rôle difficile que le plus habile acteur ne pourroit même aussi bien remplir que lui. Je doute qu'un jeune homme ait pu secouer, sans un dédommagement quelconque, le puissant joug de l'intérêt, des conventions

sociales, du bien être, aussi parfaitement que l'individu qui est sous nos yeux; je ne vois pas quel fruit il en retireroit à son âge, en se livrant à la misère, à l'abandon, à l'emprisonnement pour ainsi dire, à une captivité continuelle, à la perte de la société, à une insensibilité morale très-complette, etc. Il n'y gagne rien à coup sûr; et l'on pense bien qu'il ne se soucie nullement, et ne peut même compter pour quelque chose, dans son état d'ignorance, la considération publique; puisqu'il cherche sans cesse à se dérober à la société, à fuir au fond des forêts. Mais encore une fois, considérons les faits, sans chercher à nous distinguer par des suppositions et des paradoxes.

Sans doute on demandera s'il est probable que cet enfant ait pu vivre dans les bois dès sa plus tendre jeunesse, et presque en sortant du sein maternel; je n'hésite pas de répondre que non. Il est certainement hors de toute vraisemblance et physiquement impossible (bien que nous ne connoissions pas toutes les ressources de l'instinct), qu'un enfant naissant puisse trouver à vivre seul, délaissé, abandonné dans les forêts, et qu'il sache se soustraire aux dangers qui l'entourent. Recourir à l'intervention de la

pitié maternelle des bêtes, et à un allaitement de celles qui ont des petits, comme la fable historique le rapporte de Romulus et Rémus, c'est bien plus que douteux (1). Il faut donc nécessairement admettre que notre jeune homme a été élevé jusqu'à un certain âge dans le sein de la société, et j'ose assurer qu'il en a dû être de même pour tous les sauvages trouvés en Europe. Mais j'entends qu'on s'écrie qu'ils ne sont donc pas véritablement sauvages. Je demanderai à mon tour s'il est possible qu'il y ait des sauvages. L'homme peut-il être autrement élevé, dans tous les cas, sans la société d'une mère ou du moins d'une nourrice, puisque les animaux les plus agrestes, les léopards les plus féroces le sont bien eux-mêmes ? Nos loups en sont-ils plus sociables pour cela ? Suivant

(1) Des personnes dignes de foi avoient assuré à *Connor*, Evang. med. p. 134, que les ourses enlevoient quelquefois les enfans éloignés de la maison paternelle, et qu'elles les allaitoient avec leurs petits, qui ont quelque analogie de configuration avec l'homme. Ceci est arrivé, dit l'auteur, à plusieurs individus ; mais j'ai peine à le croire. Cependant il est de fait qu'on a trouvé des individus avec des ours. Ces animaux ayant quelque analogie de forme avec nous, se méprendroient-ils ?

ce principe, il n'y auroit aucun quadrupède ou oiseau véritablement hors de toute société; ce qui est le propre du sauvage. Quelle grande différence, je vous prie, entre un enfant allaité et nourri jusqu'à l'âge de quatre à cinq ans par une mère souvent très-peu policée, au milieu d'un bois, loin de toute instruction, comme sont les bûcherons; et après cela abandonné, au sein des forêts, à toute l'âpreté de la Nature; quelle différence si étrange, dis-je, d'un tel individu dans la plus profonde ignorance, d'avec un jeune singe ou tout autre animal livré à lui-même?

Vous comptez donc pour rien le langage, me dira-t-on? Mais il suffit de se ressouvenir que l'écossais Alexandre Selkirk, délaissé pendant quatre ans à l'île Juan-Fernandez, y oublia sa langue à tel point qu'il ne savoit presque pas retrouver un mot lorsqu'on l'en ramena; il avoit même perdu en partie la faculté de parler. L'histoire en a été fidèlement publiée en Angleterre. Cependant c'étoit un homme fait, qui avoit des connoissances ordinaires, qui avoit vécu trente ans parmi les hommes, et qui trouvoit par conséquent bien plus de ressources dans son abandon, qu'un petit et foible

enfant. Que sera-ce donc du jeune aveyronais, sur-tout à lui, pour qui une blessure au cou est peut-être un obstacle pour articuler des sons ?

On pourroit croire du moins que les manières et les habitudes contractées dans l'enfance auront pu se conserver; cependant on n'en remarquoit point dans l'enfant dont nous parlons lorsqu'il fut pris et avant que la société ne lui en eût communiqué quelques-unes. En effet, tout ce qui n'a pas un rapport direct avec la nourriture et la conservation, n'aura point été répété dans un être uniquement occupé de ces besoins; tout ce qui sera dans ces rapports aura été renouvelé et conservé sans cesse, parce que ceci tient à l'instinct de la Nature qui existe dans tous les êtres. Or, toutes les habitudes qu'on ne répète jamais s'effacent à la longue, et c'est ainsi qu'on reste dans l'état de nature quand rien ne sollicite à en sortir, ou qu'on y rentre si l'on est forcé à ne s'occuper uniquement que de soi-même. On peut donc se convaincre qu'on ne trouve plus dans le jeune aveyronais les mœurs et les usages des hommes policés, et qu'il *paroît* devenu entièrement sauvage; c'est ce qui fait qu'on l'accuse d'imbécillité, et qu'il a l'air d'en être

atteint, quoiqu'il ne soit pas cependant dépourvu d'intelligence.

Rien ne distingue assurément, à l'extérieur, ce jeune garçon de tout autre enfant de son âge, d'une manière bien remarquable. C'est peut-être pour cela qu'on a plus de peine à se persuader qu'il soit sauvage, car souvent on juge d'après la seule apparence; mais c'est principalement son état moral qui doit déterminer notre opinion, et fixer la base de notre raisonnement.

Quand je supposerois que cet enfant n'est pas entièrement sauvage, ce qui pourroit être, et ce que beaucoup de personnes instruites croient ; on conviendroit toujours facilement qu'il est incomparablement plus rapproché de l'état de nature que nous; et sous ce point de vue, de quelle utilité ne doit pas être son examen philosophique ? Un tel sujet est encore bien neuf pour nous, qui sommes sevrés depuis si long-tems de la Nature. Il paroît être idiot, selon quelques observateurs ; c'est encore une raison de plus pour qu'il ne soit pas *dénaturé*, ou policé le moins possible; car l'imbécillité reporte l'homme à son état primitif, en l'isolant de tous ses semblables par le moral ; mais elle ne le prive pas des sentimens dont jouit

tout être vivant ; elle l'abandonne à lui seul.

Je n'ai cependant aperçu aucun signe d'idiotisme bien marqué dans ce jeune homme ; je n'y ai rencontré que la profonde, la ténébreuse ignorance d'une ame simple, et sans doute elle paroît fort stupide à côté d'un parisien du même âge, bien élevé et très-spirituel. Je crois, de plus, qu'il sera peut-être impossible, même au celèbre Sicard, de faire disparoître entièrement cette *inertie* dans l'ame de l'aveyronais.

Il me semblera inutile de disputer ici sur l'état primitif de notre espèce, ou sur le mot de *sauvage* appliqué à cet enfant, lorsqu'on sera convenu qu'il est très-éloigné de toute civilisation. De son état à celui de pure nature, la différence ne sera que du plus au moins, selon l'opinion qu'on adoptera sur ce sujet ; je ne prétends point forcer celle des autres. J'expose ce que j'ai vu et ce que je pense ; et si je me suis trompé, mon erreur même pourra devenir utile ; car pour trouver la vraie route, il faut souvent parcourir toutes les fausses.

Je rapporte ici en note d'après la notice du professeur d'histoire naturelle du département de l'Aveyron, le citoyen Bonnaterre,

les principaux évènemens de la prise de cet enfant (1).

---

(1) Notice historique sur le sauvage de l'Aveyron, etc. Paris, an 8, in-8, p. 21 et suiv. — Il y avoit trois ans et demi, le 13 thermidor an 8, qu'on aperçut dans la partie du bois de la Caune, appelée la *Bassine*, département du Tarn, un enfant entièrement nu, qui fuyoit à l'approche des hommes. On le guetta; on le vit chercher du gland et des racines pour se nourrir. D'après le rapport officiel du commissaire près le canton de St. Afrique, *Guiraud*, adressé au commissaire central, 13 pluviôse an 8, on se saisit de cet enfant avec peine; mais il s'échappa. Quinze mois après sa première évasion, trois chasseurs le retrouvèrent à la fin de messidor an 7. Il grimpa sur un arbre; mais cette ressource ne put le soustraire aux chasseurs. Voilà la date de son entrée dans la société; il fut conduit à la Caune.

Il étoit tout nu, vivoit de glands, de pommes de terre ou de châtaignes crues. Mis en pension chez une veuve, il s'échappa au bout de huit jours, et resta errant sur les montagnes et dans les hameaux. Il vécut ainsi vagabond pendant six mois, et exposé au froid d'un des hivers les plus rigoureux.

Le tems étant plus doux, il entra, le 19 nivôse an 8, à sept heures du matin, chez un teinturier, hors de la ville de St. Sernin, n'ayant que les lambeaux d'une vieille chemise, reste de son habillement à la Caune, six mois auparavant. Le commissaire du gouvernement de cet endroit, *Constant Saint-Estève*, dans son

Ce jeune garçon, qui paroît âgé de onze à

---

rapport officiel au commissaire central, daté du 11 pluviôse an 8, témoigne « qu'il le trouva se chauffant avec plaisir, marquant de l'inquiétude, ne répondant à aucune question, ni par la voix ni par signe; mais cédant avec confiance à des caresses réitérées. On lui donna des pommes de terre qu'il jeta au feu pour les faire cuire; mais il ne voulut pas des autres alimens, tels que viande cuite et crue, pain de seigle et de froment, pommes, poires, raisins, noix, châtaignes, gland, panais, orange, qu'il flaira les uns après les autres. Il mangea les pommes de terre toutes brûlantes à demi-cuites, en les prenant au milieu des charbons ardens. Il manifestoit la douleur qu'il éprouvoit en se brûlant, par des cris inarticulés sans être plaintifs. Ayant soif, cet enfant le conduisit vers une cruche d'eau pour demander à boire, et dédaigna avec des marques d'impatience, le vin qu'on lui offroit. Son déjeûner fini, il court à la porte et s'enfuit de telle manière, qu'on eut bien de la peine à l'atteindre; mais il se laissa ramener sans témoigner ni peine ni plaisir. Il parut éprouver une sensation agréable à la vue du gland qu'on lui avoit présenté, et qu'il tint long-tems en sa main. Son air satisfait n'étoit troublé que par intervalles; son dénuement absolu, l'idée d'être privé du plein air, me firent juger, continue *Saint-Estève*, que ce garçon avoit vécu, dès sa plus tendre enfance, dans les bois, étranger aux besoins et aux habitudes sociales ».

Le 20 nivôse, on le transféra à l'hospice de S. Afrique. Il étoit, selon *Guiraud*, véritablement muet. Quinze

douze ans, est assez bien conformé et fort

---

jours après, sa langue paroissoit plus déliée; il poussoit des cris. Il ne vouloit souffrir aucun habillement; il les quittoit, ou les déchiroit s'il ne pouvoit s'en débarrasser. Il lui répugnoit de coucher dans un lit; mais il s'y accoutuma peu à peu, et témoignoit de la joie lorsqu'on changeoit de draps. Il ne vivoit alors que de pommes de terre, de noix et de châtaignes crues, en flairant, comme font les singes, tout ce qu'il prenoit. Il s'habitua au potage trempé avec du pain bis. Quoique son existence fût douce, il tentoit toujours de s'échapper; deux fois il y réussit en partie, mais il fut atteint. Etant poursuivi dans les champs, et se voyant près d'être atteint, on l'a vu poser ses mains à terre et marcher à quatre pattes. Ce fait qui a été vu par le citoyen *Nougairolles*, administrateur de l'hospice, est aussi rapporté par le citoyen *Guiraud.*

On fit transporter cet enfant à Rhodès, le 15 pluviôse an 8, et on en chargea le naturaliste *Bonnaterre.* Le ministre de l'intérieur ordonna ensuite de le transférer à Paris.

D'après des rapports très-récens, dit ce naturaliste, p. 29 et 30, qui m'ont été communiqués par des gens dignes de foi, et les bruits qui circulent dans le canton de........, cet enfant appartient au nommé D..... N....., à M.......; il est né, dit-on, d'un mariage légitime; mais des parens inhumains l'ont abandonné depuis environ six ans, parce qu'il étoit privé du don de la parole. On désigne l'endroit où il se gîtoit pendant la nuit, et où il avoit ramassé des feuilles sèches pour

pour son âge. Il a été nommé *Joseph* (1) en baptême. Sa taille est assez grande, et son nouveau genre de vie l'a fait croître rapidement de plusieurs pouces, selon le rapport de Clair, son gardien. Ses muscles ne sont pas plus prononcés qu'aux enfans de son

se coucher. On connoît les champs et les jardins où il alloit chercher les pommes de terre, les navets; et on indique les chênes qui lui fournissoient du gland.

Tel est le précis des renseignemens recueillis sur l'origine de cet infortuné, continue *Bonnaterre*, p. 30; nous n'avons, à la vérité, que de fortes conjectures..... Mais il paroît démontré qu'il a vécu pendant quelque tems dans l'état de nature, à *l'instar* des animaux, comme il est constaté par les rapports des commissaires de St. Sernin et de St. Afrique; par le témoignage de gens dignes de foi, et comme semblent d'ailleurs le prouver ses goûts, ses habitudes et sa manière de vivre.

Son nouveau genre de vie, (p. 48,) paroît favorable à son développement et à sa santé. Il a beaucoup grandi pendant son séjour à Rhodès; son corps s'est fortifié. Lorsqu'il est arrivé à St. Afrique, il faisoit ses besoins par-tout où il se trouvoit; aujourd'hui, lorsqu'il sent ses besoins, il fait signe de lui ouvrir la porte pour les faire dehors.

(1) *Rzaczynski*, Hist. nat. Polon. Sandomir, 1721, in-4, p. 355, dit que le sauvage lithuanien fut baptisé sous le même nom, ce qui est assez singulier; il fut trouvé parmi les ours, en 1657.

âge; il ne paroît pas être beaucoup plus fort qu'un autre; mais, lorsqu'il veut impétueusement manger, fuir, ou aller dormir, alors il déploie de la vigueur et montre de l'impatience, de la promptitude, de la colère. Si on le contrarie, il se fâche, s'agite brusquement, trépigne, secoue la tête, mord, pince, égratigne, pleure et crie.

Son conducteur m'assura que la couleur de sa peau étoit brune (1) et fort hâlée lorsqu'on le prit; mais plusieurs mois de *domesticité*, des lotions répétées, et la petite vérole qu'il a eue en sortant de Lyon pour venir à Paris, l'ont rendu d'une teinte très-ordinaire à tous les enfans de son âge un peu exposés au soleil. Il n'est point taché de petite vérole; cette maladie a été bénigne, et s'est passée sans accident, quoiqu'il n'ait rien voulu prendre dans sa durée. Il a refusé de manger pendant deux jours; il restoit coi, triste et chagrin. Il ne lui a été fait aucun remède, et

(1) Aussi la fille champenoise, p. 5; mais lavée, elle étoit blanche, p. 7. Le sauvage de *Tulpius* avoit la peau très-hâlée. Observ. med. lib. 4, c. 10, p. 296. La fille d'Over-Yssel avoit une peau fort brune, rude et poilue. Breslauer samml. von N. und K. G. 21, versuch. p. 438.

il s'est très-bien guéri en peu de jours, quoique le voyage dût l'incommoder, et que le mouvement de la voiture ne lui plût pas. Je n'ai pu apprendre si la marche de la maladie avoit été plus rapide chez lui que chez d'autres individus. Son pouls est plein, assez fort, et d'une vîtesse ordinaire.

L'iris de ses yeux est d'une couleur noisette (1); ses cils sont longs, ses cheveux châtains, droits : ils étoient longs, éparpillés sans ordre, et flottans sur son front et ses joues, dit son gardien, lorsqu'on le prit; ceux du derrière de la tête étoient plus

---

(1) Selon l'histoire de la fille sauvage de Champagne, donnée par M. la *Condamine*, on faisoit venir fort gratuitement cette fille des eskimaux. Si ce célèbre académicien avoit plus réfléchi à une pareille supposition, il auroit vu que cette fille, d'après la description même qu'il en a faite, avoit tous les caractères d'européenne, des yeux bleus, des cheveux châtains, etc., tandis qu'on sait combien tous les eskimaux ont les yeux et les cheveux noirs, outre les caractères particuliers de la figure. Ainsi, selon moi, notre sauvage est tout bonnement un français; je n'aurai pas l'esprit de le faire passer les mers et sortir des forêts de l'Afrique, comme je l'ai entendu soupçonner par de prétendus beaux esprits. J'avoue qu'un pareil systême relèveroit merveilleusement ceci; mais je suis trop mal-adroit pour mentir.

courts et comme rongés, sans doute à cause de sa manière de se coucher. Il n'a pas plus de poil (1) sur le corps qu'un autre enfant du même âge et de même complexion. Celle de notre sauvage paroît un peu molle et phlegmatique. Il engraisse beaucoup; mais il étoit excessivement maigre lorsqu'on l'arrêta pour la première fois.

Le regard un peu effaré du jeune aveyronais (2) ne se fixe sur rien, excepté sur sa nourriture, ou bien sur les objets qu'il cherche à éviter ou à prendre : alors un coup d'œil assuré, un regard vif lui suffisent, car il paroît avoir la vue très-perçante. Il distingue très-bien de loin les personnes qui lui donnent quelque nourriture de celles dont il n'attend rien. On a remarqué chez lui quelques mouvemens spasmodiques et un peu convulsifs, comme s'il avoit été

(1) Le sauvage lithuanien étoit fort couvert de poils. *Connor*, Evangel. med. Amstelod. 1699, in-12, art. 15, p. 133. *Linné*, Amæn. acad. t. 6, p. 65; dit que tous les enfans sauvages sont très-couverts de poils; aussi *Rzaczynsky*, p. 355.

(2) Aussi la fille sauvage de Champagne, p. 40 de son Histoire.

effrayé

effrayé, mais ils sont peu sensibles. Sa tête est d'une grosseur ordinaire (1).

Ses dents étoient, dit-on, noirâtres; maintenant elles sont presque blanches, et un peu jaunies à leur base; ses gencives sont presque déchaussées, sans doute à cause de la dureté des alimens dont il faisoit usage; ses lèvres, sa bouche sont très-mobiles et petites; l'ouverture en est assez étroite (2); son visage n'est point désagréable; mais régulièrement conformé; la couleur de ses joues n'est point rosée; il est maintenant très-gras; sa poitrine est potelée et ses mamelles renflées. Cet état marque l'insouciance, car tout individu sans passions, sans chagrin, sans inquiétude, devient ordinairement très-gras. Cet état a fait perdre beaucoup d'agilité à notre jeune garçon; sa maigreur le rendoit bien plus ingambe (3), et il couroit très-rapidement.

Ses mouvemens sont prompts, et même

---

(1) Celui de *Tulpius* avoit un front aplati, déprimé, l'occiput très-renflé et très-proéminent, p. 296.

(2) Le jeune sauvage d'Irlande avoit une grande bouche, p. 298; *Tulpius*, Obs. med. *ibid.*

(3) Le sauvage de Papeberg, dont parle *Camerarius*, Horar. subces. cent. 1; Francof. 1602, in 4, c. 75;

brusques, mais très-sûrs. Dans sa marche, ou plutôt dans sa course au trot plus ou moins vîte (car il ne marche pas posément pour l'ordinaire), il se balance de chaque côté, ce qui facilite beaucoup sa démarche, comme on l'observe chez les coureurs. Il n'est jamais essoufflé. En courant vivement, il se penche en avant, et on ne l'arrête pas facilement lorsqu'il s'échappe, à moins que des murs, des rivières, etc. ne l'arrêtent. Il ne sait pas nager (1). Les personnes qui l'ont pris, l'ont vu monter sur un arbre pour s'y réfugier et se soustraire à leur poursuite. Mais il ne paroît pas qu'il grimpât pour l'ordinaire, car on ne l'a pas vu depuis monter sur les arbres (2). Il ne craindroit pas de sauter d'un étage pour s'enfuir, ce qu'il a

---

p. 343, couroit excessivement vîte à quatre pattes, et grimpoit avec une très-grande facilité. Cet auteur en fut témoin oculaire.

(1) La fille de Champagne savoit très-bien nager. Voyez madame *H...t*, Hist. d'une jeune fille sauvage, etc. Paris, 1755, in-12, p. 13; elle plongeoit très-bien, p. 19 et 20. *Racine*, fils, p. 305.

(2) Cette fille grimpoit aussi très-agilement, p. 4; 8, etc. Il paroît que les autres sauvages ne grimpoient point; au moins on n'en parle pas, quoique *Linné*,

fait plus d'une fois ; mais une trop grande hauteur l'épouvante.

Je prévois qu'on voudra savoir si ce jeune sauvage se traînoit à quatre pattes, comme on l'a dit de ceux de Bamberg (1), de Hesse (2), d'Irlande (3), etc. On ne peut savoir ce qu'il faisoit dans les bois ; mais il est certain qu'on ne l'a vu qu'une fois (4) marcher de cette manière, lorsqu'il s'est trouvé fatigué, en s'échappant. J'ai examiné ses genoux ; ils ne sont pas plus durs, calleux ou usés qu'à tout enfant ordinaire. Il est très-probable qu'il a toujours marché droit, excepté quelques cas rares et l'extrême jeunesse. Lorsqu'il se

---

Amæn. t. 6, p. 65, l'assure cependant. Le garçon d'Hanovre grimpoit difficilement. Breslauer sammlungen, versuch 35, suppl. p. 69.

(1) *Camerarius*, Hor. subces. ib. cent. 1, p. 343. *Linné*, Amæn. acad. 6, anthropom. ibid.

(2) *Lambertus Schafnaburgensis*, de Rebus gestis germanor.; et *Camerarius*, ib. p. 345; et J. J. *Rousseau*, not. 3, du Disc. sur inégal.

(3) *Tulpius*, l. 4, c. 10, Obs. med. p. 297. *Schreber*, die Saeugthier, der menschen. p. 40. *Linné*, Amæn. acad. t. 6, p. 64. J. J. *Rousseau*, Not. sur inégal. 3°. *Condillac*, Essai sur connoiss. hum. part. 1, sect. 4, c. 2.

(4) *Bonnaterre*, Notice historiq. p. 27.

déplaît quelque part, on l'a vu, dit Clair, son gardien, se traîner sur les fesses avec assez de rapidité, en s'aidant des pieds et des mains.

Cette opinion, que les sauvages marchent sur leurs quatre membres, me semble extrêmement erronée et contraire à notre organisation, quoique le célèbre anatomiste Moscati l'ait soutenue. Le train de derrière seroit trop haut si l'on ne ployoit pas les genoux, et le tarse (1) ne poseroit pas bien à terre, car les pieds ne s'appuieroient que sur les orteils; en se mettant à genoux, les jambes gêneroient par derrière. Mais ce n'est pas tout : en se plaçant ainsi, notre face regarde la terre, et nous ne pourrions ni voir ce qui nous entoure, ni éviter les dangers, ni trouver au loin nos alimens. La position de notre trou occipital est trop antérieure. En outre, comme la tête humaine est très-grosse à proportion de la force du cou, elle est fort pesante, et n'a point, comme chez les quadrupèdes, un ligament cervical pour la maintenir redressée en avant, en supposant toujours que nous marchions sur nos mains et nos genoux; ainsi, notre tête nous acca-

(1) J. J. *Rousseau*, ibid. note 5.

bleroit bientôt de son poids, comme on peut l'éprouver. Toutes ces considérations sont manifestement opposées au but de la Nature, qui nous a faits pour marcher droits, quoiqu'en disent Moscati, Monboddo, etc.; sans cela nous serions les plus mal partagés de tous les animaux, et nous deviendrions infailliblement leur proie sans pouvoir nous défendre.

Le corps de notre jeune garçon est assez bien taillé; ses mains sont d'une médiocre grosseur, et répondent bien à sa grandeur; il ne se sert pas plutôt de la droite que de la gauche. La peau du dedans de la main, que j'ai bien examinée, est fort douce et nullement calleuse ni épaisse. Ses doigts sont longs, déliés, bien formés, et ses ongles forts et grands; on les lui avoit coupés; mais ils sont bien grandis depuis. Ses pouces sont un peu plus gros (1) à proportion que dans les autres enfans. La flexibilité de ses doigts en tous sens est étonnante; on diroit presque

---

(1) Il en étoit de même dans la champenoise. *H...t*, p. 7. On sait que cette fille vécut à Paris, sous le nom de mademoiselle *Leblanc* (Marie). Voyez *Racine*, fils, Poëme de la religion, éclaircissement de l'épître 2e sur l'homme, p. 303 et suiv.

qu'ils sont déboîtés, et il s'en sert fort habilement.

Il a des jambes médiocrement grosses, toujours nues; ses pieds sont un peu larges, ses orteils assez forts, ni trop écartés, ni trop pressés les uns contre les autres; la plante est assez dure, sans être excessivement épaisse. Il tourne un peu le genou gauche en dedans. Ses parties naturelles sont d'un médiocre développement, un peu moindre que celles des enfans des villes, du même âge, car l'avancement du moral en hâte l'accroissement.

Notre sauvage est chatouilleux, et il se plaît à être chatouillé, sur-tout lorsqu'il a bien mangé, ou qu'il est au lit; lorsqu'on cesse, il saisit la main pour engager à continuer. Il rit d'une manière fort agréable.

On l'a couvert d'une jaquette; mais il préfère d'être nu, même pendant la froidure de l'hyver, selon l'expérience de Bonnaterre (1). On lui avoit mis des culottes, mais elles le gênoient; il ne pouvoit les souffrir, et faisoit ses besoins dedans. Il paroît insensible au grand froid, à la chaleur

(1) Notice, p. 44 et 45. Quoique couvert d'un simple drap en hyver, sa chaleur étoit tempérée et naturelle comme en un tems doux.

extrême (1); cependant je l'ai vu préférer l'ombre au soleil, et il aime à se chauffer.

Il a des cicatrices (2) de brûlures au bras et à l'avant-bras gauche : il a d'autres marques de blessures qui paroissent venir, soit d'une déchirure dans les buissons, soit d'une chûte sur des cailloux, des rochers, ou des coups qu'il peut avoir reçus. Ces cicatrices sont vers la tempe droite, aux joues, en différens lieux du corps, et principalement aux jambes; mais il en a une grande sur-tout, longue de quatre doigts, sous le cou : elle paroît faite avec un instrument tranchant, et annonce qu'on a voulu le tuer (3).

---

(1) La grande chaleur faisoit évanouir la fille de Champagne, *H...t*, p. 32; mais elle ne craignoit pas le froid.

(2) Presque tous les autres jeunes sauvages en avoient aussi. Voyez *Rzaczynski*, Hist. nat. polon. p. 355, n° 3. *Tulpius*, Obs. med. p. 297. Aussi le jeune hanovrien; voyez Breslauer sammlungen von N. und K. suppl. p. 69; Versuch. 35, p. 506.

(3) Que doit-on soupçonner de cette terrible plaie faite à notre infortuné sauvage? Il me semble que cet enfant est peut-être un bâtard que sa mère aura fait nourrir pendant quelque tems; mais, craignant une tache funeste à son honneur, ou peut-être étant sans

Lorsqu'il sue aux mains, il les parsème de poussière ou de cendres ; il en fait de même à son visage, et en général il n'aime

---

moyens de subsistance, elle sera devenue assez barbare pour délaisser, pour perdre son fils à l'âge de quelques années. La personne chargée de cette horrible commission, ou peut-être la mère elle-même, au fond d'un bois, aura résolu de s'en défaire par un assassinat. Je conçois même qu'une espèce de pitié auroit pu la porter à cette atrocité, en croyant délivrer ce malheureux d'une vie insupportable. Mais, qui que ce fût, la main a dû lui trembler; et le fatal couteau, mal assuré dans une large blessure, n'aura pas été enfoncé avec force, soit que la vue du sang innocent, soit que les mouvemens et les cris de l'infortuné, soit que la crainte d'être apperçu aient contribué encore à le sauver de la rage de l'honneur irrité. Barbare et féroce honneur de nos sociétés policées, qui ne craint pas de tremper son homicide main dans le sang de la foible innocence, d'un enfant sans défense! Eh, pourquoi lui donniez-vous la vie? Vous l'avoit-il demandée, et faut-il qu'un être qui fut pour ses pères la source de leurs plaisirs et le fruit de leur amour, soit livré à toutes les infortunes, au poignard de l'assassinat? Voilà donc à quoi aboutit l'inhumaine, l'impitoyable opinion de l'honneur! à faire non seulement trahir les plus saints devoirs de la nature, mais encore à plonger une foule de malheureux dans l'abandon et le désespoir. Qui sait combien de bâtards, enfoncés dans la misère, ne sont pas devenus scélérats et brigands sanguinaires, faute de pouvoir vivre

pas l'humidité. S'il sentoit le besoin de se débarrasser de ses excrémens, toute place lui étoit égale, en chambre comme dehors, de-

---

d'une manière sortable? Quelle est donc l'utilité du préjugé de ce faux honneur, pour qu'on puisse craindre d'en saper les ruineux fondemens? Quoi, parce qu'on obéit aux plus douces impulsions du cœur, aux sentimens les plus sacrés de la Nature, on sera coupable et déshonoré, aux yeux même des personnes qui en auroient fait autant, et peut-être plus en pareille occasion? En quoi sert-il à l'état social, ce fatal préjugé? ne le prive-t-il pas, au contraire, d'une foule de citoyens? Pourquoi s'imposer de pesantes, d'insupportables chaînes que n'autorise aucune utilité? n'en a-t-on point assez d'autres dans cette misérable vie? Une jeune beauté succombe à la séduction; eh bien, vous qui lui imposez le rude et austère devoir d'y résister, en seriez-vous capable à sa place? ce malheur est-il irréparable, cette faute irrémissible?

Tous ces vices sociaux viennent de ce que les mariages ne s'assortissent jamais que par l'intérêt et nullement d'après le cœur. Âmes de fer, dites-moi donc si vous n'êtes pas cause de tous les malheurs, avec votre vile boue de l'or? Deux cœurs se chérissent mutuellement, rien ne peut les séparer; la Nature, la convenance des caractères les unissent par des liens inséparables; mais l'or! l'or funeste vient les arracher l'un à l'autre, les déchirer avec violence pour ainsi dire; c'en est fait, ils ne peuvent point se convenir, car l'intérêt a prononcé. L'un est pauvre et foible;

vant le monde comme étant seul; cependant il ne se salit jamais au lit. Les animaux ont aussi soin de tenir propre le lieu où ils couchent. Il est singulier qu'il s'accroupisse toujours pour uriner, et se tienne droit

---

l'autre, puissant et riche. Bientôt la malheureuse amante est déshonorée; la honte flétrissante l'enfonce dans le crime; elle porte le couteau sur la gorge de son enfant; elle s'abandonne à toutes les fureurs; elle ne connoît plus le frein; elle devient une méprisable prostituée; elle rampe dans la fange de l'ignominie, parmi les hommes corrompus, et dans la société des scélérats. Le jeune homme, livré à toute l'horreur de son douloureux désespoir, attente à ses jours, ou erre dans des contrées inhospitalières, emportant avec lui la rage dans le cœur; il ne connoît plus de frein; il ne connoît plus de justice; il ne voit plus que l'empire de la force. Dites-moi, pères barbares, qui ne considérez que le vil intérêt, dites-moi quel bien vous avez fait à la société; comment vous avez épuré les mœurs et écouté la raison? Ah! ne croyez pas que le tourment de la conscience vous échappe! C'est lui qui vengera, sur votre cœur égoïste et féroce, tous les supplices que vous avez fait endurer, tous les maux que vous avez versés parmi les hommes, toutes les douleurs que vous aurez appelées sur votre malheureuse famille. Gouvernemens! gouvernemens! vous êtes responsables de ces attentats, puisque vous pouvez seuls y appliquer le remède.

pour faire ses gros besoins : maintenant on l'a appris à sortir pour cela.

Il ne connoît pas la pudeur ; nu ou couvert, tout lui est très-indifférent ; il ne sait ce que c'est que bienséance devant tout âge, tout sexe, toute personne.

Ce jeune garçon dort beaucoup, mais jamais très-profondément ; le jour comme la nuit, selon son besoin ou son desir. Il ne ronfle jamais. Quand on le prit, il ne s'endormoit que tard dans la nuit, et lorsque le sommeil l'accabloit ; mais il demeuroit endormi jusqu'à dix ou onze heures du matin. Je soupçonne que cette habitude de veiller ne venoit que de l'ennui de sa captivité ; car, avant que de se livrer au sommeil, il restoit à la fenêtre appuyé contre les barreaux, regardant la campagne. D'abord il couchoit par-tout, dormoit aussi bien à raze-terre que dans un lit ; mais il préfère la paille ; il s'y blottit avec un seul drap, dont il a appris à s'entourer. Il rêve quelquefois ; alors il s'agite comme si on le contrarioit. Ces songes lui arrivent sur-tout lorsqu'il a été visité par beaucoup de monde pendant le jour.

Il se couche nu-tête, sans chemise, et s'enveloppant dans un drap. D'abord il se blottissoit en boule pour dormir, mais on

l'a maintenant habitué à rester droit dans le lit. Lorsqu'il veut s'endormir, il se berce pendant quelque tems. Je tiens ces détails de son gardien qui couchoit avec lui. Dans le lit, il est très-tranquille et fort sage.

Il est devenu moins entier, moins sauvage; et, quoiqu'il fût naturellement doux, il l'est encore davantage. Cependant il ne faut pas l'aigrir par de trop vives contradictions, ou par une gêne trop resserrée; alors il se fâche, pleure, pince, mord avec force. Il hait (1) les enfans de son âge; il les fuit sans cesse. On suppose que cette aversion vient originairement de ce qu'il en a été poursuivi, lorsqu'il étoit encore dans les forêts, car il paroît que les jeunes villageois l'avoient plus d'une fois aperçu, selon les bruits qui circulent dans les cantons où il se tenoit (2).

Le jeune homme sauvage que nous voyons sous nos yeux n'est pas méchant. Il ne cherche jamais à nuire, car il ne sait ce que c'est;

(1) *Racine*, fils, ibid., raconte que la fille de Champagne lui avoit avoué que quand elle voyoit un enfant, elle se sentoit tourmentée de l'envie de boire son sang tout chaud, comme d'un autre animal, p. 304.

(2) *Bonnaterre*, Notice historiq., etc.

et cela lui seroit parfaitement inutile. Quand on le laisse libre et tranquille, bien loin de chercher à faire du mal, ou bien à tramer des méchancetés cachées, comme la plupart des enfans de son âge, il reste là comme un parfait innocent. La méchanceté que pourroit faire un être n'en est une qu'autant qu'on y met l'intention de nuire, et qu'on sait causer de la peine et du dommage; mais cette intention ne peut être supposée à l'homme naturel qui n'a nul rapport d'intérêt avec nous, et qui ne s'élève pas encore à cette connoissance du bien et du mal, parce qu'il n'aperçoit pas les résultats moraux. Il pourroit occasionner du mal sans savoir le faire; il n'est pas assez savant pour cela: ainsi on appelle bien et mal quelque chose de très-équivoque, qui n'existe que dans nos rapports sociaux, et qui ne s'étend point au delà de la société, hors de laquelle est la sphère du sauvage. Il est donc impossible que notre jeune aveyronais soit méchant ou bon; il est seulement doux. Ne s'occupant que de lui-même, de ses besoins, de sa nourriture, il n'a aucun rapport avec nous. Ainsi son ame ignorante et sauvage est simple; elle est connue du premier abord; elle est exempte d'hypocrisie; elle ignore toute

imposture ; sans chercher à se montrer, elle est aperçue toute entière, elle est bornée, et rude ; elle est grossière, égoïste ; mais enfin elle est une, pure et franche.

Ainsi que celle de l'homme de la nature, la méchanceté des bêtes a été trop exagérée. Notre jeune garçon, comme tous les autres enfans délaissés qu'on a trouvés, ne prouvent-ils pas qu'on peut vivre avec assez de sécurité, quoique foible, nu, sans armes, sans défense, au milieu des loups ? et un orphelin ne le peut pas de même parmi les hommes ! Les jeunes sauvages pris dans les forêts d'Europe n'étoient âgés que d'environ dix à quinze ans. Les animaux ont souvent, à ce que je pense, une sorte de compassion (1) ; et à moins d'une extrême disette, je ne crois pas qu'ils attaquent jamais un individu de notre espèce. Ils respectent l'homme à cause de sa supériorité d'adresse

(1) La fille sauvage de Karpfen, en basse Hongrie, trouvée parmi les repaires des ours, en fait foi. Voyez *Sigaud de la Fond*, Dictionn. des merveilles de la nature, art. sauvage, t. 2 ; aussi le jeune sauvage de *Rzaczynsky ;* celui de *Connor,* vivant parmi les ours; et celui de Hesse, dont parle *Camerarius*, qu'on prit, dit-on, parmi les loups.

et d'intelligence qui sait les vaincre et les dompter. Il me paroît sur-tout que notre marche droite leur en impose, comme nous élevant au dessus d'eux, et nous laissant l'avantage des extrémités antérieures. Les bêtes ont une espèce de raisonnement. Je tiens d'un homme véridique et respectable, que passant, dans une soirée neigeuse d'hyver, au milieu d'un bois sombre, à pied et sans autre arme qu'un bâton, il fut entouré de trois loups affamés et hurlans qui n'osèrent l'assaillir, quoiqu'il ne fît aucun mouvement pour les mettre en fuite; mais, par malheur étant tombé, tous ces animaux féroces se lançoient déjà sur lui comme sur leur proie, et ils l'auroient infailliblement dévoré, s'il ne se fût promptement relevé. Alors, étant debout il les vit s'arrêter et comme frappés de crainte; ils le laissèrent continuer tranquillement sa route, sans qu'il eût besoin de se défendre.

Le jeune aveyronais est naturellement défiant et sur ses gardes, à moins que les personnes ne lui paroissent indifférentes; cependant on ne l'a point battu depuis qu'il est pris. S'il craint quelque chose, il se jette dans les bras de son conducteur et le pousse vivement vers sa chambre, où il cherche à

s'enfermer et à rester seul. Il aime beaucoup la solitude; la foule le gêne, l'offusque et lui donne de l'humeur; il la fuit autant qu'il peut. Lorsqu'il est seul, il dort volontiers; car il n'a rien à faire lorsqu'il a mangé, et il ne s'amuse presque point; il ne sait même pas ce que c'est que les amusemens. Tous ceux de nos enfans lui sont indifférens, étrangers, inconnus, insipides. Il aime à passer les brins de paille entre ses dents, en suçant la moëlle un peu sucrée qu'ils peuvent contenir. Voilà son plus grand amusement.

Un chien qui aboie ne lui fait pas peur (1), mais il reste sur ses gardes. Il ne sait pas lancer de pierres, et n'est ni craintif, comme pensoit Montesquieu, ni courageux, comme Hobbes le supposoit des hommes de la nature.

S'il court, il ne semble pas faire grande attention à son chemin; cependant il ne bronche pas, et évite les obstacles sans s'y heurter. Il préfère la traverse aux chemins

---

(1) Le sauvage de *Camerarius*, cent. 1, subces. p. 343, se battoit à coups de dents avec les plus grands chiens, et les mettoit en fuite. La jeune champenoise les assommoit à coups de bâton.

tracés

tracés. Il agite alternativement, en courant, ses bras qu'il tient à moitié pliés et non pendans. Ce qu'il porte sur ses mains, comme un grand vase plein de noix en pile, des noisettes, etc., ne tombe, ni ne verse pas, quoiqu'il coure très-vîte; il a l'art de leur faire suivre l'impulsion de la marche précipitée sans secousse. S'il voit un bois, il fait tous ses efforts pour s'y enfuir, en poussant des accens de joie, de desir et de peine.

Le feu fait plaisir à notre jeune aveyronnais; quoiqu'il n'ait pas froid, il aime se chauffer (1), et trousse sa jaquette sans s'inquiéter de la pudeur ou de la convenance. Au reste, il ne redoute nullement la froidure, puisqu'on l'a vu marcher nu dans la neige, sans y faire attention, et la manger à la poignée pour se désaltérer. Comme dans les bois de la Caune et aux environs, il y a des rochers et des cavernes, on pense

(1) Tous les animaux aiment le feu; et les chiens, les chats sont souvent près du foyer, même en été. *Battel* assura à *Purchass*, que les singes jockos accouroient pour se chauffer, au feu que font les nègres dans les forêts, et qu'ils laissent allumé en quittant la place.

que cet enfant s'y retiroit pendant l'hyver; quelques-uns de ces antres étant profonds, ils demeurent d'une température modérée.

Quoique la langue de ce jeune sauvage soit bien conformée (1), et non pas adhérente au palais (2), il n'a d'autre langage que des sons inarticulés (3). Ses accens,

(1) Celle du jeune hanovrien étoit très-épaisse. Bresl. samml. 4, § 59.

(2) Comme étoit le sauvage irlandais de *Tulpius*, Observ. med. p. 298; sa langue n'étoit pas attachée au palais, mais seulement presque adhérente.

(3) Aucun homme hors de l'état social n'a de langage articulé, d'où il suit qu'il n'y a pas de langue primitive, excepté celle des cris. L'irlandais de *Tulpius* imitoit le bêlement des brebis, parmi lesquelles il vivoit. Obser. med. l. 4, c. 10. La champenoise avoit une sorte de chant comme les oiseaux. Allgemeine, Magas. t. 8; et des cris gutturaux, *H...t*, Hist. p. 17. Le jeune ursin de *Connor*, Natural history of Poland. t. 1, p. 342 et 349, avoit le hurlement des ours. Celui de *Rzackinsky*, Hist. nat. Pol. p. 355, et d'*Hartknoch*, n'avoit aucun cri. *Hérodote*, *Claudien* et *Suidas* rapportent l'histoire des enfans élevés seuls par ordre d'un roi d'Egypte, pour connoître la langue primitive. Ils n'avoient que le cri de la chèvre, leur nourrice. *Schelhammer*, de Loq. p. 20, a nié que l'homme ait naturellement une voix. Jacob *Savary* a prouvé le contraire. *Valentyn*, Diss. epist. 9, p. 165, sq.; et

qu'il fait entendre rarement, excepté dans quelque affection, sont assez bruyans, surtout ceux de colère et de déplaisir ; dans la joie, il rit aux éclats ; lorsqu'il éprouve du contentement, il fait entendre un murmure, une espèce de grognement. Il n'a pas de cris rauques, ni effrayans (1) ; presque tous sont gutturaux (2), et très-peu dépendent du mouvement de la langue. Il a des signes seulement naturels, et en très-petit nombre, tels sont tous ceux des passions ; mais il en a appris d'autres conventionnels, depuis qu'il est pris. Ses accens naturels font présumer qu'il n'est pas muet, bien que les personnes muettes aient aussi quelques cris. Peut-être soupçonnera-t-on que sa blessure sous le cou, ayant été faite à l'endroit de plusieurs muscles qui vont de la langue à

Salmuth, l. 2, Obs. med. 56, rapportent que des enfans délaissés seuls se firent entr'eux un langage sans maîtres.

(1) Comme la fille champenoise, *H. . .t*, Hist. p. 17 et 18 ; mais elle ne les faisoit entendre que lorsqu'on la mettoit en colère, ou qu'on l'effrayoit.

(2) *Rzaczinski*, Polon. p. 355. *Connor*, of Poland. t. 1, p. 243. Hist. d'une jeune fille champ. p. 17. La gorge de celui de *Tulpius* étoit très-large, *ibid.* p. 298.

l'os hyoïde, sera un obstacle au langage articulé.

On a dit que le sauvage aveyronais étoit sourd (1); mais on n'a pas fait attention qu'il entendoit fort bien tout ce qui est en rapport avec lui, avec sa nourriture, sa conservation, son bien être. Ainsi une noix qu'on casse derrière lui, un chien qui aboie sans qu'il le voie, une porte qu'on ouvre pendant l'obscurité, sont très-bien entendus de notre jeune garçon; mais qu'on parle, qu'on crie, qu'on chante, qu'on fasse de la musique, qu'on lui adresse la parole, qu'on l'assourdisse à ses oreilles, comme je l'ai fait, il n'y prend pas garde; il n'en marque aucune surprise, sur-tout s'il est occupé à manger; il ne se soucie nullement de tout ce qui ne lui fait ni bien ni mal. Il ne paroît pas entendre, et ne se dérange jamais pour toutes les choses qui lui sont étrangères. C'est que son ame se porte toute entière dans les objets dont il s'occupe.

L'on a appris à notre sauvage à donner sa main lorsqu'on la lui demande par signe;

(1) Le sauvage hanovrien avoit une ouïe extrêmement délicate. Breslauer samml. suppl. 4, versuch. 35 p. 507.

mais il ne fait que la passer dans la vôtre, machinalement, sans vous regarder, sans savoir pourquoi, et il la retire aussitôt.

Il est certain que tous les individus délaissés et devenus sauvages, ont préféré leur vie agreste, excessivement rude et désagréable, et leur indépendance, aux douceurs de la société et aux biens qu'elle procure (1). Tous cherchent à s'échapper, jusqu'à ce qu'ils soient entièrement *dénaturés* dans les entraves de la civilisation. Le jeune aveyronais, à cet égard, ne le cède à aucun autre; les tentatives qu'il a faites souvent pour s'enfuir, en sont les preuves. La seule chose qui puisse l'apprivoiser, est l'abondance de la nourriture; on ne peut dompter son ame indépendante, que par cette unique voie.

Tout ce qu'on donne à notre sauvage pour qu'il s'en nourrisse, tous les alimens connus ou inconnus qu'on lui présente, il les flaire,

---

(1) La champenoise. *Racine*, fils, Poëme de la religion, p. 305; et *H...t*, Hist. p. 9 et sq. *Tulpius*, Obs. med. p. 297, l'assure de même du jeune irlandais. *Rzaczinsky*, Polon. p. 355. *Tylkowski*, Physic. curios. part. 8, le témoigne aussi du jeune ursin. *Connor*, Evang. med. p. 133, de même. *Camerarius*, Hor. subcesiv. cent. 1, cap. 75, p. 345, l'affirme aussi pour ceux qu'il a vus, etc. J. J. *Rousseau* rapporte un

et n'admet que ce qui plaît à son odorat (1). C'est l'instinct que la Nature montre; aussi je ne crois pas qu'un homme naturel puisse jamais s'empoisonner tant qu'il aura soin de se servir de son odorat, qui est, pour ainsi dire, un goût extérieur. Ce sens doit être très-perfectionné chez le jeune aveyronais *Joseph;* et il est certain qu'il lui fait apercevoir dans les alimens, des odeurs dont nous n'avons peut-être aucune connoissance. Le goût doit être assez fin aussi, car il est ordinairement dans les mêmes rapports de perfection que l'odorat. D'ailleurs, ces sens appartenant à l'appétit, seul but de l'homme naturel, comme celui des animaux, doivent s'être beaucoup plus développés que chez nous. Les sensations qu'il en reçoit étant les plus vives, les plus fortes, les plus nom-

---

exemple semblable d'un hottentot. J'en cite plusieurs dans la première partie de l'Hist. naturelle du genre humain.

(1) *Schreber*, Saeugt. der mensch. p. 41, dit que le sauvage qu'on appelle *Jean de Liège*, et dont *Boerhaave* a fait mention, avoit un odorat extrêmement fin; par son moyen il découvroit l'endroit des racines qu'il déterroit pour s'en nourrir. La femme qui le servoit étoit distinguée de très-loin, par ce sauvage, à l'aide du seul odorat.

breuses, déterminent davantage la série de ses actions et son genre de vie ; ses idées doivent rouler principalement sur ces connoissances d'appétit et d'instinct, et diriger entièrement sa conduite. L'homme de la Nature vit tout en sensations, et nullement en réflexions. Plus on est occupé à sentir, moins on a le tems de réfléchir, et plus on est voisin de la Nature, comme sont la plupart des peuples sauvages et même les nègres. Penser est, pour ainsi dire, contre nature ; le sentiment seul est de son domaine. Ceux qui ont repris J. J. Rousseau d'avoir dit que *l'homme qui médite est un animal dépravé*, n'ont pas compris cette proposition très-philosophique, si nous sommes nés pour vivre dans l'état de nature, comme les autres êtres.

Nous vivons principalement dans les organes de la pensée et dans les sens qui l'éclairent davantage, comme le cerveau et le toucher, parce que nous sommes policés ; dans le sauvage, au contraire, la vie se concentre dans les organes des besoins d'appétit, tels que l'estomac et les parties génitales à l'âge de puberté ; il n'existe que pour manger et se reproduire ; voilà le seul but de la simple Nature.

Notre jeune garçon gratte et creuse bien facilement la terre avec ses grands ongles pour en retirer des pommes de terre et d'autres racines, etc. ; il aime beaucoup les fèves de marais, les choux, les pois, les châtaignes, les noisettes, les faînes, les noix, le gland, les haricots, les pommes de terre, etc. ; il ne montre pas trop de goût pour le bled et les autres céréales. Il recherche principalement les fruits champêtres et les alimens naturels qu'on trouve à terre dans les forêts. On l'a vu manger par poignée la sciure fraîche de bois. Quelques personnes ont prétendu même qu'il ne dédaignoit pas l'écorce d'arbre ; elles assurent l'avoir vu en manger. Il aime moins le pain que les fruits, et refuse constamment le pain blanc ; mais il s'est habitué au pain bis de seigle, et il en mangeoit ordinairement deux livres et demie par jour, sans compter les autres nourritures. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il refuse les pommes, les poires, les cerises, les groseilles, les prunes, etc. comme je m'en suis bien convaincu. Ce n'est pas par défiance, mais je pense que c'est parce qu'il ne les connoît pas, et qu'il n'en a pas trouvé dans les forêts. Si le besoin l'eût contraint à recourir à cette nourriture, et qu'il l'eût

rencontrée communément, je ne crois pas qu'il l'eût rejetée, sur-tout après l'avoir bien flairée. Le sucre et les alimens qui en contiennent sont aussi refusés comme les précédens. Les assaisonnemens, le sel, le poivre, etc. et tous les ragoûts qui nous paroissent agréables et savoureux, déplaisent autant à son palais, que ses fruits acerbes nous rebuteroient. Pour ceux qui ont une écorce dure, il les écache avec une pierre, ce qu'il a appris des hommes; car auparavant il se servoit de ses dents. Il sait fort bien écorcer, avec ses grands ongles, les noix, les haricots, etc. qu'il mange; il y met beaucoup de dextérité, mais il ne cherche point la propreté, et son habillement n'est point ménagé.

Il étoit habitué à manger tout dans l'état de crudité, mais il préfère maintenant de faire cuire ses pommes de terre, ses haricots, etc. Il dévoroit aussi la chair toute crue (1), qu'il arrachoit à belles dents; à présent, il en mange un peu de la

(1) La champenoise étoit fort carnivore; elle suçoit le sang avec délices; la chair cuite lui déplaisoit et la faisoit vomir; elle en devint malade; la viande crue la rétablit. p. 22-24, sq.

cuite, mais sans assaisonnement, sans pain; d'ailleurs, il aime incomparablement moins la viande que les fruits et les légumes, et il montre que l'homme est plus frugivore que carnivore; ce qu'indique en effet notre conformation, quoique plusieurs philosophes aient soutenu le contraire (1). On peut supposer qu'il se nourrissoit aussi d'insectes, de reptiles et d'autres animaux; néanmoins on n'en a aucune preuve; et depuis qu'on l'observe, on n'a rien remarqué de semblable chez lui. Au reste, il paroît fort indifférent sur la crudité et sur la cuisson de ce qu'il mange, et s'il fait grande attention à l'odeur de sa nourriture, il ne recherche pas la délicatesse des saveurs, ni leur agrément.

Sa boisson n'est que de l'eau pure et avec grande abondance. Pour boire il se plongeoit la bouche dans les rivières ou les fontaines (2); mais il sait à présent se servir d'un vase. Il refuse constamment les

(1) Comme *Helvetius*, de l'Homme, t. 1, p. 17, édit. prem.

(2) De même que la fille de Champagne. *H...t*, Hist. p. 5; elle plongeoit si bien qu'elle atteignoit les poissons, p. 19 et 20.

vins, la bierre, l'eau de vie, etc.; il trouve ces boissons très-mauvaises; et si on lui en fait prendre dans un vase fermé sans qu'il s'en doute, il les rejette aussitôt en faisant des signes de dégoût. On l'a un peu accoutumé au lait qu'il refusoit parce qu'il ne le connoissoit pas, ainsi que beaucoup d'autres choses.

En mangeant des choses qui lui plaisent, cet enfant de la Nature se balance légèrement de chaque côté en faisant entendre un gromellement continu qui marque sa satisfaction : il a soin de mettre toujours ses fruits en tas, à mesure qu'il les mange; il les dispose ainsi fort adroitement. C'est un plaisir de lui voir porter à sa bouche avec ses petits doigts (car il ne se sert jamais d'aucun instrument) des pois ou autre menue nourriture; il s'y prend avec tant d'adresse qu'il n'en laisse jamais tomber une seule partie; il fait tout entrer dans sa bouche d'un seul coup de doigt, et ne mâche pas long-tems. Il est goulu et impatient quand il voit quelque aliment; il lui tarde de l'avaler; il cherche plutôt la quantité que la qualité.

Toujours il cherche à manger; il reçoit tout ce qu'on lui donne pour cela, à moins qu'on ne lui offre des alimens qu'il ne

connoît pas. S'il a plus de nourriture qu'il n'en peut consommer, il la rassemble, il va la déposer, la cacher, l'enfouir en terre, sans jamais l'oublier le lendemain ; à cet égard sa mémoire est infaillible. Il paroît ainsi qu'il faisoit des provisions lorsqu'il vivoit solitaire ; il ne croit jamais avoir trop, et il semble avoir quelque prévoyance du besoin futur en faisant ainsi des cachettes. Cette prévoyance au reste n'est point supérieure à celle d'une foule d'animaux, qu'on sait rassembler aussi des magasins, principalement pour leur retraite d'hyver. J'ai même vu des chiens toujours bien nourris, ramasser et enfouir cependant sous terre ce qu'ils ne pouvoient dévorer lorsqu'ils étoient copieusement repus.

J'avois voulu savoir si, mettant une autre personne avec notre sauvage, et si en partageant à chacun des deux une égale portion du même aliment, cet enfant de la Nature se contenteroit de sa part, s'il respecteroit celle de son voisin comme une propriété qui ne lui appartiendroit pas. Mais il n'est rien de tout cela, il n'a aucune idée de propriété, il cherche à tout posséder lui seul, parce qu'il ne se considère que seul. Il est ainsi très-enclin au vol et très-habile

à dérober ; s'il mange à une table, il a bientôt enlevé à ses voisins, fort subtilement et avec une grande prestesse, tout ce qu'il desire, quoiqu'il en ait déjà. Mais jamais il ne vole que des choses d'aliment ; tout le reste, l'argent, l'or, les bijoux les plus précieux n'ont aucun mérite à ses yeux.

En tout il se borne absolument à ce qu'il connoît, et aux alimens qu'il a été forcé d'employer pour se nourrir. Mais il ne connoît qu'eux et refuse tout le reste. Cependant on l'a instruit depuis à se servir d'autres nourritures. Si on lui en présente de diverses sortes, il les flaire et les prend toutes, mais il mange premièrement celles qu'il préfère, laissant les autres pour les dernières suivant l'ordre dans lequel elles lui plaisent.

On croiroit peut-être qu'il témoigne quelque reconnoissance à celui qui lui donne à manger. Point du tout ; il prend la nourriture, dans la main bienfaisante qui la lui offre, comme il la ramasseroit à terre ; non qu'il s'imagine qu'on lui doive ce qui lui est donné, mais il semble croire que c'est parce que les autres n'en savent que faire. Il permet fort bien qu'on lui évite la peine de préparer, d'éplucher son aliment ; mais

il ne fait pas attention qu'on n'y est point obligé, ou qu'il doit en témoigner au moins quelque reconnoissance, ou que c'est la main d'une jolie femme, etc. Tout, tout ce qui n'est pas essentiel à lui-même et à sa vie lui est de la plus profonde indifférence; son cœur est entouré de l'insouciance comme de cent barrières d'airain qui l'isolent parfaitement.

Tous ses mouvemens, toutes ses affections n'ont absolument point d'autre but que de manger, boire, se conserver et dormir. (Sa captivité y ajoute le desir de son indépendance). Il ne cherche qu'à se nourrir, il ne desire que de manger; pendant toute la journée, il n'a que cette principale fonction en vue; elle remplit entièrement son être; elle est son unique desir, son suprême contentement; elle le subjugue entièrement. Tout ce qui n'a point de rapport à cette fonction n'est rien à ses yeux. Lui parlez-vous? il ne fait aucune attention, et il ne pourroit même répondre puisqu'il ignore le langage des paroles. Vous occupez-vous de lui? il ne s'embarrasse de personne au monde, pas même de celui qui le nourrit. Lui témoigne-t-on de l'amitié? il est parfaitement indifférent. Lui donne-t-on quel-

que chose à manger? il prend avidement sans marquer la plus légère reconnoissance. Il ne pense, ou pour mieux dire, il ne *sent* que lui seul; il est l'unité indivisible, l'égoïsme pur; il ne s'attache à personne, à nul être au monde; il connoît son gardien parce qu'il lui donne à manger, parce qu'il a soin de lui, mais il n'a aucune amitié pour lui, de l'aveu même de cet homme. Il a quitté sans regret, sans marque d'attachement la femme qui l'avoit nourri pendant six mois; cependant il préfère l'homme qu'il connoît à celui qui lui est plus étranger.

Qu'on entoure, qu'on regarde, qu'on s'occupe de notre sauvage : il mange, il fait ses besoins, il se met à sa volonté sans vous regarder, sans fixer les yeux sur personne, sans acception d'âge, sans attrait pour le sexe, sans considération humaine, sans égard pour les rangs et nos préjugés. Un roi devant lui ne seroit pas différent à ses yeux du dernier des mortels; comme un nouveau Diogène, il diroit à un moderne Alexandre de s'ôter de devant son soleil, s'il pouvoit ou même s'il daignoit lui parler. Il ne peut encore comprendre ce que c'est que la subordination, la puissance et la foiblesse;

il ne connoît que le joug de la nécessité; il n'obéit qu'à la force. Tout est égal à ses yeux, puisqu'il ne s'occupe jamais de tout ce qui n'est pas lui ou bien son aliment de nécessité indispensable. Il ne voit que le physique; il est le *moi* unique dans la Nature; et entouré de tout Paris, il est séparé de la société par mille obstacles étrangers.

On demandera peut-être s'il connoît ce qui l'environne. Non, puisqu'il n'y fait jamais attention que pour ce qui l'intéresse. Les objets brillans frappent sa vue; ainsi il aime ce qui éclate; mais il n'y met aucun prix. Qu'on lui montre de la monnoie, il choisira la plus éclatante, la plus blanche, l'argent plutôt que l'or et le cuivre; mais je lui ai vu préférer sans peine une noix à tous ces métaux; ce que le philosophe a déjà deviné sans qu'il soit nécessaire de le dire. Il n'est captif de rien; enfermé qu'il est, il est libre de tout, excepté de la nourriture. Il ignore l'amitié; il ne connoît pas encore l'amour; il ne peut penser à rien, à l'exception de ce qui l'alimente. Il n'apporte que là toutes les ressources de son instinct, tout le produit de son intelligence. Il n'a nulle idée des travaux des hommes; et l'on voit qu'il est, sur une foule de choses, de la plus profonde

profonde ignorance. Les objets représentés dans une glace lui paroissent la vérité.

On ne peut rien faire écouter ni comprendre à ce jeune homme, des objets qui n'ont aucun rapport direct à sa conservation ou à son aliment. Que lui importe tout le reste? Sa paresse, son insouciance pour ce qui ne lui est rien, est extrême; il ne s'en inquiète pas le moins du monde; mais il est plein d'activité pour ce qui lui est utile. Comment voudroit-on, par exemple, qu'il connût l'existence d'un Dieu? Qu'on lui montre les cieux, la verdure, l'immense étendue de la terre, les productions de la Nature, il ne considère rien dans tout cela s'il n'y a rien à manger; voilà le seul côté par où les objets extérieurs pénètrent dans son ame. Il est étonnant combien cette unique idée l'absorbe entièrement; il cherche toujours de quoi manger, et il mange beaucoup. Je suis très-surpris qu'il n'ait pas cent indigestions, et qu'il puisse digérer ainsi tant de choses crues, dures, sauvages, âpres, etc. La coutume est vraiment une espèce de nature; aussi ce jeune homme est-il très-gras. On diroit que son ame soit uniquement rassemblée dans son estomac; voilà son centre

de vie. Le savant, le philosophe, au contraire, vivent entièrement dans leur tête.

Je suis fâché de voir l'homme naturel si égoïste; mais j'ai dû le représenter tel qu'il m'a paru. Je ne suis point étonné de le trouver si paresseux, si insouciant pour toutes les choses dont il n'a que faire. De quoi voudroit-on qu'il se tourmentât lorsqu'il est repu? Peut-être le sauvage cherche alors son plaisir; mais cet enfant n'en connoît presque aucun autre, si ce n'est d'être chatouillé sur les côtés; encore n'est-ce pas un plaisir bien attrayant pour lui; celui de manger surpasse incomparablement tous les autres; il s'y applique de toute son ame; mais s'il étoit pubère, ses appétits prendroient sans doute alors une nouvelle direction. Au reste, comme ses organes sexuels ne seroient point sollicités par les passions et les connoissances de l'esprit, mises en jeu par nos institutions sociales et par les rapprochemens continuels des sexes, sa puberté seroit naturellement tardive (1), à cause du

(1) Ainsi que *Buffon* l'avoit pensé, et J. J. *Rousseau*, d'après lui. La physiologie confirme cette opinion.

peu d'alimens que lui offre la terre inculte ; de plus, il ne connoîtroit jamais, en restant sauvage, que le physique de l'amour. Je ne sais si la pudeur se développeroit alors, ou bien s'il s'abandonneroit à sa passion sans respect humain ; car où prendroit-il la connoissance du respect ?

Ce seroit ainsi un spectacle encore plus curieux, aux yeux du philosophe naturaliste, de voir cet enfant parvenu dans toute sa simplicité sauvage à l'époque de sa puberté, et lorsque de nouvelles sources de vie jaillissant de toutes parts, inonderoient son ame de nouveaux desirs. Il faudroit le voir perdre sa stoïque indifférence près du sexe, et connoître les nouveaux rapports qui en résulteroient pour lui. Je n'ignore pas que son imagination demeurant assoupie, et son moral n'éveillant pas son physique, sa passion seroit moins fréquente, et suivroit peut-être, ainsi que celle des animaux, l'influence des saisons. Son égoïsme s'éteindroit-il alors dans les bras d'une douce compagne ? Cesseroit-il pour son foible enfant ? Cet homme demeureroit-il au sein de sa famille ou l'abandonneroit-il ? Quel progrès feroit son intelligence sollicitée par de

nouveaux besoins ? Comment se comporteroit-il alors ? Voilà le nœud des difficultés élevées sur la fondation des sociétés et sur le principe de la civilisation. Mais nous n'avons que des conjectures plus ou moins probables à imaginer à cet égard ; ainsi nous ne pouvons nous flatter de connoître l'homme naturel tout entier.

Il est bien difficile de faire sortir le jeune sauvage de son apathie. Je crois qu'on n'en pourra venir à bout que lorsqu'il sera rassasié. Alors, s'il ne dort pas (ce qu'il fait souvent quand il ne peut plus manger) on pourra peut-être l'intéresser par quelque chose d'attrayant, de brillant ; encore n'y fera-t-il pas une grande attention, car il ne sait presque pas s'amuser. Il faut lui donner de nouveaux besoins ; il n'y a que ce moyen pour l'apprivoiser. Mais alors il oubliera l'histoire de son état sauvage (1).

---

(1) La fille de Champagne ne se ressouvenoit plus du sien, *H...t*, Hist. p. 51 ; quand on lui demandoit ses parens, elle montroit un arbre ; elle n'a commencé à réfléchir que depuis sa civilisation. Dans les bois, elle n'avoit d'autres idées que le sentiment de ses besoins et le desir de les satisfaire ; p. 50. Le jeune Ursin de

Un chien s'attache à son maître, dit-on, et votre sauvage ne s'attache à personne; mais l'animal ne prend de l'affection pour l'homme que parce qu'il en a été soigné lorsqu'il étoit dans toute la foiblesse de l'enfance, et parce qu'il croit lui devoir, pour ainsi dire, son existence. Prenez un animal déjà adulte; il est impossible qu'il s'apprivoise bien, parce qu'il se voit en état de vivre indépendant, et qu'il n'a, si j'ose ainsi dire, d'obligation à personne. Il le sent, il en est comme fier, indomptable. Notre sauvage est dans le même cas; voilà pourquoi il ne voit que lui seul. Il semble reprocher aux hommes la barbarie de l'avoir délaissé, en leur prouvant qu'il peut se passer d'eux, qu'il ne daigne pas s'occuper d'eux; cependant je doute fort que ce sentiment soit tel que je suppose dans notre jeune aveyronais.

Il paroît insensible aux démonstrations d'amitié; il ne sait ce que c'est qu'être caressé. Si on l'embrasse, il ne fait pas

---

Connor, Evang. med. p. 133., perdit aussi le souvenir de son existence sauvage, de même que nous ignorons ce qui nous est arrivé au berceau.

attention si c'est une femme ou un homme, et pour mieux dire, il ne s'en soucie pas du tout. Il n'est pas méchant sans être bon, car il ignore l'un et l'autre. Il ne fait jamais aucune espièglerie ou méchanceté, comme les enfans de son âge; son conducteur n'a jamais rien apperçu de pareil chez lui. D'ailleurs il ne pense pas du tout au bien ou au mal, et cette connoissance est d'une sphère supérieure à la sienne. Puisqu'il est entièrement occupé de lui-même sans se soucier des autres, non seulement, il n'a aucun rapport avec le monde, mais il ne cherche jamais à en avoir; il en évite l'occasion. Il desire passionnément de se débarrasser de toutes les chaînes sociales dont on voudroit l'entourer; et s'échapper, retourner vivre indépendant au sein des forêts, voilà plutôt son étude. Il craint le monde, il n'aime personne que lui, ne connoît ni supérieur, ni inférieur; ne voit rien que la force physique, ne suit que ses passions, ses appétits, ses penchans; n'écoute que lui-même, et ne connoît que le présent; il s'y applique uniquement. *Tout se borne chez lui à sentir.*

Il n'est pas difficile, ce me semble, de

démontrer ce fait très-important, que l'homme naturel n'a ni bonté ni méchanceté. Notre sauvage n'a pas le tems de devenir méchant ou de se rendre bon. Hélas! il n'a point encore goûté le fruit de l'arbre de la science! puisse-t-il sagement le choisir! puisse-t-il éviter sa funeste corruption et n'en prendre que les plus douces et les plus agréables saveurs? Le chemin de la civilisation est la route du bien et du mal.

Qu'est-ce que bonté ou méchanceté, si ce ne sont des rapports entre les hommes réunis en société? Dissolvez les liens qui nous rapprochent, isolez les êtres; dès lors il n'existe plus de droit positif; le juste et l'injuste, bien que réels en eux-mêmes, ne peuvent plus avoir lieu. Un être livré à lui seul se considérant comme unique absolument, et dans une entière indépendance, n'a aucun rapport d'union avec nous: par conséquent, il ne nous doit rien, ni nous ne lui sommes rien; il ne peut nous vouloir du mal qui seroit sans utilité pour lui, tandis qu'on ne pratique le mal parmi nous que par une sorte d'intérêt ou de satisfaction. Comme il ne pense pas à

nous, aussi ne pense-t-il pas à nous faire du bien et du mal. Il n'est ni ami, ni ennemi ; s'il est l'un ou l'autre, le voilà déjà sorti des bornes de la pure nature. Celle-ci ne comporte que le parfait isolement, l'absolue, l'intacte indépendance, l'excessive égalité, excepté celles des forces physiques et des âges. Quand on parle de sauvages de l'Afrique, de l'Amérique, etc., on s'imagine que ce sont des hommes de la Nature. Point du tout, car ils ont déjà une société commençante, des guerres, des traités, des conseils, quelque propriété, de la subordination, des mœurs, des coutumes, etc. Un vrai sauvage n'est pas encore si savant qu'eux.

Voyez les animaux des champs vivans entre eux ; ils sont dans la simple nature. L'homme naturel est de même, et j'ose dire qu'il est aussi ignorant qu'eux ; il ne se soucie nullement d'apprendre la moindre chose. Comme il ne connoît rien au-delà de son existence physique, qu'il ne se doute pas qu'il ait une destinée supérieure à celle des bêtes qui l'entourent, et une ame faite pour s'élever à de sublimes contemplations ; qu'il ignore enfin l'existence d'une cause

suprême du monde, il n'a rien à desirer.

On me demandera peut-être si le juste ou l'injuste sont d'institution humaine? Je réponds qu'ils sont fondés sur notre propre organisation naturelle, qui nous rend sensibles au plaisir et à la douleur, au bien et au mal ; mais j'ose affirmer que l'exercice de la justice ou de l'injustice ne se fait que dans l'état social. Comment pourroient-elles avoir lieu, entre des êtres qui se fuient mutuellement, tels que les hommes sauvages. Mais aussitôt que la famille formée subsiste continuellement, le bien et le mal commencent; l'homme a déjà mangé du fruit de l'arbre de la science, pour parler le langage de la Genèse, et la société est établie.

Un épicuréisme déterminé est donc le primitif état de notre espèce; elle ne cherche, comme tout animal solitaire, que sa satisfaction particulière ; il est vrai que ses desirs sont extrêmement bornés, et que peu la contente. Tout est individuel, rien n'est général entre les êtres naturels.

Notre jeune aveyronais est-il sensible à la pitié? lui qui se concentre tout en lui-même, lui qui ne répand jamais son exis-

tence sur les objets qui l'environnent? On voudroit en vain le savoir, puisqu'il ne vit que pour lui seul. Son gardien ne l'a jamais vu donner de marque de pitié; non, sans doute, qu'il n'en soit pas susceptible, mais parce qu'il ne s'inquiète que de lui-même, et qu'il ne veut pas détourner sa vue, ou son attention sur ce qui ne lui est pas indispensable. Cependant cette question-ci seroit de la plus haute importance à résoudre, pour connoître les penchans primitifs du cœur humain. Pour moi, j'ose croire que si ce jeune homme pouvoit sortir de sa léthargie morale si concentrée; s'il pouvoit jeter quelque regard d'intérêt sur ce qui l'entoure, il seroit aussi porté à la commisération que les enfans le sont communément.

Toutes ses cicatrices, toutes ses blessures, et sa petite vérole parfaitement guéries par les seules forces de la nature médicatrice, sans soins, sans remèdes, ne prouvent-elles pas que la médecine compte trop peu sur la puissance vitale? ne prouvent-elles pas qu'on se défie trop peu du médecin? Avec nos drogues, nous n'aurions pas manqué de tourmenter notre pauvre jeune homme, et peut-être de le faire périr.

Je m'étonne qu'il se soit trouvé des philosophes capables de nier l'instinct produit dans l'homme par la sensibilité, sous prétexte qu'il est doué de raison. Mais la raison n'étant que le fruit tardif d'une longue expérience, laisseroit vingt fois périr un enfant délaissé. Certainement ce sauvage s'est conservé et nourri pendant plusieurs années dans le sein de la champêtre nature, par la seule direction du sentiment qui forme l'instinct. Qui le lui a donné ? N'est-il pas inné avec lui ? Il est donc quelque chose dans l'homme et les animaux, de plus que les seules connoissances de l'esprit. Celles-ci, comme le remarque Hutcheson, ne sont que les filles de l'expérience et des sensations, tandis que l'instinct existe déjà ; l'intelligence est dans la tête, mais l'instinct a son trône dans le cœur ; c'est la main de la Nature qui l'y a placé; notre intelligence n'est que le fruit de l'étude et de l'éducation.

Bien peu d'êtres à l'âge de notre sauvage sont aussi dépourvus de connoissances ; et l'on peut dire que pour tout ce qui n'est pas en rapport avec sa vie et son bien-être, il est dans la plus profonde stupidité. Si ce

n'étoit sa figure humaine (1) qu'est-ce qui le distingueroit du singe? des appétits naturels remplissent toute son existence. C'est vraiment un pur animal borné aux simples sensations physiques; il n'a encore rien au-delà; quelles immenses barrières le séparent de nous! quelle route il lui reste à parcourir!

Va, jeune infortuné, sur cette terre malheureuse, va perdre dans les liens civils ta primitive et simple rudesse. Tu vivois au sein des antiques forêts; tu trouvois ton existence au pied des chênes et des hêtres; tu te désaltérois dans le crystal des fontaines; et content de ta pauvre destinée, borné dans tes simples desirs, satisfait de ton genre de vie au-delà duquel tu ne connoissois plus rien, l'usufruit de la terre étoit ton unique domaine. Maintenant tu n'as

---

(1) *Linné*, Amæn. acad. t. 6, anthropomorph. p. 66, dit des jeunes enfans sauvages: *Similiores bestiis et simiis quàm sibi ipsi; undè etiam factum est ut discrimen naturale inter hos et simiarum genus ponendum ægrè omninò obtineretur. Neque facies, neque erectus incessus neque aliud quidquam in externâ structurâ hominis discrepat ab omnibus simiarum speciebus.*

plus rien que par la bienfaisance de l'homme; tu es à sa merci, sans propriété, sans puissance, et tu passes de la liberté à la dépendance. Ainsi naissent pauvres les trois quarts du genre humain : que d'amertumes te sont préparées, en t'arrachant d'auprès de ces bienfaisantes dryades qui veilloient à ta conservation ! tu n'avois qu'un besoin, celui de te nourrir ; combien d'autres que tu ne pourras satisfaire, vont t'assaillir sans relâche ? Combien de desirs vont naître sous tes pas et croître avec l'arbre de tes connoissances, avec tes rapports sociaux ? comment perdras-tu ton absolue indépendance dans les entraves politiques, dans nos institutions civiles ! que de larmes tu dois verser ! la route de ton éducation sera arrosée de tes pleurs : et lorsque ton ame neuve encore s'élèvera vers la voûte azurée des cieux, lorsque tu distingueras l'ordre et la beauté de ce vaste univers, quelles nouvelles pensées germeront dans ta jeune tête ! Lorsque l'amour enfin t'ouvrira les portes d'une nouvelle existence, ô combien de sensations neuves et délicieuses, de passions inconnues remueront ton sensible cœur ! ah, puisse-tu vivre heureux au

milieu de tes compatriotes ! puisse-tu, homme simple, déployer les sublimes vertus des ames généreuses, et transmettre aux générations à venir cet exemple honorable, comme une preuve éternelle de ce que pouvoit un élève de l'innocente Nature.

APPENDIX.

Des animaux parasites du corps humain.

L'HISTOIRE naturelle de l'homme doit comprendre les rapports réciproques des animaux avec notre espèce; car nous ne sommes point isolés dans le systême des êtres; nous tenons à tout comme tout tient à nous-mêmes.

Une affligeante vérité nous démontre chaque jour que le genre humain n'est pas plus favorisé par la Nature que toute autre espèce. Ainsi que le reste des animaux, nous sommes exposés aux attaques, aux insultes d'une foule d'êtres véritablement parasites qui se nourrissent et s'engraissent de notre propre substance.

Lorsqu'on envisage ce fait en philosophe, il naît une réflexion bien juste; c'est que nous nous sommes formé des idées de notre grandeur infiniment au delà de notre propre état et de la vérité. C'est le comble de la démence qu'un être rongé d'insectes parasites, de vers qui dévorent ses entrailles, ait osé prétendre que tout ce qui existe, étoit uniquement fait pour lui, pour son bonheur. Ce maître orgueilleux de la terre, cet admirateur des cieux, est la vile proie d'un ciron! Comment un individu si frêle, une machine si voisine de son éternel anéantissement, un être victime de toutes les douleurs, exposé à tous les dangers; un animal soumis comme tous les animaux aux mêmes lois de la Nature; comment, dis-je, a-t-il pu penser que le vaste univers étoit formé pour son usage?

Comment a-t-il cru que ces orbes de feu roulant dans l'immense espace des cieux, à des distances si éloignées de lui, étoient son propre domaine ? que l'Être suprême s'intéressoit à lui au point de tout lui sacrifier ? O foiblesse de la raison humaine ! étrange aveuglement de l'amour-propre ! non, il n'y a point de délire effréné qui puisse inventer une si inconcevable absurdité. Mortel petit et foible qui vis une heure sur un tas de boue, prosterne-toi devant l'Auteur de la Nature, car tu n'es que l'aliment d'un vermisseau.

Quels sont donc ces terribles ennemis de l'homme? Des insectes et des vers. Nous allons en faire succintement la description.

Tous les insectes véritablement parasites de l'homme sont aptères, ou dépourvus d'aîles, car je ne m'occuperai point ici des cousins, des taons, des œstres, des mouches et autres diptères qui joignent leurs insultes à celles des précédens, et comme à l'envi les uns des autres. Je ne parlerai que des animaux exclusivement attachés à l'homme, et qui se nourrissent presque uniquement de sa propre substance. Quelques espèces d'insectes ne sont pas tellement attachées au corps humain qu'elles ne puissent vivre aussi ailleurs; tels sont la punaise, la puce, etc.

Tout animal parasite est lucifuge et cherche à se cacher; il n'est pas besoin de faire remarquer la sagesse de cet instinct naturel qui dérive peut-être de la conscience de la foiblesse. Tous ces êtres ont quelque moyen d'échapper à l'âpreté de la poursuite de leurs ennemis, quoique souvent ils en soient les victimes.

Il est inutile de décrire ce dégoûtant insecte si connu sous le nom de punaise, *cimex lectularius* L. *acanthia*

de

de Fabricius. Scopoli et Herman en ont vu d'ailées. Fuessli, Geoffroy, de Géer, Stoll, Sultzer et une foule d'autres entomologistes en ont donné la description. Cet animal puant et nocturne n'est pas européen, quoiqu'il soit connu dès avant l'ère chrétienne. Il y a 130 ans qu'il étoit encore ignoré en Angleterre. L'essence de térébenthine, la vapeur du charbon, les odeurs fortes de menthe, de bec de grue, de chanvre, etc. le chassent ou le détruisent ainsi que les onguents mercuriels. La larve du *cimex personatus* L. Fabr. ou punaise des champs, et la fourmi rouge lui font une guerre à mort.

La puce ordinaire, *pulex irritans* L. Fabr. est assez connue. Elle a été décrite exactement par Leeuwenhoeck, Hook, Bonnani, Valisnieri, Joblot, Baker, Ledermuller, Roesel, Sultzer, Geoffroy, Fabricius, etc. Ce genre a beaucoup de rapports avec les insectes hémiptères, principalement par la transformation, car il est le seul aptère qui subisse une vraie métamorphose. Dans l'accouplement la femelle se pose sur le mâle. Les plantes très-odorantes telles que la sarriette, le pouliot, etc. chassent cet insecte. Il est faux que les personnes épileptiques n'en soient pas piquées, comme on l'a dit. La puce abandonne les corps morts, parce que la liqueur âcre que sa trompe dégorge dans la piquure, ne produisant plus d'inflammation, le sang ne peut plus être attiré dans la peau. Elle attaque les femmes de préférence à cause de la finesse de leur épiderme. Si l'homme vivoit nu, il ne seroit pas exposé à sa piquure. La puce cherche à se cacher dans les replis obscurs des vêtemens ; mais l'odeur qu'exhalent les parties couvertes de

poil, lui est désagréable et l'empêche de s'y retirer.

La *niga*, ou *tunga*, *pulex penetrans* L. (1) est une puce américaine de couleur fauve, dont la trompe est aussi grande que le corps. Elle pénètre dans les jambes des hommes qui marchent nu-pieds. C'est là que la femelle s'y remplit d'œufs de telle sorte que son abdomen est bien cent fois plus gros que tout son corps. Ces œufs déposés dans la plaie que la mère a faite, donnent naissance à des ulcères malins, dangereux et même mortels. On retire ce nid d'insectes avec de grandes précautions. On doit réunir à cette espèce le *pediculus ricinoides* de Rolander.

Je ne décrirai point le pou après les Swammerdam, Redi, Bonnani, Joblot, Baker, Ledermuller, etc. Ce dégoûtant insecte ne subit pas de métamorphose. On a prétendu qu'il préservoit les enfans du coryza, de la toux, de la coqueluche, et de toutes ces maladies qu'on attribue à une humeur dans la tête; mais les ulcères achores qu'il y excite et qui servent de cautère, ne sont rien moins qu'utiles. Plusieurs plantes âcres, comme l'ellébore blanc, la staphisaigre, les coques du Levant ou de Ménisperme, celles du laurier, le poivre, la grassette, le safran, le lycopode, et enfin les préparations mercurielles font périr cet animal. Quelques auteurs ont assuré que la grande chaleur de la ligne équinoxiale le faisoit mourir;

---

(1) Ulloa, voy. t. I. Marcgrav. Brasil. p. 249, Hans Sloane hist. of Jamaïca. Introd. p. 125, et t. II, p. 191. Brown, Jamaïc. p. 418. Catesby, of Carolina, t. III, p. 10, tab. X, fig. 3. Fabricius, Species insector., t. II, p. 383, n° 2, et Mantissa insectorum, t. II, p. 314, n° 2.

le grand froid lui est très-contraire aussi. Une variété du pou se tient dans les habits de préférence ; elle est, dit-on, plus blanche.

Un autre insecte encore plus dégoûtant est le morpion, *pediculus pubis* L. Examiné par Mouffet, Schenckius, Redi, Fabricius, etc. il a présenté un abdomen échancré, poilu et des pieds fourchus avec lesquels il se cramponne fortement sur la chair. L'huile empyreumatique de tabac et les onguents de mercure le détruisent.

Plusieurs insectes du genre des *acarus* ou mites, attaquent aussi l'espèce humaine. Ces animaux parasites ont huit pattes, un suçoir à la bouche, accompagné de deux palpes filiformes. Rien n'égale leur prodigieuse multiplication. Ils sont souvent le principe de diverses maladies contagieuses, telles que la gale, etc. Bien que différentes espèces de ces insectes ne soient pas attachées uniquement à l'homme, toutefois elles peuvent y vivre. Telles sont l'*acarus reduvius* L. ou tique de brebis, et l'*acarus hirudo*, Fabr. parmi les norvégiens.

Mais une autre espèce de chique que Marcgrave a trouvée au Brésil et qu'il nomme *jatebucu*, est l'*acarus sanguisugus* de Rolander. Elle attaque les jambes des hommes nus, comme le *pediculus ricinoides* et la *nigua*. Elle se cramponne dans la chair et se gorge de sang.

Le ciron est une très-petite espèce de mite, *acarus siro* L. (1), qui vit dans la vieille farine et dans les

(1) Fabricius, Sp. ins. t. II, p. 489, n° 21. De Géer, Mém. insect. t. VII, p. 97, n°. 3. Rivinus, de pruritu, p. 18, fig.

vieux fromages ; elle pénètre sur-tout aussi dans le tendre épiderme des enfans. Elle suit les sillons de la peau, et les laboure, pour ainsi dire, en causant d'assez vives démangeaisons. On peut l'ôter avec une épingle, et l'examiner à la loupe ; on reconnoît qu'elle est blanchâtre, avec une tête et des jambes brunes ; son abdomen est couvert de poils soyeux. Il est difficile de la bien distinguer à l'œil simple.

Le ciron de la gale, *acarus scabiei* (1) L. est fort analogue à l'espèce précédente, mais il est encore plus petit ; ses pieds sont roux et velus, et les quatre derniers sont fort longs ; son corps est blanc. Cet animal se tient dans les pustules des galeux, et y produit un grand prurit. Beaucoup d'auteurs ont pensé, comme nous l'avons dit, que ces mites étoient la cause de la gale et la propageoient en passant, par l'attouchement, ou même par la proximité d'une personne affectée, à un individu sain. Le savant Athanase Kircher a proposé le premier cette opinion pour expliquer la contagion des maladies, des fièvres putrides, de la petite vérole, de la peste, etc. D'autres observateurs pensent seulement que cette mite ne se

— Ephem. nat. cur. Dec. 2, an. 10, append. p. 34. Leeuwenhoeck, epist. 77, tab. 370, fig. 9 et 10. Ledermuller, microscop. p. 68, tab. 33, fig. 2, etc.

(1) Fabricius sp. ins. t. II, p. 489, n° 22, et Mantissa insector. t. II, p. 373, n° 25. Joh. Ernest Wichmann. Æthiologie des krætze. Hanov. 1786, in-8° fig. 1. Bonnani, microsc. p. 113. Philos. trans. n°. 283, t. IX. fig. 127-128. Baker, microsc. p. 193, tab. 13, fig. 2. Geoffroy, insect. Paris, t. II, p. 622, n°. 2. de Géer, mém. ins. t. VII, p. 94, n°. 2, tab. 5, fig. 12 et 13. Rivinus de pruritu, p. 18, fig. A B.

rencontre dans la gale, que d'après des symptômes secondaires, et qu'on ne la trouve pas dans les premiers développemens de cette affection cutanée. L'*acarus exulcerans* L. paroît être une variété qui se trouve dans une gale maligne.

Tels sont à peu près tous les insectes qui vivent immédiatement sur le corps humain ; mais il y a un plus grand nombre de vers parasites qui l'attaquent, et qui se trouvent dans son intérieur (1).

On distingue les vers intestinaux, des insectes, en ce que les premiers n'ont ni métamorphose, ni membres articulés. Leur corps, le plus souvent cylindrique, offre ordinairement des segmens annulaires. Ils sont, pour la plupart, hermaphrodites ou androgynes, et alors ils se suffisent seuls pour se reproduire, ce qui ne se voit jamais parmi les insectes. Ils se reproduisent quelquefois aussi de bouture. Un grand nombre de vers intestinaux a des crochets ou crampons pour se fixer dans le corps des animaux. Tous manquent d'yeux, et ils paroissent n'avoir qu'un système nerveux invisible. Les mouvemens de leurs vaisseaux ne sont point isochrones. Ils semblent, en général, n'avoir pas besoin de respirer, et ils n'ont pas d'organes visiblement destinés à l'exercice de

---

(1) Voyez Pallas dissert. de infestis viventibus intra viventia. Lugd. bat. 1760, 4°. — Paul, christ. frid. Werner, vermium intestin. expositio. Lipsiæ, 1782, 8°. — C. F. Happ, diss. vermium intestin. hominis historia. Lips. 1780, 4°. et sur-tout Goeze, versuch einer naturgeschichte der eingeweidewürmer thierischer Korper. Blankenburg 1782, 4°. fig. excellentes.

cette fonction. Leur vie, n'ayant pas un centre commun où tout se rapporte, a beaucoup de ténacité. Ces êtres ont plus d'irritabilité que de sensibilité, ils peuvent supporter long-tems la disette, mais ils s'en dédommagent amplement dans l'occasion.

Bloch a éprouvé que les vers intestinaux tirés du sein des animaux qu'ils habitoient, mouroient bientôt, et qu'en les introduisant par la bouche dans d'autres animaux, ils n'y vivoient pas, mais étoient digérés (1); ils semblent donc ne devoir jamais demeurer hors des corps animés. La Nature paroît y avoir déposé leurs germes, et leur avoir fourni tous les moyens de s'y développer et de s'y reproduire. Ces êtres voraces se nourrissent par la succion; ils peuvent soutenir un grand froid sans périr. Fischer assure qu'un tænia soutint huit jours de gelée sans périr. L'état électrique de l'atmosphère les jette dans une sorte de lipothymie, et les fait mourir. Ne pourroit-on pas employer avantageusement la commotion électrique contre ceux qui infestent le corps humain ?

On rencontre des vers dans beaucoup de parties du corps de l'homme. Simon Schultze en a trouvé dans les paupières et les oreilles (2); Bousquet et Baratte

(1) Cependant nos vers intestinaux qui s'avancent en rampant, jusques dans l'estomac, y résistent à l'action digestive de ce viscère. Voyez mon mémoire sur les vers dans le Journal de physique, frimaire, an VII, p. 422-423, etc.

(2) Miscell. nat. cur. decur. I, an 2, 1672, p. 45, obs. 24. Daquin, dans le Journal de médec. de Roux, t. XXXIII, p. 521, en a vu sortir aussi des oreilles.

en ont remarqué dans le sang (1), Thomas Bond, dans le foie (2), Bosse dans des pustules de la peau (3), Delestre, dans une tumeur squirreuse (4); Moublet prétend qu'il y en a dans les reins (5), et Jean-André Murray en a observé dans la lèpre (6), etc.

L'homme est attaqué des vers dès son berceau; on a même vu des enfans naissans en rendre avec leur méconium (7).

---

(1) Rec. périod. soc. méd. de Vandermonde, t. VI, p. 300 et t. VII, p. 65; est-il bien sûr que ce soient des véritables vers et non de la fibrine? De Gols, diss. concerning Worms, Lond 1727, p. 50, en a remarqué dans le sang hémorrhoïdal, et dans la gangrène, p. 52.

(2) Medical obser. and inquiries, t. I, p. 68.

(3) Voyez le Journal de médec. de Roux, t. XXXII, p. 336; aussi dans la petite vérole; suivant P. Borel, cent. 2, obs. medic. 72, et commerc. litt. Norib. t. X, p. 75.

(4) Rec. de médec. périod. par Vandermonde, t. V, p. 281. Lieutaud, Journ. de méd. t. XVII, p. 550, en a trouvé aussi dans une grande tumeur.

(5) Recueil pér. méd. de Vanderm. t. IX, p. 244. Voyez aussi Andry, génér. des vers.

(6) De vermibus in leprâ obviis et de lumbricorum setis, Gotting. 1769, 4°. — Pallas, dans sa Dissertation de infestis viventibus intra viventia, insérée dans le *Thesaurus* dissert. de Sandifort, t. I, p. 250 et suiv., cite une foule immense d'observations de vers dans toutes les parties du corps humain. On sait aussi combien il s'en rencontre dans les corps des animaux. Il suffit de consulter à ce sujet Francesco Redi, degli animali viventi negli animali viventi. Fiorenz. 1684, in-4° etc.

(7) Hippocrates de morb. inf. lib. 4. Gasp. Wolpius, obs. Bloch eingew, etc. Ce dernier pense de là que les germes des vers sont coexistans avec les animaux; mais qu'ils ne se développent que dans certaines circonstances, et qu'ils se transmettent par la génération des corps où ils vivent.

On ne connoît guère que douze espèces de vers, environ, qui attaquent l'homme ; encore ne se trouvent-ils pas tous dans tous les climats qu'il habite. Nous ne comptons pas ici cette cohorte d'animaux microscopiques qui viennent l'assaillir, soit que la Nature leur en ait, pour ainsi dire, donné l'ordre, soit qu'ils y aient été forcés par le hasard (1).

Les vers du corps humain peuvent se diviser ainsi : vers cylindracés, *filaria medinensis. Ascaris lumbricoïdes. Ascaris vermicularis* (2), *et trichocephalus hominis.*

La seconde famille est celle des vers plats : le *tœnia solium*, le *t. vulgaris*, qui ont des crochets à la tête, le *tœnia lata*, le *t. dentata*, qui en sont dépourvus, enfin la *fasciola humana.* La troisième section renferme les *hydatis visceralis*, et l'*h. cellulosæ.* Enfin la dernière ne comprend que la *furia infernalis*, qui est pourvue de soies et qui n'habite pas toujours dans le corps humain.

Les *ascarides* ont une tête en trèfle, un corps cylindrique qui devient plus mince aux deux extrémités qui sont obtuses ; ils sont glabres, fermes, et même élastiques.

---

(1) Comme ces larves d'insectes qui vivent ordinairement dans d'autres lieux ; voyez Andry, Redi, van Doëveren, Bianchi, Clerc, Valisnieri, van Phelsum, les Journaux de méd. etc.

(2) Le crinon est peut-être un ver. Je ne l'ai pas vu ; et toutes les descriptions et les figures qu'on en a faites ne lui donnent point le caractère des vrais vers, mais plutôt d'un insecte. Van Doëveren, de vermib. p. 5, assure que ce ne sont que des excrétions sébacées de la peau.

L'ascaride lombric (1) est un ver long de deux décimètres, qui se distingue du ver de terre par le défaut de soies (2) et par l'habitation. Il a peu de rides transversales. Redi, Edw. Tyson (3) et Chabert (4) nous en ont donné la dissection. Son intérieur diffère de celui du ver de terre. Il a un intestin ample, d'une couleur orangée, formé d'une membrane fine qui contient une liqueur amère, olivâtre; on trouve ensuite un vaisseau très-long, replié sur lui-même, qui contient une liqueur blanche et épaisse. Il y a deux corps ronds très-rouges, adhérens à la face interne de la peau, et qui communiquent à l'intestin. Tyson a trouvé plus de 10,000 œufs à une femelle, et il a fait voir les vaisseaux spermatiques du mâle. Ils ont chacun un sexe. La matrice de la femelle a deux cornes. Elle est ordinairement ovipare (5).

---

(1) *Stroggylos* d'Hippocrate. Ascaris lumbricoïdes. L. Goëze, p. 63. Bloch, Werner, Pallas, van Doëveren, Valisnieri Clerc, Odhelius, Pereboom, ect.

(2) Linné, Syst. nat. ed. 12, part. 2, gen. 277, avoit cru devoir réunir ces deux espèces. Mais Swammerdam, bibl. nat. 1, et Müller. hist. verm. helm. p. 55, ont fait voir qu'il en différoit.

(3) Philos. transact. abrig'd. t. 5, p. 130, fig.

(4) Malad. verm. p. 15, n° 10. Redi anim. viv. p. 20, tab. X.

(5) Curch. Soc. med. Lond. 1789, vol. 2, art. 6; nous verrons qu'ils ne le sont pas tous. De même, quand on dit qu'un ver est vivipare, on entend par là que la femelle, quoiqu'ayant des œufs, met au monde des petits vivans, parce qu'ils éclosent dans son sein, comme chez les serpens venimeux, chez quelques poissons, sur-tout les raies et les squales, etc. aussi parmi plusieurs mollusques, etc.

Les ascarides vivent en troupes, dans les intestins grêles de l'homme. Scopoli a observé que personne n'est plus attaqué de ces vers que ceux qui travaillent aux mines de mercure de la Carniole (1).

L'ascaride vermiculaire (2) est long d'environ deux à trois centimètres. Sa tête a aussi trois renflemens; ses côtés sont légèrement crenelés : on aperçoit plus aisément chez lui que chez le précédent, des vaisseaux simples tournés en spirale. Cette espèce, extrêmement nombreuse dans l'intestin rectum des enfans, auxquels elle cause des démangeaisons insupportables, est vivipare et se reproduit très-souvent.

Il paroît qu'il y a encore d'autres espèces d'ascarides chez l'homme (3); mais qu'on n'a pas encore observé. La plupart de ces occasions se présentent à des personnes qui n'y font pas trop attention, assez souvent.

Le dragonneau (4) est un ver filiforme, qui ressemble beaucoup à une corde de violon; il est d'un blanc pâle : on lui voit, à la partie antérieure, une bouche

---

(1) Celà me semble dû à ce que les personnes qui vivent à l'ombre sont cacochymes et étiolées; ce qui favorise la multiplication des vers. En outre, on sait que le mercure, ainsi que les autres métaux, n'agissent dans le corps que dans l'état d'oxide ou de sel.

(2) Ascaris vermicularis L. Goëze, Andry, Phelsum, Bianchi, Happ, Pallas, Aldrovandi, van Doëveren, etc. Stephanus Coulet, de ascarid. 80, 1729, Leyd.

(3) Ceux trouvés dans des abcès, etc. Il paroît qu'on en voit qui ont des pieds; voyez Werner, supplementum ad brev. expos. verm. intest. 8°. fig. Leid. 1782.

(4) Filaria medinensis L. Gmelin, Welschius de venâ medinensi. Kempfer, Brugnière, p. 89, n°. 3. Sloane Jamaïca, t. II, p. 190.

arrondie, ouverte en forme de concavité. Son corps est très-lisse et égal; sa grandeur ordinaire est de moins d'un mètre (1). Habitant des climats ardens des deux Indes, on le trouve assez rarement dans nos contrées (2). Cet animal est connu depuis long-tems (3): on en voit quelquefois plusieurs dans un seul homme.

On est porté à croire que ce ver n'est point natif dans ceux qui en sont attaqués (4). On pense qu'il se trouve soit dans les eaux, soit ailleurs (5), et qu'entrant dans le tissu cellulaire, il cause de vives douleurs. Si cela étoit, il faudroit le séparer des vers intestins et le reporter près de la furie, avec laquelle il auroit quelque analogie pour les habitudes (6).

---

(1) Niebuhr Beschreibung von arabien. t. I.

(2) On prétend cependant que l'empereur d'Allemagne Henri V en mourut.

(3) Plutarch. lib. 8, sympos. 9, et Agatharchides. (Voy. Photius bibl.) de incolis maris Rubri. Avicenna, Galenus, Actuarius, meth. med. cap. 16. Paulus Ægineta, Hieronimus Mercur. Welsch apud Ludof, Chardin, tom. II. Pison, lib. 2, cap. 16. Bajon, mém. 10 sur Cayenne et Guiane. L'Ecriture en parle aussi. Habacuc, cap. 2. Proverb. 30. Psalmor. 118-140, etc. Rondelet a trouvé des gordius dans les mammelles d'une femme, et Hoffmann, dans les jambes de quelques misérables.

(4) La plupart des auteurs précédemment cités, Cramer pense que Niebuhr s'en préserva en ne buvant que de l'eau pure. Voyez aussi Chardin, etc.

(5) Les habitans du Sein persique le croient originaire de l'eau. Il paroît qu'il se trouve aussi sur terre, puisqu'il entre dans les pieds nus des esclaves.

(6) Fortunius Licetus, de Spontan. vivent. ortu. pense que ces serpens brûlans dont il est parlé dans l'histoire de Moïse n'étoient que des dragonneaux, à cause de la douleur qu'ils

On sait qu'on extrait ce ver en le roulant peu à peu autour d'un bâton ; s'il casse, il cause de violentes douleurs. Au reste, cet animal paroît avoir une grande analogie avec le *gordius aquaticus*, etpeut-être a-t-il le même mode de reproduction (1). On a employé contre lui, avec succès, une dissolution dans l'alcohol de muriate oxigéné de mercure, ou liqueur de van-Swieten.

Plusieurs médecins (2) ont cru devoir regarder comme une espèce de dragonneau, ces vers qu'on trouve quelquefois, sur-tout dans les pays chauds, sous la peau des enfans nouveaux-nés, et qu'on a désigné sous le nom de crinons (3), *comedones ;* mais ces animaux sont très-différens des vers. On leur attribue deux espèces d'antennes, une queue garnie à son extrémité, d'un pinceau de poils, et un corps renflé à sa partie antérieure. On leur a figuré comme deux yeux, et le corps divisé en segmens annulaires ; mais ils n'ont pas été mieux examinés. On ne sait pas même si ce sont de vrais vers, ou plutôt des insectes,

---

produisent. Schwenkfeld, Theriotroph. Silesiac. p. 556, et Welschius vena medin. pag. 311, ont vu des gordius en Europe.

(1) Alexand. Bacounin, Mém. ac. Turin, 1788, dit que le gordius est ovipare et vivipare. On peut l'avaler impunément. La chaleur le fait mourir.

(2) Daniel Horstius, lib. 4, obs. 55. Amatus Lusitanus, Kufner, Schenk, Montuus, Leonelli, Reusner, Borelli, et Muller, et les Act. eruditor, 1682, p. 316, fig., ainsi que plusieurs autres qui en ont parlé.

(3) Voyez la Dissertation de Comedonibus, Joh. Godef. Wolf, 1789, Leipsik, 4°. et celle de Bacounin.

ce que je serois porté à croire, à moins qu'ils ne soient de l'espèce décrite par Chabert, sous le nom d'*ascaris crino*, espèce que le citoyen Lamark range dans le genre crinon, sous le nom de *crino truncatus* (1).

On a observé des dragonneaux qui étoient devenus très-grands; peut-être ont-ils la propriété de reproduire leurs parties perdues ou amputées.

Le trichure (2) est un autre ver qui ne se trouve guères que chez les personnes d'une constitution molle, et sur-tout chez les diarrhoïques (3). Il se tient ordinairement dans l'intestin *cæcum* (4). Sa longueur est de six à sept centimètres; son corps, sur-tout chez les mâles, est souvent contourné en spirale. Son extrémité postérieure est grossie en forme de massue; mais l'antérieure où est sa tête, est filiforme, avec un petit nœud à la fin. Très-finement strié dans sa partie antérieure, il est encore crenelé sur la longueur de son dos, et lisse en dessous. Il ne paroît pas que cet animal soit bien dangereux; il vit en troupe. Sa femelle, qui est plus mince, et qui n'a pas cette trompe capillaire comme le mâle, est ovipare.

---

(1) Dans ses Préleçons, Chabert dit que cette espèce est très-nombreuse dans divers animaux; elle ne se tient pas dans le canal intestinal, mais dans le tissu cellulaire, etc.

(2) Trichocephalus hominis, L. Gm. Trichuris, Roëderer et Wagler, de morbo mucoso, p. 62, Gotting, 1762, Blumenbach, naturg. p. 410, Wrisberg, de animalc. infusor, p. 6, Werner, Happ., etc.

(3) Voyez l'ouvrage de Roëderer, de morbo mucoso. L. C.

(4) Il est plus rare dans les autres intestins, sur-tout les grêles.

Nous entrons dans la seconde division que nous avons formée. Il paroît que les vers qui la composent sont tous androgynes (1) ; au moins on n'en a pas encore trouvé dont les organes des deux sexes soient séparés dans deux individus.

La douve de l'homme (2) est un petit ver aplati, ordinairement ovale, ayant presque toujours deux ouvertures. Ces animaux sont demi-transparens. On observe dans leur intérieur, leurs intestins sinueux, de chaque côté desquels sont leurs ovaires (3). On a vu qu'ils étoient ovipares. La plupart des espèces affectent, pour habitation, certains intestins d'où elles ne sortent pas ; elles y demeurent attachées. Quelquefois elles percent ces intestins. Celles qui habitent dans les conduits biliaires des bestiaux leur causent souvent l'hydropisie ascite (4). L'amertume de la bile ne fait pas fuir ces vers, ainsi que beaucoup d'autres qui s'y accoutument facilement. La douve est un ver assez rare chez l'homme ; mais les animaux tels que les poissons, les oiseaux et les mammifères herbivores, y sont très-sujets.

De tous les vers intestins, il n'en est point de plus incommodes que la famille des tænias. Ces êtres, très-

---

(1) Pour qu'un animal soit androgyne il faut qu'il se suffise seul pour se reproduire ; c'est le cas des douves, des tænias, et peut-être des hydatides.

(2) Fasciola humana, L. Gm. Clericus histor. lumbricor. intest. p. 119 et 120, van Doëveren, verm. hom. p. 54.

(3) Muller, Redi, etc.

(4) Bartholin, Act. Hafn. III, p. 133, Aldrov. lib. 7, p. 122 et 733, Acta helvetic. V, p. 374, etc.

nombreux, n'infestent que les animaux à sang rouge; ils les tourmentent; et souvent cachés dans des organes essentiels à leur vie, ils y vivent en sûreté; aussi causent-ils quelquefois la mort. Ils résistent long-tems aux remèdes. On les voit s'accroître d'une grandeur démesurée; leur vie est tenace, leur fécondité immense; ovipares et rarement solitaires (1), ils se trouvent plus rarement chez les enfans (2).

La forme extérieure et l'organisation interne, différentes chez plusieurs espèces de cette nombreuse famille, oblige de la diviser en deux genres. Le premier gardera le nom de *tænia* qu'il porte depuis très-long-tems; le second, celui d'*hydatide* (3), sous lequel sont connus ces animaux. Les habitudes de ces deux genres sont aussi différentes que l'organisation qui les forme, de même que parmi tous les êtres vivans.

Les tænias ont pour caractères exclusifs, des articulations dans toute leur longueur, le corps alongé,

---

(1) Quoiqu'on leur ait donné le nom de *vers solitaires*, ils ne le sont pas souvent; ils vivent au contraire en troupes. Bloch a trouvé 500 tænias dans une outarde; on a vu des hydatides rendues par milliers. Voyez Charl. Dionis, dissert. sur tænia. Paris, 1749, 8°. Raulin a observé que ces vers avoient un mouvement très-vif.

(2) Voyez la Dissertation de Cusson, fils, sur le tænia. Paris, etc. Certains tænias paroissent endémiques en certains pays, en Hollande, en Suisse, en Russie, dans quelques-uns de nos départemens de l'ouest; Marteau les croit dûs aux eaux qu'on y boit, mais la nature paroît y influer davantage.

(3) *Udor*, eau, et *atao*, je nuis. Les CC. Lamark et Cuvier ont bien senti l'utilité de la division des tænias en deux genres.

ordinairement déprimé, une tête à l'extrémité la plus étroite (1); elle est armée de quatre suçoirs et quelquefois de crochets qui sont rétractiles; tels sont les deux premiers dont nous allons faire la description.

Le cucurbitin (2) est nommé ainsi à cause de la forme de ses articulations qui se séparent facilement. Il paroît que chacune d'elles peut reproduire l'animal entier (3), ce qui, indépendamment de leur grande fécondité, suffiroit pour démontrer qu'il ne peut guères rester solitaire. Au milieu de chaque anneau sont des ovaires disposés en rosette (4), au milieu desquels est un trou par où sortent les œufs. On voit bien mieux ceci sur les derniers anneaux de l'animal que sur les premiers, qui sont plus petits, et même qui paroîtroient formés plus récemment. Chaque anneau a une ouverture solitaire et marginale; il

---

(1) O. Fabricius fn. groënl. verm. observe qu'il y a quelques exceptions à ceci. Voyez le tænia dentata.

(2) Steph. Coulet lumbr. lat. Ernst, de tæniâ. Tyson, philos. trans. 1683, n°. 146. Charl. Dionis, monogr. Felix Plater, Linné, Amœn. ac. t. II, p. 59. Andry, p. 195. Hayd, experim. p. 47. Roëderer, progr. de tæniâ, 1760, etc. est le tænia solium de L. Gm.

(3) Valisnieri oper. p. 177, d'où il avoit conclu que les tænias étoient une chaîne de plusieurs animaux. Emm. Kœnig vit un anneau de ce ver mis sur la main près d'une goutte de lait, se traîner transversalement, et faire sortir de son mammelon latéral, une trompe d'une ligne et un quart de longueur, pour sucer le lait.

(4) Bonnet, tænia; Œuvres, t. II, p. 65, 4°. Pallas, inf. viv. p. 38. Batsch. p. 117. Olaüs Borrichius, Valisnieri. Adrien. Spigelius, ant. van Leeuwenhoek, etc.

paroît

paroît articulé par une sorte d'arthrodie. Ces anneaux sont plus longs que chez l'espèce suivante.

Plusieurs auteurs ont disséqué ce ver (1); mais ils ont trop peu détaillé leurs descriptions. J'ai trouvé dans cet animal deux vaisseaux simples longitudinaux, cylindriques, placés près de chacun de ses bords. Ils paroissoient avoir un grand nombre de valvules très-rapprochées. Au milieu de l'anneau, entre les muscles, il y a un autre vaisseau longitudinal très-fin, avec des ramifications alternes qui paroissent se rendre aux ovaires dont les œufs sont jaunâtres, assez durs et très-petits. Je n'ai point vu d'intestins; il est vrai que c'étoit la partie postérieure du ver. Je n'ai point trouvé du tout aussi de cordon nerveux, quoique ce fût le but principal de ma recherche (2). C'est donc chez les vers intestins que commence à devenir invisible le systême nerveux (3), après s'être affoibli par

(1) Tyson, Philos. trans. ibid. tab 1 et 2. Sennert oper. Tulpius, obs. Spigelius, ibid. Thom. Bartholin, Olaüs Borrichius, ib. Ant. de Heyde, et Winslow; celui-ci sur-tout y a trouvé un vaisseau longitudinal au milieu de l'animal, (ce qu'on voit en regardant au travers de la lumière), il communique avec chaque articulation par le moyen d'un petit tuyau qui va s'ouvrir et former une ou plusieurs tubérosités sur le milieu du bord ou de la surface de chaque anneau.

(2) Tous les autres vers me paroissent en avoir, quoiqu'on ne l'ait pas vu chez quelques-uns; Humboldt l'a découvert chez les naïdes par le moyen du galvanisme, qu'il assure être un bon moyen pour découvrir les nerfs, car les muscles se comportent bien différemment à son action.

(3) Quoiqu'on ne le voie plus, je ne crois pas pour cela ces animaux sans molécules nerveuses au moins; il me semble

nuances en descendant l'échelle animale. Aussi plus ces êtres sont bas dans cette échelle, moins ils paroissent sensibles à la douleur ; et s'ils sont par là plus exposés à être détruits, à cause de leur insensibilité qui ne les avertit pas des dangers qui les entourent, la Nature y a pourvu en leur donnant, à mesure qu'ils sont plus foibles, une faculté reproductrice plus énergique.

On trouve deux ordres de muscles dans ce ver. Les uns sont transverses et les autres longitudinaux ; ceux-ci sont plus extérieurs. Leur tissu est entremêlé de cellules qui peuvent se gonfler de liquides comme une éponge, et qui m'ont paru communiquer toutes avec les vaisseaux longitudinaux.

Les ouvertures marginales de ces vers paroissent aussi s'aboucher avec celui de ces vaisseaux qui en est le plus voisin ; mais je n'ai pu m'en assurer assez ; il paroît qu'un sphincter ou plutôt un piston les en sépare.

On a trouvé jusqu'à deux cents de ces vers dans les intestins d'un homme ; ils sont extrêmement difficiles à chasser, causent des maux très-cruels et même la mort (1). On dit que les suisses, les hollandais et les

même qu'il ne peut y avoir d'animaux sans cela, et que c'est une marque qui les distinguera toujours essentiellement. Tout ce qui SENT est animal.

(1) *Nullum tam peregrinum est symptoma, tamque dæmoniacum, quod vermes excitare non possint* Pechlin, obs.—L'automne produit une aggravation de symptômes chez les personnes attaquées de tænias et autres vers ; on voit quelquefois des épidémies de fièvres vermineuses. Voyez Lépecq de la Clôture, t. I, p. 132.

saxons y sont fort sujets; ce qu'on attribue, peut-être à tort, au trop grand usage que ces peuples font du lait (1). Les femmes en sont aussi plus souvent attaquées que les hommes.

Le tænia à courts anneaux (2) est une autre espèce qui est moins commune en France, mais qui l'est plus en Suède. On voit sur le milieu de chaque anneau un ovaire *floriforme* plus apparent que chez le précédent (3). Plus bas est un mammelon percé à son extrémité. Ce ver-ci est plus tenace que le précédent, et cède encore moins aux remèdes (4). Il devient moins long aussi (5). Ses anneaux ont souvent autant de largeur que de longueur, et sont ridés transversalement.

---

(1) Les personnes qui se nourrissent mal, et de mauvaises substances végétales seules, de fruits verds, de chair et poissons salés, etc. sont les plus sujettes aux vers. Voyez Van-Swieten, tome IV. Jacquin, amér... etc. Les pays marécageux donnent lieu à des fièvres vermineuses qui y sont endémiques. Tout cela me paroît dû à l'atonie du système et exiger un traitement tonique.

(2) Tænia vulgaris L. Gm. Plater. praxis med. p. 992. Spigelius de lumbr. lato. Dan. Clericus, hist. lumbr. p. 131. Bonnet, Tulpius, Andry, Werner, Fabricius hildanus obs. 2, cap. 70 Pallas, Gadol, Batsch, Linné, etc.

(3) Le vaisseau longitudinal de ce tænia semble composé d'un filet de corps glanduleux, qui lui donne l'apparence d'une épine. Aussi on l'a appelé tænia à épine. Van-Doëveren a trouvé un tænia gorgé de sang.

(4) Ces vers ont tant de force qu'on en a vu percer les intestins et sortir par un abcès à l'aîne, etc. Jour. de méd. 1781, tom. II, p. 330.

(5) De trois à huit mètres. Le premier devient bien plus considérable.

Nous voici à la seconde sous-division du genre *tœnia*, à ceux qui sont dépourvus de crochets sur la tête. Ils paroissent moins tenaces et opposer moins de résistance à l'action des médicamens.

La première espèce est le *tœnia lata* (1), dont les anneaux sont épais, extrêmement courts et larges, infiniment ridés transversalement, et pourvus d'une seule ouverture sur leur milieu où sont leurs ovaires en forme de rosette. — Pallas en a trouvé une variété plus grêle et plus mince, qui n'étoit peut-être qu'un jeune individu. Ce ver paroît avoir quelqu'autre différence dans l'organisation interne; il est moins transparent que les précédens. Cette espèce est très-commune en Russie selon Pallas, et en Suisse. Elle devient fort grande (2). Il paroît que les semences de plusieurs genres de la famille des euphorbes (3) ont une action énergique sur elle.

Le *tœnia dentata* (4) est la seconde espèce; elle n'a été vue que par deux observateurs. Elle a une ouverture marginale proéminente au milieu de chaque bord de ses anneaux. Ses ovaires sont si petits qu'on ne peut

---

(1) Pallas inf. vivent. Linné, Amæn. acad. L. C. Charles Bonnet, L. C. Plater, L. C. Gleichen, 4, p. 204, tab. 6, etc.

(2) Depuis cinq jusqu'à trente-six mètres.

(3) L'huile de palma christi, *ricinus communis* L; les semences du papayer, *carica papaya*, qui sont âcres, caustiques, peut-être aussi les semences du médicinier, *jatropha multifida*, L. du pignon d'Inde, *croton triglium*, L' mais tous ces végétaux sont dangereux. On recommande aussi le *veratrum sabbadilla*. L.

(4) De L. Gm. Werner verm. intest. hist. p. 49, tab. 3, et Basch, p. 184, fig. 110-113.

les appercevoir à l'œil nu. Sa tête est pointue et ses plus grands anneaux ont des cannelures transversales. Elle a moins de largeur que la précédente, et au contraire des autres tænias, sa partie antérieure est la plus large. Sa tête ressemble en dessous à un cœur dont on auroit tronqué la base (1). Ce ver, ainsi que les autres tænias, habite dans le canal intestinal de l'homme.

Ici finissent les tænias, et commencent les hydatides (2). Ces vers-ci ont le corps fait en vessie et rempli de la liqueur qu'ils sucent. Leur corps n'est pas véritablement articulé, mais souvent ridé transversalement. Ils ont aussi des crochets sur la tête avec lesquels ils se maintiennent dans les animaux; ce qui leur étoit nécessaire à cause de leur poids et de leur volume (3). L'intérieur de leur corps n'offre qu'une cavité homogène et de couleur blanche (4), avec une simple cannelure qui vient de la tête, et par où passe, sans doute, le liquide dont ils se gorgent.

---

(1) Sa longueur est de deux ou trois mètres seulement.

(2) Voici le caractère générique. HYDATIS.

Corpus ventricosum dilatatum
Lymphâ repletum (absque articulis).
Caput minimum coronatum unciculis retractilibus
In serie saepè duplici
Aperturae suctoriae, 4.

(3) Sur-tout pour celles qui deviennent extrêmement considérables, comme celles vues par Simmons, communicat. medic. t. I, an 1785, n°. 5.

(4) Pallas, misc. zool. p. 167; il n'a point vu de nerfs.

On n'y a pas observé des œufs ni des ovaires (1), et l'on ignore le mode de leur reproduction. Les hydatides humaines n'habitent point ordinairement dans les intestins, comme les tænias; elles semblent d'ailleurs être immobiles, tandis que les tænias ne le sont pas.

On ne connoît jusqu'à présent que deux espèces distinctes d'hydatides dans l'homme, quoiqu'il paroisse y en avoir plusieurs variétés (2) qui, plus connues par la suite, pourront former des espèces.

La première est *l'hydatis visceralis* (3); sa forme est un sphéroïde alongé, obtus antérieurement et pointu à sa partie postérieure. Sa tête paroît renfermée dans sa vessie, ou du moins elle n'en est pas distinctement séparée. Si on pique cet animal, il ne montre de l'irritabilité que dans l'endroit blessé. Si on le met dans l'eau tiède, il éprouve de violens mouvemens péristaltiques. Lorsqu'il est sur le point de mourir, il transude de tous ses pores, la liqueur qu'il contient. C'est une lymphe qui a une petite quantité d'albumine, et qui n'est par conséquent que peu coagulable (4).

Ces vers attaquent aussi bien les personnes saines

---

(1) A moins que ce ne soient ces molécules blanches comme glanduleuses qu'on voit chez ces vers. Pallas, ibid.

(2) Voyez de Haen, Ratio medendi, tom. II, et autres, tels que Peyer, Stenon, Ruysch, Harder, Bartholin, Tyson, Redi, Haller, Werner, Bloch, Goëze, Van-Doëveren, etc.

(3) *Taenia visceralis*, L. Gm. Transact. philos tom. XLIII, p. 506, n°. 475, par Tyson; Hoëlpin, tom. I, p. 348. Schr. dur. Berl. natur. Pallas, misc. zoologica, p. 168 et seq.

que les malades, ils sont rarement solitaires, mais souvent très-nombreux (1). On les rencontre communément dans les sinus de la masse cérébrale, dans certaines tumeurs, dans les duplicatures du péritoine, dans le foie (2), les môles, le placenta, le tissu cellulaire des hydropiques; etc. Ce qu'il y a d'étonnant c'est qu'on voit quelquefois plusieurs individus réunis dans une seule vessie (3). Si ce caractère étoit constant, il indiqueroit, sans doute, une nouvelle espèce.

La seconde hydatide, qui est plus rare, est *l'hydatis cellulosæ* (4); elle est longue d'environ trois centimètres, sa forme est ovale. Sa vessie a des parois très-dures; elle se prolonge postérieurement en deux espèces de queues. Sa tête se voit aussi difficilement que dans la précédente, et paroît renfermée aussi. Elle a une vie extrêmement tenace, puisqu'un individu vécut pendant huit jours exposé à la gelée. Elle habite dans le tissu cellulaire qui se trouve entre les muscles de l'homme. Ses crochets sont moins pointus

---

(1) Journal de médec., 1790, juillet, p. 48; une femme en rendit plus de 1200.

(2) Journal de méd. tome LXXIX, p. 345, Lind. en vit qui étoient teintes de bile. Il les fit sortir par le moyen du mercure qu'il recommande contre elles.

(3) Ceci ne paroît point être une monstruosité comme quand deux fœtus se trouvent réunis; car l'*hydatis cerebralis* des moutons attaqués de vertige est constamment réuni, comme la *granulosa*. On voit que ce caractère rapproche ces animaux des zoophytes composés.

(4) Werner verm. intest. 2, p. 2, tab. 1. Goëze, et. Haen rat. med. tom. II, p. 140.

que ceux de la précédente, et elle paroît moins dangereuse aussi.

On a eu beaucoup de peine à admettre les hydatides au rang des animaux (1) ; elles paroissent en effet si éloignées de la forme et de la vitalité des autres animaux, qu'il a fallu toute la sagacité des naturalistes pour le démontrer.

Il nous reste maintenant à parcourir l'histoire d'un ver célèbre et trop peu connu, qui ne vit pas toujours, comme ceux dont nous venons de parler, dans le corps humain.

Si ce qu'on dit de la furie infernale est vraie (2), il faudra la compter parmi les grands maux qui affligent l'espèce humaine. On trouve dans les ouvrages de quelques médecins qui ont écrit avant Linné, quelques faits qui pourroient peut-être se rapporter à cet animal. Tels sont ces vers rouges trouvés par Forestus (3), Schenkius (4), Andry (5), etc. chez

(1) Il paroît que toutes celles qu'on trouve dans le corps humain ne sont pas des animaux, mais quelquefois des phlyctènes. Marc. Donati, Hist. mirab. lib. 4, cap. 18, fait mention d'hydatides des poumons, qui étoient héréditaires.

(2) Cet animal porté dans l'air entre avec une vive douleur, et des symptômes assez analogues à ceux d'une maladie pestilentielle, dans le corps humain ; il cause la mort en 24 heures. On le voit sur-tout depuis le solstice d'été jusqu'à celui d'hyver. Linné a failli en périr à Londres en 1728.

(3) De variis capit. dolorib. lib. 9, obs. 2, in schol.

(4) De capit. dolor.

(5) Génér. des vers, chap. 3, p. 43, mais ce sont peut-être des larves d'œstres, sur-tout de ceux des fosses nasales des moutons.

quelques personnes, et qui leur ont causé des symptômes si terribles.

Peut-être pourra-t-on attribuer à cet animal, qui sera mieux connu un jour (1), s'il est vrai qu'il existe tel qu'on le dit, plusieurs de ces bubons ou anthrax qui attaquent souvent les gens de la campagne dans les pays bas et humides (2), mais il faut laisser épurer ceci au creuset de l'expérience : les observations des médecins naturalistes nous feront connoître la vérité. Le bien de l'humanité et l'intérêt des sciences le demandent. Cet animal paroît avoir quelqu'analogie avec les vers infusoires. Il paroît n'habiter que les pays marécageux des régions boréales. On dit qu'il est linéaire, filiforme, long de 2 centimètres environ, cilié de chaque côté d'une rangée de soies

(1) Linné, furia infernalis, fn. suecica, n°. 2070, ejusdem amænitates academicæ, tom. III, p. 323. Pallas, nord beyt. part. 1, p. 113. Solander, nouveaux mém. de l'academ. des sciences, d'Upsal, n°. 6, t. I. On a employé contre ce ver l'huile empyreumatique du bouleau, et un cataplasme de fromage blanc.

(2) J'ai vu plusieurs fois cette maladie dans une partie du département de la haute Marne, qui s'appeloit autrefois le Bassigni, pays assez bas, entouré de montagnes qui donnent naissance à la Marne, à la Meuse, la Mance qui va se jetter dans la Saône, etc. Elle est peu rare aussi dans toute la ci-devant Bourgogne. L'académie de Dijon en avoit fait le sujet d'un prix remporté par le citoyen Thomassin, chirurgien. Le C. Saucerotte a aussi travaillé sur cet objet. Le premier l'attribue à la piquure d'un animal. Les caractères qu'il donne à cette maladie sont parfaitement semblables à ceux qu'on dit causés par la furie. Voyez ce que Solander rapporte dans les Act. suecic. nov. tome II, p. 44 et suiv.

pointues et recourbées; sa couleur est jaunâtre ou rougeâtre, souvent noire à son extrémité antérieure (1). On dit encore qu'il attaque aussi les chevaux; qu'on sent d'abord une piquure comme celle d'une épingle, ensuite une vive démangeaison; bientôt l'endroit s'enflamme, et devient rouge, ensuite paroissent des taches gangréneuses. Le malade a une fièvre ardente, inflammatoire, avec défaillance; ensuite la mort survient, si l'on n'a pas soin d'y porter remède. Cette maladie est fort douloureuse.

Tels sont la plupart des êtres que la Nature a chargé de vivre à nos dépens; et il n'est pas toujours facile de se garantir de leurs attaques. Ils échappent souvent à l'action des remèdes. J'aurois pu grossir cette liste de tous les animaux qui, n'étant pas en quelque sorte subordonnés à notre existence, pour vivre, viennent cependant nous assaillir fréquemment (2). Je n'ai point dû faire mention de cette foule

(1) C'est peut-être d'elle que vient ce point noir que j'ai remarqué au sommet du bubon; celui-ci ne se forme que dans les parties du corps découvertes.

(2) Linné, *Dissert. exanthemat. viv.* assure que l'*acarus syro* est la cause de la dyssenterie. Rolander a remarqué que la *musca leprae* L. dépose ses œufs et nourrit ses larves dans l'éléphantiasis des nègres. Dans presque toutes les affections exanthématiques de la peau, on a trouvé au microscope des animacules et des vers. Miscell. nat. cur. dec. 2, an. 10, append. p 35. La peau du dos en a présenté aussi. Idem, dec. 1, an. 1, p. 180. P. S. Pallas a montré dans sa Dissertation citée, que beaucoup de maladies devoient leur naissance à des insectes ou bien à des vers. Telle étoit aussi l'opinion de Linné, de Andry et de beaucoup d'autres médecins célèbres qui cultivent l'Histoire naturelle. La plupart

d'animaux indirectement parasites qui nous entourent dans les maisons, dans les jardins, etc. Ce n'est pas à nous-mêmes qu'ils s'attachent, mais aux biens que nous amassons, aux alimens, aux provisions dont nous faisons usage. Cette tâche-ci ne se composoit que de ce qui est exclusivement parasite de l'homme lui-même.

---

de nos humeurs fourmillent d'animalcules microscopiques. Cependant je ne doute nullement qu'on ne se soit fait quelquefois illusion et qu'on n'ait porté trop loin la pathologie animée, c'est-à-dire, qu'on a mis trop de maladies sur le compte des animaux parasites. Aujourd'hui, c'est tout le contraire; et il est utile de rappeler qu'il ne faut pas perdre de vue l'influence de ces êtres sur nos maux.

TABLE

ALPHABÉTIQUE

Des principaux Auteurs et Voyageurs cités dans cet Ouvrage.

Heucherus

Fin de la Table alphabétique.

TABLE

Des matières contenues dans ce volume.

Fin de la table.

EXPLICATION DES FIGURES.

TOME Ier.

Il est nécessaire d'avertir ici qu'il n'est pas facile de représenter correctement les caractères nationaux de la figure, car ils n'ont pas une forme absolument invariable. D'ailleurs, ils n'ont pas toujours été dessinés par d'habiles artistes, puisque la plupart de ceux qui voyagent sont très-rarement au dessus du commun; enfin la trop petite proportion des figures nuit à leur développement et s'oppose à leur correction. Cependant, s'il existe des différences sensibles entre les têtes représentées dans cet ouvrage, combien elles seroient plus remarquables, si elles avoient leurs dimensions naturelles; si elles étoient revêtues des couleurs qui leur sont propres, et si toutes avoient pu être prises d'après l'individu, en Europe, par d'excellens dessinateurs ! Il faut que l'esprit suppose ce qu'il ne nous a pas été possible de caractériser; la description y suppléera.

Page 131. Planche I. Femme arabe, d'après Niebuhr. Voyage en Arab., t. I. p. 267. — Indou et indienne tirés de Sonnerat, Voyag. Ind. et Chine, t. I, p. 30, pl. V.

137. Planche II. Femme malaie de l'île Sainte-Christine, dans Cook, Voyage 2e. t. II, p. 268. — Américain et américaine, suivant l'admir. narrat. de Commod. Virgin. par Richard Grenville, collect. de Théod. Debry. Francof. pl. VII et XVI. Ces figures, faites depuis plus de deux siècles et demi, ne me paroissent pas assez caractérisées, mais nous n'en avons pas de meilleures.

144. Planche III. Ostiaque, de Corneille Lebruyn, peintre flamand, Voyage en Moscov. Amsterd. 1718, fol. p. 112. — Femme et enfant kamtschadales pris dans Chappe d'Auteroche, Voyage en Sibérie, t. III, p. 38, planche IV.

Tome II.

DE SES RACES HUMAINES.

	ION.	OBSERVATIONS.
Un ind femelle, d péenne ou gendrant	Mulâtres. Métis. Mestices ou Mest-Indiens.	Ces êtres tiennent également des deux races pour la forme du corps, la figure, la couleur, les habitudes, etc. Les mélanges qu'ils font dans chacune de leur progéniture restent semblables; elles donnent des produits qu'on appelle *casques*.
Un indi un	Zambis ou Lobos, etc.	

ON

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE
DES MÉLANGES DES DIVERSES RACES HUMAINES.

PREMIERE GEN RATION.

Un individu mâle ou femelle, de souche européenne ou blanche, engendrant avec un......	Individu mâle ou femelle Nègre.....	donne des	Mulâtres.
	Indien asiatique....		Métis.
	Américain originaire		Mestices ou Mest-Indiens.
Un individu nègre avec un.................	Américain caraïbe..		Zambis ou Lobos, etc.

OBSERVATIONS.

Ces êtres tiennent également des deux races pour la forme du corps, la figure, la couleur, les habitudes, etc. Les mélanges qu'ils font dans chacune de leur progéniture restent semblables; elles donnent des produits qu'on appelle *casques*.

SECONDE GENERATION.

Un Blanc uni à un...	Mulâtre	produisent des	Tercerons ou Morisques.
	Métis.............		Castisses indiens.
	Mestice...........		Quatralvis ou Castisses.
Un Nègre avec un...	Mulâtre...........		Griffes ou Cabres.
Un Caraïbe avec un..	Zambi............		Zambaigis.
	Mestice...........		Trésalves.
	Mulâtre...........		Mulâtres foncés.

Dans ces lignées, une des tiges fondamentales n'y est plus que pour un tiers, et l'autre forme les deux tiers. Les caractères que reçoivent ces produits varient en même proportion que les races originelles dont ils émanent.

TROISIÈME GÉNERATION.

SIMPLE ET MIXTE.

Simple.	Un Européen avec un......	Terceron.........	produisent des	Quarterons ou Alvinos.
		Castisse indien		Postisses.
		Quatralvi américain		Octavons.
Mixte.	Un Terceron avec un......	Mulâtre..........		Saltatras.
	Un Mestice avec un......	Quarteron.........		Coyotes.
	Un Griffe avec un..........	Zambi		Giveros.
	Un Mulâtre avec un......	Zambaigi.........		Cambujos.

La première division ne tient plus qu'une partie sur quatre autres. Dans la seconde, les proportions varient; mais on les retrouvera facilement en remontant a leur origine. On n'a pas décrit tous les mélanges qui peuvent se former ainsi, soit qu'ils n'aient pas eu lieu, soit plutôt que les auteurs ne les aient pas observés.

QUATRIÈME GENERATION.

Une race blanche unie à un.................	Quarteron.........	forme des	Quinterons.
	Octavon caraïbe....		Puchuelas.
	Coyote............		Harnizos.
Un Mulâtre avec un.	Cambujo		Albarassados.
	Albarassado.......		Barzinos.

On conçoit que ces variétés peuvent se multiplier en progression arithmétique et se combiner en une très-grande quantité de proportions. Chacune d'elles retiendra plus ou moins des traits de son origine, en raison des divers dégrés d'affinité avec une tige originelle.

J'ai choisi les termes les plus propres à faire distinguer tous ces mélanges de races que les auteurs ont très-souvent confondus sous les mêmes dénominations. La plupart de ces expressions sont espagnoles ou portugaises; car c'est sur-tout parmi ces nations qu'on a remarqué d'abord ces castes. *Twiss*, *Ulloa* et plusieurs autres prétendent que ces mélanges, abandonnés après la troisième génération à leur propre caste, retournent d'eux-mêmes, et par des générations nouvelles, à leur tige originelle. Cette opinion, qui n'est pas prouvée, annonceroit que les races d'hommes sont de véritables espèces différentes, et que la nature ne transige point constamment avec nos unions adultères; mais qu'elle revendique ses droits lorsque nous cessons de modifier sa puissance.

ppaisé.	nt.	Doux.
vère.	ant.	Assoupi.
iste.	te.	Mourante.
Murante.	S.	Éteinte.

fications à r | caractères dépendent de la nature propre de
au moins c'es | la perfection. Cette loi des âges s'étend de
mœurs. L | conds, à l'été et au midi ; les troisièmes, à
us sont enco | et mélancoliques.

ECHELLE DES AGES,

D'APRÈS LINNÉ,

AVEC QUELQUES MODIFICATIONS ET DES ADDITIONS.

	PÉRIODES DE VIE.	EN CHALEUR.	EN FORCE.	EN MOUVEMENT.	EN APPÉTIT.	EN AFFECTIONS.	EN ESPRIT OU AME.	EN CONNOISSANCES.	EN ACTIONS.	EN LANGAGE.	EN AMOUR.	*OBSERVATIONS.*
Phlegmatiques.	FOETUS......... de 1 à 2. ans.	En sueur.	Gélatineux.	Couché.	S'allaitant.	Pleurant,	Innocent.	Sans idées.	Dormant.	Vagissant.	Tiédeur.	J'ai tâché de conserver autant qu'il étoit possible l'origiualité piquante du naturaliste suédois; mais j'ai dû changer plusieurs termes qu'il n'étoit pas possible de bien faire comprendre. Le lecteur voudra bien excuser les métaphores de l'auteur; je les ai cependant bien adoucies. Il ne faut pas tout prendre à la lettre.
	ENFANT....... de 2 à 7.	Humide.	Pulpeux.	Tombant.	Vivant de panade.	Riant.	Inconstant.	A l'alphabet.	Nonchalant.	Balbutiant.	S'échauffant.	
	GARÇON....... de 7 à 14.	Tiède.	Flexible.	Courant.	Gourmand.	Se récréant.	Timide.	Étudiant.	Eveillé.	Babillard.	Étiucelant.	
Sanguins.	ADOLESCENT.. de 14 à 21.	Transpirant.	Résistant.	Agile.	Vorace.	Folâtrant.	Prodigue.	Apprenant les langnes.	Actif.	Plcin de mémoire.	Incandescent.	
	JEUNE HOMME. de 21 à 28.	Ardent.	Élastique.	Ferme.	Débauché.	Aimant le plaisir.	Généreux.	Instruit.	Entreprenant.	Raisonnant.	Embrâsé.	
	ADULTE....... de 28 à 35.	Bouillant.	Nerveux.	Vigoureux.	Faisant bonne chère.	Ambitieux et passionné.	Courageux.	Présomptueux.	Hardi.	Jugeant	Brûlant.	
Bilieux.	HOMME FAIT.. de 35 à 42.	Tempéré.	Robuste.	Athlétique.	Irrégulier.	Se tranquillisant.	Poli.	Judicieux.	Travaillant.	Discutant.	Chaud.	
	HOMME MUR.. de 42 à 49.	Attiédi.	Solide.	Tenace.	Médiocre.	Adouci.	Modéré.	Prudent.	Laborieux.	Examinant.	Affectueux.	
	TEMS DE SAGESSE. de 49 à 56.	Refroidi.	Engourdi.	Lent.	Diététique.	Appaisé.	Retenu.	Circonspect.	Languissant.	Conseillant.	Doux.	
Mélancoliques.	AGE AVANCÉ... de 56 à 63.	Grelottant.	S'endurcissant.	Tardif.	Sobre.	Sévère.	Sombre.	Oubliant.	Fatigué.	Philosophant.	Assoupi.	
	VIEILLESSE... de 63 à 70.	Froide.	Enroidie.	Chancelante.	Abstinente.	Triste.	Avare.	Taciturne.	Accablée.	Grondante.	Mourante.	
	CADUCITÉ..... de 70.	Glacée.	Fragile.	Succombante.	Jeûnante.	Murmurante.	Seconde enfance.	Radotant.	Tombante.	Muette.	Éteinte.	

Nota. Cet exemple-ci nous montre combien les âges apportent de modifications à notre constitution physique et à nos penchans moraux. Ainsi, nos caractères dépendent de la nature propre de notre être; l'éducation peut à peine y mettre une digue; mais du moins c'est à elle qu'il appartient de les diriger dans la route du bien et de la perfection. Cette loi des âges s'étend de même sur les animaux, et fait varier leurs caractères et leurs mœurs. Les trois premiers correspondent au printems et au matin; les seconds, à l'été et au midi; les troisièmes, à l'automne et au soir; les quatrièmes, à l'hyver et à la nuit. Ils sont encore analogues aux tempéramens phlegmatiques, sanguins, bilieux et mélancoliques.